SCRATCH

Le Magazine Marseillais qui tire sur tout ce qui bouge.

Janvier/Février 1998 15F

FACES

BILL LASWELL

1 PEU DE TCHATCHE

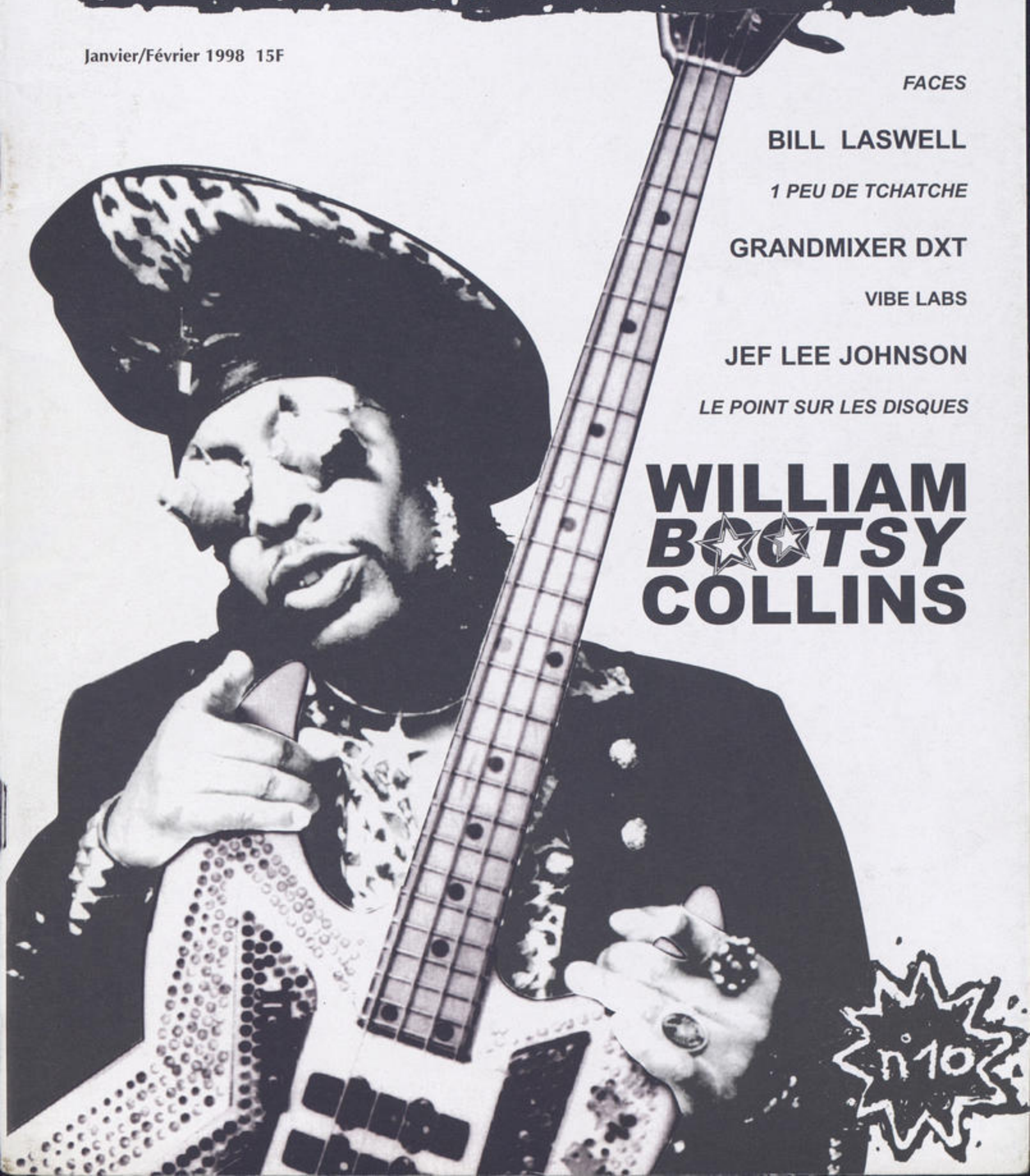
GRANDMIXER DXT

VIBE LABS

JEF LEE JOHNSON

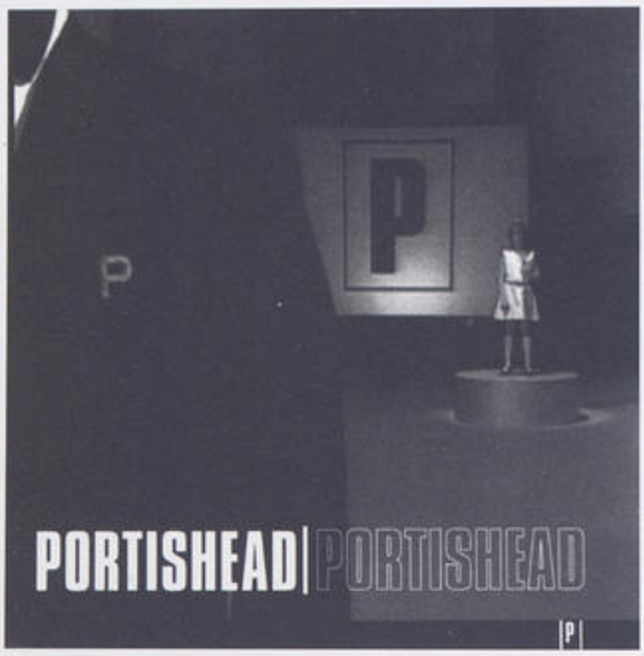
LE POINT SUR LES DISQUES

WILLIAM BOOTSY COLLINS



n°10

GARANCE & THONIC PRODUCTION
présentent



PORTISHEAD

+

GUEST

LE MOULIN

DIMANCHE 8 FEVRIER A 19H00

Renseignements : 04 91 06 33 94
Location points de vente habituels

PER 10595
19 MAI 2009

Edito

Résumé de l'épisode précédent: Gros Toni (le patron de SCRATCH) se faisait tranquillement bronzer les glaouis dans sa villa secondaire à St Tropez lorsque soudain, un commando super musclé débarque et le kidnappe. Pas cool, ça...

Aprés qu'il eut repris connaissance, Gros Toni mis quelques secondes à bien capter le manque de confort de sa situation. Il se trouvait immobilisé sur une chaise en bois, ficelé avec du gros scotch chaterton qui lui comprimait désagréablement la face et les membres. La pièce était plongée dans l'obscurité totale, et une petite voix de fillette lui parvenait à travers un mur en face de lui.

- Je te sers un peu de thé Ken ? Oh oui Barbie, avec deux sucres s'il te plaît, ce thé est délicieux ma chère, il te plaît ? Tu veux manger des petits biscuits avec ?

L'espace de quelques secondes, Gros Toni songea à sa petite fille Toinette et se demanda si elle avait survécu au massacre. Quand les types cagoulés avaient débarqué dans sa villa tropézienne, Toinette aussi jouait à la poupée... Et où était-elle maintenant ?

- Oh oui j'adore les cookies avec des pépites de chocolat et le thé est délicieux, je t'en ressert un peu Ken ? Non merci Barbie je dois partir j'ai un rendez-vous d'affaire MAIS TU VAS RESTER FILS DE PUTE !! TU VAS BOIRE MON THE ET BOUFFER MES GALETTES OU CH'TE BOUFFE LES COUILLES ENCULE DE TA MERE...

En entendant la fillette débloquer, Gros Toni eut un frisson d'horreur. Cette scène avait quelque chose de monstrueux, et les bruits de plastique broyé et déchiqueté qui l'accompagnaient lui glacèrent le sang; la sueur commença à lui inonder le front.

- TU VEUX PAS LES BOUFFER TES BISCUITS HEIN ? MAIS TU VAS VOIR QUE TU VAS LES BOUFFER PASSQUE T'AS PAS L'CHOIX MEC !!!

Le silence qui suivit paru à Gros Toni encore plus effrayant. La sueur dégoulinait de son visage sur son cou et il avait de plus en plus de mal à respirer. Soudain, après ce qui lui sembla être une éternité, la porte s'ouvrit et fit place à un homme et demi... Monstrueux, le type... De son visage bouffi, Gros Toni ne pouvait distinguer que les yeux, deux billes translucides et inexpressives anormalement rapprochées qui brillaient dans la pénombre.

- Eh msieur Toni, tu veux bien jouer au jeu des secrets avec moi ? Tu veux bien dis ?

Merde... La voix de fillette, c'était lui... Gros Toni sentit son sphincter se relâcher et il remplit copieusement son froc. Voix de Fillette s'approcha de lui et arracha le scotch qui lui recouvrait la bouche. Apparemment, c'était l'heure de passer à table ...

- Msieur Toni y va me dire où il a caché les disquettes du prochain SCRATCH hein msieur Toni ? Ce sera un secret entre nous et moi, je sais bien garder les secrets. Aprés j'te dirai aussi un secret si tu veux ...

Tout en causant, Voix de Fillette balançait les bras le long de son corps... Et quels bras, mes aïeux ! Deux énormes poteaux qui se terminaient par de formidables battoirs en guise de paluches.

- Ecoute, mec ! commença Gros Toni. J'voudrais bien pouvoir te dire où sont les disquettes mais c'est pas possible, tu comprends ? C'est top secret ça, j'peux...

Il ne finit pas sa phrase. Voix de Fillette venait de lui asséner une gigantesque gifle qui lui déflagra la mâchoire.

- Mais c'est le jeu des secrets msieur Toni ! Tu me dis ton secret passque c'est la règle du jeu, c'est comme ça ...

Il acheva sa phrase en prenant son élan pour une deuxième ratatouille. Gros Toni, 100 % liquide sous la ceinture, articula comme un dératé:

- Putain! Sur ma mère, j'sais pas moi-même où elles sont, les disquettes, mec! J'te le jure sur (gifle) PUTAIN ARRETE (gifle) PITIE (gifle gifle) ATTENDS (gifle gifle gifle)

- TU VEUX PAS JOUER AUX SECRETS AVEC MOI HEIN ? C'EST CA ? Y A PERSONNE QUI VEUT JOUER AUX SECRETS AVEC MOI ET TOI T'ES COMME LES AUTRES, ENCULE!!!

Tout en débloquant du cerveau, Voix de Fillette assurait une avalanche continue de baffes terribles sur la gueule en friche de Gros Toni.

- CHTOPP!! supplia-t-il. (gifle gifle) CH'TE PLAIS MEC (gifle) EEAAARRRGGGGHHHHH!!! (gifle gifle gifle gifle)

Dans la pièce exiguë, les dents de Gros Toni giclaient dans tous les sens. Voix de Fillette s'adressait à présent au frère jumeau d'un steak tartare, d'une voix redevenue soudain doucereuse:

- Msieur Toni y veut vraiment pas se confier à son papa chéri ? Mais msieur Toni y va peut-être changer d'avis tout d'un coup, quand il entendra chanter la minotte ... tu sais, faire chanter les petites filles, c'est ma spécialité, j'en ai toute une chorale dans ma cave ... HANK! ABOULE LE LARDON !

Le dénommé Hank débarqua dans la pièce en poussant devant lui une Toinette ébouriffée, baillonnée, les yeux écarquillés de terreur, tandis que Voix de Fillette descendait sa braguette déjà gonflée par un engin innommable.

Didjey Spillane "J'ai laissé mon dentier à St Tropez" (Editions Dutrou)

SCRATCH
édité par Rock and Soul
Maison des associations
93, la Canebière
13001 Marseille
E-zine (by Cybernostra)
http://mars.imt-mrs.fr/scratch
Responsable de la publication
Anthony «Phobos» Suarez
tél: 06.60.67.31.19
Rédaction
Grandmaster DJ X, DJ Stiff, MCK, X-Ray, Squaaly, Jo Fax, King Dubby, Professor Bass, Phobos, Jah Rach, Prince Freedom, Matéo, Big fingers, Bism, Virginie, One Sketch, Sonic Fox, DJ Lébool,Radikul, Rikarr 51, P-Noise, Big Director Y, MC de Vilbreuil, Global Z...
Traduction
DJ X, DJ Stiff, MC². MC Nyc, et Miss Caro
Illustrations
KDJS, Cam, Abbë, Zad, Diego Aranega, Saïd, Just !, David O...
Photos
Phobos, Quentin Espere
Couverture
Quentin Espere
Maquette et graphisme
François Roche, Julien Chastin, Olivier Baudu, Christine Juin
Abonnement / VPC
Catherine (tel : 04 91 48 15 94)
1 an (6 numéros): 150f
VPC/1 exemplaire: 25f
Flashage
Quatro
Imprimerie
Coloriage
Dépot légal: à parution
N° ISSN: 1270-4555

Remerciement à:
Fred Darmon, Myriam Fila, François Roche, Alex Mony et bien sûr à tous ceux qui nous soutiennent et même aux autres, on n'est pas regardants...

Sommaire

4 **1 peu 2 tchatche**

5 **FACES** **Jhelisa, Womex, Plaid, Squarepusher, X-Men, Nahawa Doumbia, Lawrence Block**

9 **Grandmixer DXT**

12 **Bill Laswell**

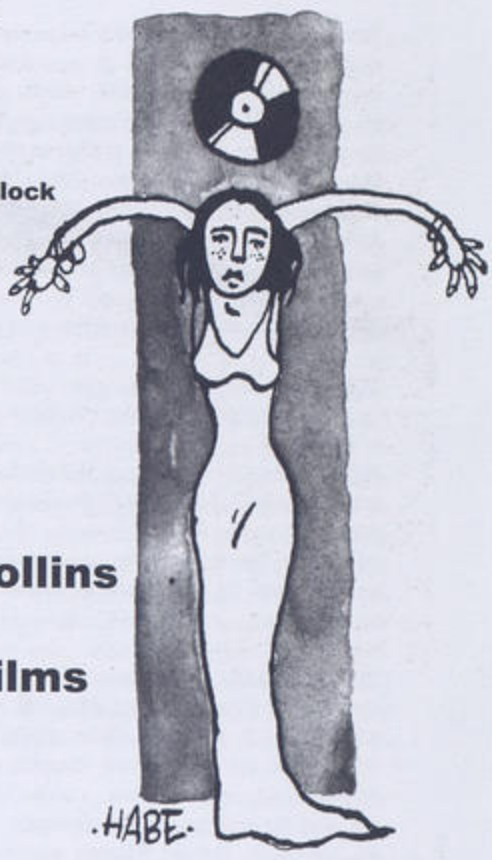
16 **Jef Lee Johnson**

18 **William Bootsy Collins**

25 **Le point sur les films**

26 **Vibe Labs**

28 **Le point sur les disques**



SCRATCH
est tiré par l'imprimerie:



c o l o r i a g e

43, rue Kléber
13003 Marseille
Téléphone : 04 91 05 98 19
Fax : 04 91 50 15 49

1peu2tchatche

THE GOOD, THE BAD & THE UGLY est le nom officiel du collectif de producteurs sur-puissant dont on vous avait déjà parlé dans le précédent numéro de **SCRATCH**... Jugez plutôt qui s'y colle: **Prinse Pawl** (à la prod. de deux petits bijoux, les premiers albums respectifs de **De La Soul** et **Gravediggaz**), **Automator** (*alias* **Dan Nakamura** du label **Ubiquity** et producteur du **Dr. Octagon**) et un membre des **Dust Brothers** (aux remixes sollicités par tous et producteurs des **Beastie Boys** pour ne citer qu'eux...). Les trois lascars sont actuellement en studio et nous préparent un album pour le début de l'année 1998 sur le label **Dreamworks.** Bombe atomique garantie!

CITATION. *«Otis Redding, c'est Piaf avec des couilles» (Philippe Manoeuvre in Rock & Folk).*

PORTISHEAD. Au niveau local, les amoureux du trio de Bristol (ou pas loin) devraient être ravis d'apprendre que la prochaine tournée européenne du groupe passera par **Marseille,** au **Théâtre du Moulin** le **8 février.** On se voit là-bas...

SYNTAX ERROR. Une erreur s'est subrepticement glissée dans le **SCRATCH n°9** à la **page 7**, dans le *«Tour d'horizon de Mars»*, à la lettre **K** comme *Kheops,* il fallait lire *«Sad Hill sort fin octobre...»* au lieu de *«Fad Hill sort fin octobre...»*. En revanche, on peut *«(...) toujours écouter Kheops accompagné de Def sur Fuck Radio le dimanche soir (...)»*. Quand, comme à l'accoutumée, **SCRATCH** s'emporte sur ses jeux de mots favoris (parfois à 2F50, on vous l'accorde), il arrive que la galéjade vienne taper l'incruste sans que l'on s'en aperçoive.

SELECTA CREW est l'association de **M le Boucher** *(alias* **Goatari,** *ex-***Massilia Sound System**) et **DJ Kafra** *(ex-***Captain Fracas**). Ces deux allumés de ragga et de jungle (entre autres) bossent comme des fous et viennent de sortir leur premier maxi *«Sans parole / Good night»* sur **Jungle Beast**, une branche du label techno marseillais **Beast records.**

DJ SHADOW. Alors que son dernier maxi *«High noon»* arrive enfin dans les bacs à disques, un mega-mix de quelques uns de ses titres, réalisé par le monstrueux **DJ Q-Bert**, tourne dans les locaux de **SCRATCH** sous la forme d'une mystérieuse cassette promo. On attend aussi - et avec toujours autant d'impatience - la sortie de l'album de **U.N.K.L.E** auquel le man a participé. Mais qu'est-ce qu'y foutent, chez Mo'Ouaxe?

CITATION 2. *«Nilda Fernandez, c'est Otis Redding sans les couilles» (Patrick Créneau in Rote& Fock)*

METALHEADZ. Trés actif au niveau de la scéne drum'n'bass londonienne, le label de **Goldie** vient de publier sa deuxième sélection-bilan, toujours sous la forme d'un copieux double CD.



HERBIE HANCOCK. Adulé pour ses enregistrements avec **Miles Davis** et ses albums **BlueNote**, **Hancock** est aussi haï pour la poignée de disques disco-funk-qui-pue-du-cul qu'il sortit à la fin des années 70. A ceux qui se faisaient un devoir de pulvériser ces vynils à coup de massue en vue de les faire définitivement disparaitre de la surface de la Terre, sachez que vous pourrez désormais vous exciter sur ces mêmes albums en format CD, puisque tous viennent d'être réédités par la malheureuse initiative de je-ne-sais-plus quel label.

GATCHA EMPEGA. Le trio marseillais qui respire l'Occitanie et qui diffuse sa culture dans tout le pays aux côtés (entre autres) du **Massilia Sound System**, est actuellement en train d'enregistrer son premier album qui sortira en mars prochain. Qu'on se l'aïolise...

LES REGGAE BOYS ont assuré leur ticket pour le **Mondial 98** dimanche **23 novembre** en obtenant le nul, devant un public hurlant les résultats de l'autre rencontre (qui aurait pu tout faire changer). A Londres, le Sound-System de **Saxon** a soutenu devant 2000 personnes l'événement, sur écran géant, et dans une ambiance trés *«hot»*. Ca y est, cette fois-ci, c'est enfin la qualification, la première dans l'histoire du football Jamaïcain. Et la France est fière et enthousiaste:les accueillir, c'est un honneur. Applaudir l'équipe, et aussi découvrir son public. Certains joueurs sont Anglais et l'à-bas, le foot, c'est aussi le spectacle dans les tribunes....Sachant faire la fête comme personne (on a vu ce qui s'est passé au **Notting Hill Carnival** cet été), le jamaïcain style va débarquer chez nous en juin prochain, avec son rythme *«souple et radical»*, et la carnaval risque de se répéter à Massilia... Imaginons un Brésil-Jamaïque au stade Vélodrome, Ca pourrait être terrible, non?

-EDITION SPÉCIALE LIMITÉE-

Bob Marley

The complete Wailers 1967 - 1972 Part II
299 F + 48 F de frais de port (en recommandé)
Part I toujours disponible
210 F+ 48 F (frais de port)
En exclusivité chez :

PATATE RECORDS
Disquaire reggae
Ouvert toute la semaine
du lundi au samedi de 12h à 19h et le dimanche de 16h à 19h
14, rue Deguerry - 75011 PARIS - M° Goncourt ou Belleville
Tél : 01 48 06 40 50 - Fax : 01 47 00 71 10

Tél : 04 91 52 15 08 Fax : 04 91 52 15 18

CONCEPTION GRAPHIQUE

AFFICHES
PROGRAMMES
BROCHURES
LIVRETS CD
CATALOGUES
PLAQUETTES

Electric Lady

Jhelisa



«Langage électrique - vous avez ce courant qui circule en vous, vous le donnez à d'autres personnes, elles vous en donnent en retour... Cela vous nourrit, cela les nourrit. C'est l'échange de ces courants d'énergies qui m'intéresse.» Ainsi Jhelisa explique-t-elle le titre de son nouvel album, «Language electric», un recueil de chansons et d'instrumentaux dont le caractère colle parfaitement à sa personnalité rêveuse et profondément spirituelle. Depuis ses débuts professionnels au sein de la Soul Family Sensation et des Shamen, jamais Jhelisa ne nous avait livré un travail aussi personnel. Mais tout a réellement commencé il y a cinq ans, lors d'un concert de D*Note à Bristol, quand Jhelisa rencontre Ollie Buckwell, le patron du label Dorado. Sur ce label, elle sort tout d'abord deux maxis en 1993, «Sally's knocking» et «All I need», puis un premier album en 1994, «Galactica rush». Avec «Language electric», Jhelisa fait incontestablement un grand pas en avant, même si elle considère ce nouvel album comme l'alter ego du précédent. Ses qualités de chanteuse n'étant plus à démontrer, on insistera ici sur ses réels talents de compositeur. En fait, les onze titres de cet album exploitent une très large palette de styles, voguant quelque part entre jazz, funk, ambient, musique classique et soul, bien sûr. Ressortant de tout cela, une puissance émotionnelle qu'il est bien rare de rencontrer de nos jours dans le domaine. *«La musique, je m'en sers comme d'un véhicule d'agressivité et de méditation. A travers ces deux voies, j'exprime mes émotions et cela m'aide à mûrir.»* «Language electric» serait-il l'album de la maturité pour notre jeune diva de la soul? Peut-être bien. Mais Jhelisa a conscience qu'il lui reste encore beaucoup de choses à apprendre sur elle-même. *«Je suis une Africaine Américaine qui ne s'est jamais réellement retrouvée chez elle. Toute mon histoire est perdue. En fait, je n'ai jamais été dans un pays noir... Ces derniers temps, j'écoutais beaucoup de musique africaine. J'irai en Afrique et j'y ferai mon prochain disque avec des musiciens africains.»* On attend ça avec impatience.

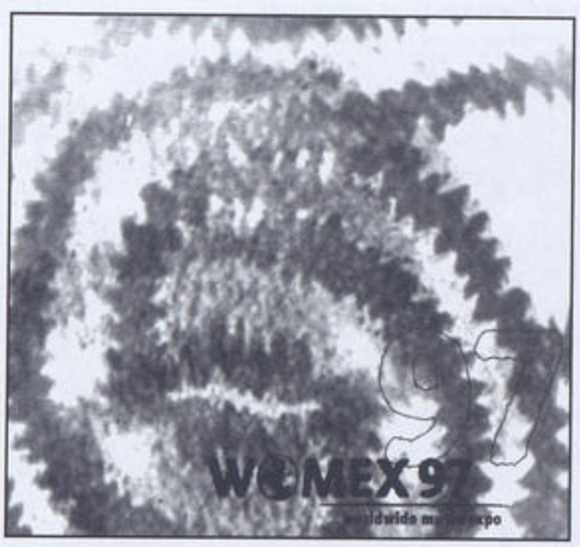
Grandmaster DJ X

«Galactica rush», «Galactica moods « (EP), «Language electric»
Tous disponibles chez Dorado

Tendance

Womex

Le salon international et professionnel de la World Music (WOMEX) était présent à Marseille cette année, et pendant quatre jours d'octobre, se sont serrés la main des centaines d'artistes et de businessmen, des milliers de coups de fils ont été donnés sur portable, et les plus réticents auront été sans doute convaincus du poids de cette musique, ou plutôt de ces musiques. Mais cette étiquette World Music ne leur permet cependant pas d'expliquer leurs spécificités, tant l'appellation peut regrouper de styles ou de pays. On était donc curieux de voir réellement quelle était sa représentation, dans une nouvelle structure très bien intégrée dans les jardins du Pharo, et offrant une qualité d'accueil exceptionnelle propice à la signature de bons contrats juteux. La Fiesta des Suds aidant, un climat chaleureux s'y est installé, très décontracté, avec, sur les stands, quelques découvertes des quatre coins du monde, dans les genres traditionnels jusqu'aux plus contemporains rythmes raï ou salsa. L'ARCAM y proposait un échantillon de tout notre patrimoine local en la matière. Rien ne manquait, pas même les concerts puisque une Fiesta Off se déroulait en même temps au Moulin, avec l'Orchestre National de Barbès, ou les Skatalites (deux très grands moments). Trouver du reggae au WOMEX était déjà beaucoup plus difficile, car le genre est très peu intégré au business d'affaires, et très peu soutenu par les investisseurs présents. Seul le tourneur Bernard Mokett (un nom que l'on ne peut pas oublier...) annonçait une terrible nouvelle, un contrat de tournées avec un vrai Sound System anglais, ce que les plus acharnés attendaient depuis longtemps. Ainsi, dès le début de l'année prochaine, le Blood and Fire posse se produira en France, avec Steve Barrow aux platines et U- Brown au toast. Déjà programmé le 20 décembre à Paris, le sound se rode en Angleterre avec Eek a Mouse. D'autres DJs seront à coup sûr présents, et pourront promouvoir pendant plusieurs heures toutes les rééditions du label londonien, Blood and Fire. Mais la question rituelle qui se pose est de savoir où ce spectacle se produira, car si on a la chance d'avoir un WOMEX à Massilia, on n'a toujours pas de lieu diffusant de la musique très tard...

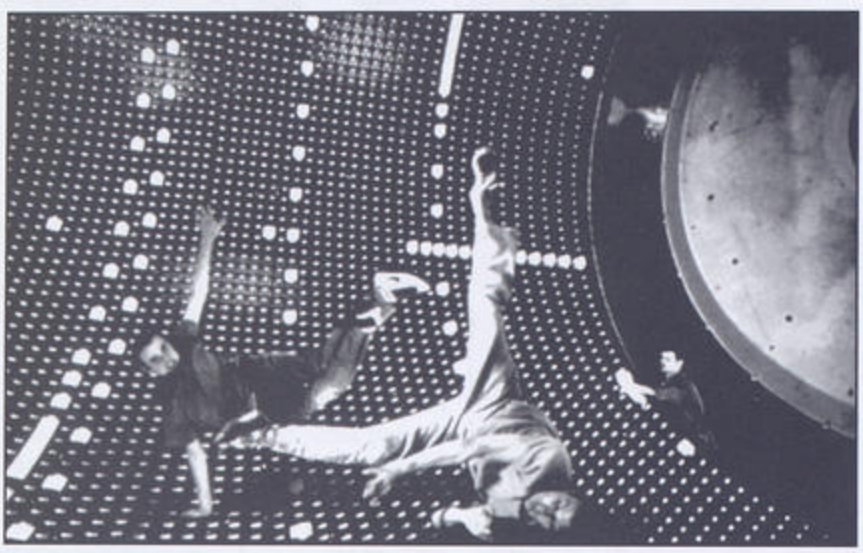


Ray Dactor Jr

Discographie Blood and fire (Distrᵉ Night and day): 20 références, en LP ou CD
U-Brown «Train to Zion» (BAF20)
Yabby You «Jesus Dread» (BAF 21).

Warp Attack 1

Plaid



Pour les amateurs, la sortie du dernier album de Plaid est, après une longue attente, un événement en-soi: ces discrets jeunes hommes (Ed Handley et Andy Turner) sont en effet les deux tiers de feu The Black Dog - trio qui a posé les bases d'un genre innommable qui a du supporter moulte appellations moins bonnes les unes que les autres, d'intelligent techno à trip-hop. De leur côté, impossible de connaître leur appréciation du phénomène puisqu'ils se sont longtemps cantonnés à un mutisme général sans interviewes ni photos, sacrifiant au mythe electro de l'anonymat mais sans refuser les échanges communicationnels: comme Scanner à Londres ils ont créé un réseau à partir de Sheffield, leur ville d'adoption multimédiatisant à l'envie et initiant des happening musicaux. Ce refus de la pub se retrouve dès la création de Black Dog: aucun label ne comprend leur son si peu de temps après l'explosion techno de 88-89. Des productions autofinancées élargissent toutefois leur audience si bien que Kirk De Giorgio (aka As One) les signe sur son label Op-Art, avant qu'ils soient pris en charge par GPR qui a publié «Parallel», compilation testament. Très portés sur l'expression graphique, les Black Dog ne pouvaient pas ne pas atterrir chez Warp et ses Designers Republic. C'est sur cette institution de l'électronique indépendant qu'ils connaissent à la fois apothéose et déclin: deux albums, «Bytes» puis «Scanners», sommet absolu, sont donc déjà légués à la postérité car le mystico-kabbaliste Ken Downey ne digère pas cette sortie, toute relative, à la lumière. L'acariâtre solitaire gardera le nom et sortira en solo «Music for Adverts», succession de séquences courtes et surprenantes, avant de se faire virer du label. Mais le retrait de leur leader ne provoque qu'un silence temporaire: depuis le début, les Plaid mènent ce projet parallèle et y gagnent un son reconnaissable entre tous, notamment sur les nombreux remixes qu'ils ont pondu (dont un, fantastique, de Gregory Fluckner Quintet). Une utilisation des claviers qui sont leur signature et avec lesquels on renoue dès le premier morceau de l'album, «Abla», qui nous télétransporte dans l'ambiance «Spanners». Nostalgie évacuée, ce LP amplifie en fait toutes les dimensions contenues avant la rupture: des lignes electro (cf «Ladyburst») qui rappellent leur collaboration avec le label Clear, mais perverties par des clavecins baroque. «o)» est l'exemple type de cette manie à fuir le minimalisme: des prémisses techno binaires massacrées par un enchevêtrement de rythmiques non-identifiées. Cependant, Plaid n'invite pas à une prise d'aspirine: il y a de l'humour chez eux, tels des samples fermiers de batraciens et de canards qui barbotent en introduction de «Fer». Sans oublier leur tropisme ethno (cf. «Rakimou» et ses violons tziganes) déjà prégnant dans leurs productions anciennes sous pseudo: Balil, repérable par exemple sur «Artificial Intelligence Vol 2», compilation séminale sortie sur Warp. Et enfin ces deux compères ne se privent pas d'explorer les territoires jungle («Headspin») ou hip hop avec «Undoneson» (sorti en maxi annonciateur du LP) ni de côtoyer les stars modernes : Bjork et Nicolette. Cette histoire, si vous voulez y croire, est loin d'en être à son dernier chapitre.

One Sketch

«Not For Threes» ***(WARP)***

Squarepusher

Warp Attack 2

Il y a, pour les chroniqueurs, un cas Squarepusher: difficile de trouver l'expression-qui-tue pour le repérer clairement sur la carte drum'n bass: certains ont parlé de jungle épileptique, d'autre de drill'n bass en raison de la manie qu'il a d'abuser de l'option timeschretching... Le titre de son premier LP annonçait pourtant la couleur: «Feed me with weird things» publié su le label non moins bizarroïde de Richard D. James. Une introduction idéale au monde sonore de Thomas Jenkinson, qui triture, concasse, déstructure les rythmiques habituelles, meilleur moyen de laisser sa marque en cette année 1996 qui aura vu l'éclatement multidirectionnel de la jungle. Sur le versant plutôt ambient de ce genre, Squarepusher donne dans l'espiéglerie en samplant entre autre un bêlement de chèvre taquinée par un légionnaire. Et déjà il fait montre d'un background jazz avec des basses live qui sont son copyright. Aphex Twin l'a signé à l'Époque, après l'avoir remarqué lors d'une soirée alors qu'il s'ingéniait à faire bouger les alcoolisés d'un bar miteux d'Hackney (Londres) avec des boites à rythmes et son instrument fétiche. Cette chimie électronico-acoustique se retrouve sur son premier et dernier maxi chez Rephlex puis avec celui qui date son entrée sur le très respecté label Warp: «Port Rhombus». Brouillant les pistes avec un pseudo, «Rubber Johnny», Jenkinson se permet de développer à plus grande échelle sa vision d'un dancefloor déjanté au rythme d'Acid» mémorable. Une mise en bouche avant un album, «Hard Normal Daddy», qui a dans l'ensemble déplu à la critique officielle dont on peut dèsormais constater le manque dhardiesse dès que les frontières d'un genre sont contestées: il suffit de se rappeler les dithyrambes à la sortie du LP d'Alex Reece alors c'était de la daube - mais c'est un avis qui n'engage que moi. «Big Loada» est à l'inverse une invite à aller de l'avant dans les articulations des breakbeats, leur compression-extension qui sont la signature de ce junglist psychiatrique:l'impression de danser les doigts coincés dans la prise... Bienvenue dans le monde de la transe électrique.

One Sketch

«Feed me with weird things» (REPHLEX)
«Hard normal daddy» (WARP)
«Big loada» (WARP)

From NYC

The X-Men





The X-Men, c'est bien sûr le nom d'une BD culte pour des millions d'amateurs de Comics américains, mais c'est aussi celui d'un rassemblement de quatre deejays new-yorkais en folie qui répondent au noms de Rob Swift, Mista Sinista, Roc Raida et Total Eclypse - chacun pouvant s'enorgueillir d'avoir gagné un ou plusieurs titres de compétition prestigieux, l'échelle nationale et internationale. En surnombre si on les compare à leurs grands frères du Rock Steady Crew - les Invisible Scratch Pickles, ce quadruple duo de MK2 semble avoir pris au pied de la lettre le dicton «l'union fait la force». Par le passé, vous aurez pu entendre certains des X-Men mixer pour les Jungle Brothers, Showbiz & AG, Artifacts, Larg Professor, les Beatnuts, Fat Joe, Sadat X, Lord Finesse, Akinyele et Common Sense... un curriculum vitae qui se passe volontiers de commentaires! On aura du aussi supporter leurs méfaits sur plusieurs compilations capitales: «Altered beats» (Axiom), «Valis 2» (Ion), «Subterranean hitz Vol.1» (Wordsound), «Deep concentration» (Om), ainsi que sur les deux volumes du «Return of the DJ» (Bomb). De son côté, Rob Swift a sorti en début d'année un premier album solo, «Soulful fruit», sur lequel il invitait, outre ses inséparables collègues des X-Men, le Godfather of Noyze Rahzel et le fabuleux DJ BABU. Une tuerie!





Comme les Invisible Scratch Pickles, les X-Men ont signé cet année sur le label new-yorkais Asphodel. Comme nous l'explique le patron Mitzi Johnson, la politique de la maison est sans détour: «Nous avions déjà travaillé avec les X-Men par le passé, et ils avaient apprécié l'esprit du label, notre sens de la communauté. Asphodel est un label qui soutient des musiciens venant de milieux musicaux très différents. Avec les X-Men, nous n'avons eu qu'à nous tenir en retrait de l'action, à les regarder développer leur incroyable langage musical». Les X-Men -rebaptisés X-Ecutioners pour l'occasion- sortent donc un premier album chaud-bouillant intitulé «X-Pressions», une oeuvre unique que l'on qualifiera de... collective. En effet, n'hésitant pas à jouer de huit platines à l'unisson, nos quatre super-DJs créent la surprise quand l'un se charge de la ligne de basse, les autres s'occupant respectivement du beat, des cuivres et des scratches! Lorsqu'ils invitent quelques MCs à venir s'exprimer sur leurs versions mutantes, le résultat est un rien plus conventionnel, quoique d'une grande fraîcheur. Ainsi se croisent les raps poétiques sans rimes obligées de Halex the Armageddon («Poetry in motion») et les flows techniques de Gudtyme (sur le single «Musica negra») épaulé par Pliz, World, Kukoo ou encore Creature, Taboo, E-Bros et Anikke. Quand on vous dit que les représentants du hip hop lorgnent de plus en plus vers les tentatives expérimentales de leurs collègues...

Grandmixer DJ X vs. MC Kopath

Rob Swift «Soulful fruit» (Stones Throw)
X-Ecutioners «X-Pressions» (Asphodel)
X-Men «Musica negra - EP» (Asphodel)

Mali

Nahawa Doumbia



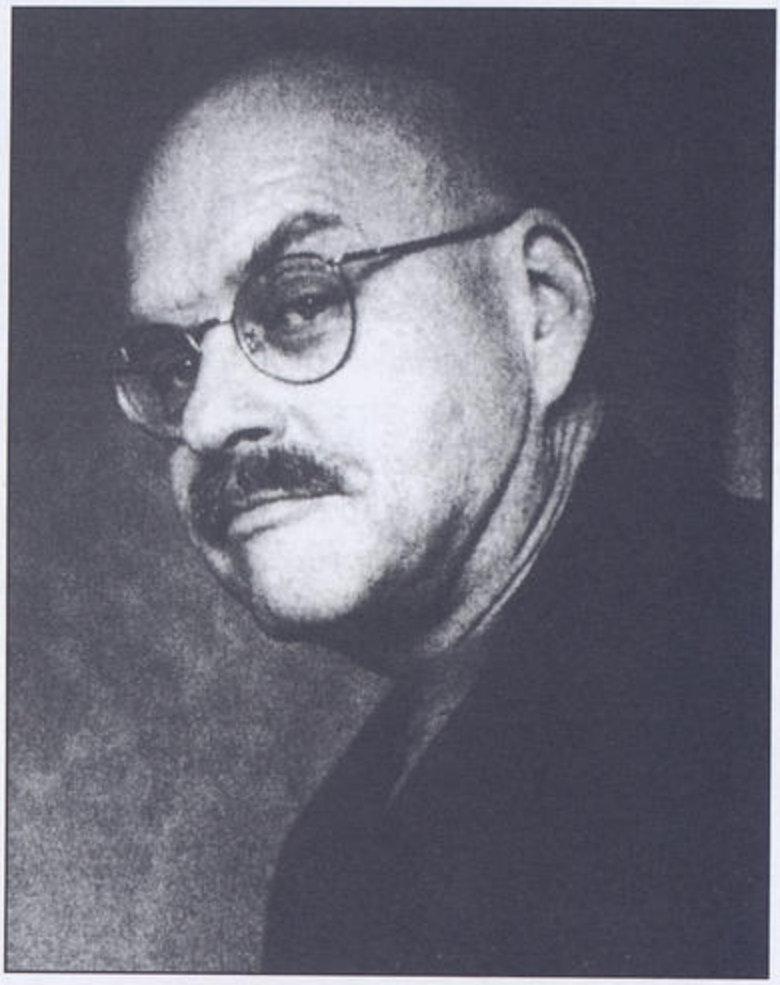
Café Parisien, un samedi matin ni beau ni froid, sous les dorures et la patine, Nahawa Doumbia, une tasse de thé à la main, se laisse porter par le jeu sans règles des questions/-réponses. Fatiguée par une tournée (La Réunion, Pays-Bas, Belgique, France) qu'elle boucle à Marseille en ce dernier soir de la Fiesta des Suds, la reine du Didadi, l'ambassadrice du «Wassoulou-Sound», profite du calme momentané pour se raconter.

«Ma mère est morte quand je n'avais même pas huit jours. Mon père pensait m'enterrer avec elle. C'est ma grand-mère qui m'a recueilli et élevé». Avec un tel début dans la vie, dont la Malienne raconte d'autres épisodes épiques dans «Jiwe», un titre de son dernier album («Yankaw» (Cobalt/Mélodie)), Nahawa ne pouvait que se singulariser. «J'ai commencé à chanter en 74, il y a plus de 20 ans. Chez moi, au Wassoulou (une région verte au sud de Bamako - Mali) tout le monde chante. Ce n'est pas le privilège des griots. Notre culture, nos modes de vie sont hybrides, peuls et mandingues, nomades et sédentaires à la fois. Notre musique est le fruit de cette dualité» explique-t-elle. Vecteur de la critique sociale des hommes toujours en mouvement, le «Wassoulou Sound» (aussi appelé Wass') peut tout autant sublimer les épisodes amoureux de la vie. Poétiques et moralistes, lyriques bien que très proches de la réalité, les textes de Nahawa donnent à réfléchir. «Yankaw», le morceau qui offre son nom à l'album est un hommage à la lutte des «Sans-Papiers» en France. Son propos n'est pas univoque. La chanteuse tout en contestant les formalités administratives imposées aux émigrés, plaide pour une plus grande humanité (remember St-Bernard...), et somme les familles restées au pays de faire fructifier intelligemment les fonds envoyés depuis l'Europe. Les neuf titres ont été enregistrés en juillet 96 et Janvier 97 au Studio Oubien de Bamako, la toute récente base avancée en terre africaine du label parisien Cobalt. «Si aujourd'hui, nous revenons avec un son plus acoustique, c'est sûrement parce que nous avons vus et entendus les limites des arrangements «synthé/batterie» mais aussi parce que le public européen est dorénavant plus enclin à découvrir les sonorités du Wassoulou forgées autour des kamele n'goni, des guitares, balafons et autres percussions».

Squaaly

Polar

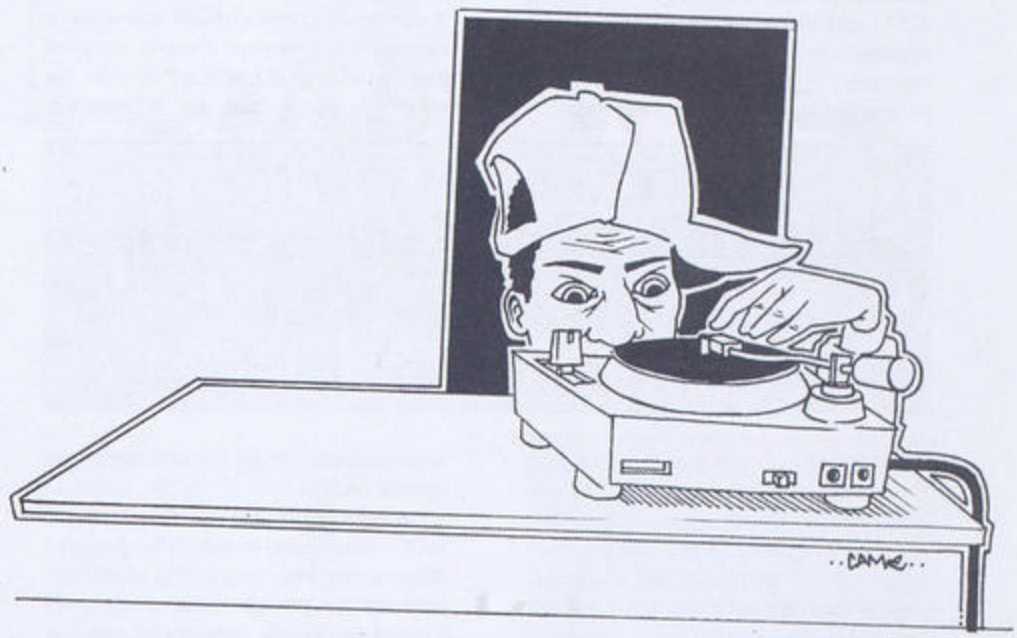
Lawrence Block



Grandmaschtoumpf DJ Z me l'a balancé tel que : *«Y a le dernier Scudder qui vient de sortir et ça serait cool que tu nous fasses un papier sur Lawrence Block pour le prochain Scratch»* ; comme je ne peux rien refuser à Grandmas-etc..., je me suis fendu de 100 balles avant de pouvoir m'enfiler la 13ème aventure de Matthew Scudder, privé ex-alcoolo et spécialiste des intrigues cul-de-sac : ça s'appelle «Même les scélérats...», et ça vient de sortir au Seuil. Scudder est certainement le héros le plus abouti de Block : au fil des enquêtes et plus qu'avec aucun autre de ses personnages, on a bien l'impression d'avoir à faire au double de l'auteur. Mais d'abord qui est Lawrence Block ? Un écrivain New Yorkais né en 38 qui après une série d'aventures d'espionnage plutôt gaie consacrée à Evan Tanner, quelques polars dépareillés, puis deux petits romans délirants à se pisser dessus racontant les premières enquêtes du très jeune Chip Harrison («L'aquarium aux sirènes» et «Meurtres à l'amiable», tous les deux en Série Noire), attaque en 76 les premiers récits mettant en scène Matt Scudder. Des quatre premiers romans, le troisième («Tuons et créons, c'est l'heure») vient à peine de sortir (au Seuil) l'année dernière; la première aventure sortie en France - en réalité la cinquième écrite par Block - est un chef d'œuvre justement réputé: «Huit millions de façons de mourir» (disponible en Folio - sans aucun rapport avec la merde homonyme pondue par le tâcheron Hal Ashby pour le cinéma en 86). Ce crucial épisode est autant consacré aux affres de Scudder (sa désintox chez les Alcooliques Anonymes) qu'à ses enquêtes, dans un New York crépusculaire et envoûtant, une ambiance que l'on retrouvera dans les épisodes suivants («Le blues des alcoolos», «Drôles de coup de canif», «Un ticket pour la morgue»... tous en Série Noire). Entendons-nous bien : toutes les aventures de Scudder sont captivantes et la plupart d'entre elles font de Lawrence Block l'un des auteurs majeurs de la littérature américaine contemporaine, pas moins. Petite inquiétude : dans les années 89 à 92, les enquêtes de Scudder ont eu une tendance un peu fâcheuse à se vautrer dans le sordide douteux, les méchants finissant de façon aussi ignoble que leur victimes («Une danse aux abattoirs», crade mais superbe - toujours en Série Noire, et «La ballade entre les tombes», vraiment douteuse celle-là - au Seuil). Block y justifie par la voix de Scudder une loi du talion plutôt puante et un appel tout juste voilé à la peine de mort. Si cette dérive intellectuellement merdique n'entamait en rien les talents du narrateur, elle s'est heureusement calmée lors du onzième et splendide opus de 93 («Le diable t'attend», au Seuil); le n°12 («Tous les hommes morts», au Seuil) poursuit sur cette lancée, et l'on y voit Scudder se ranger en douceur, à la pépère (il se marie et rompt sa liaison avec la chaude Lisa H.). Nous y voilà, au n°13: la narration s'articule exclusivement autour des enquêtes et Block n'a pas perdu la main: Scudder aidé de sa femme, de copains flics ou avocats et du jeune allumé TJ, résout pas moins de trois énigmes à la file; coté vie privée, on sent bien qu'il s'est creusé un petit nid pour ses vieux jours: plus grand chose de palpitant de ce coté là; on voit au passage resurgir le Block triste sympathisant de la Death Penalty, au travers de personnages présentés comme des humanistes mais qui approuvent sans trop de réserve l'élimination mystérieuse de salopards patentés qui échappaient un peu trop facilement aux tracas judiciaires; au total on est toujours captivé, mais sans vraiment grimper aux rideaux. Aujourd'hui, la production de Block fait alterner les aventures de Scudder avec celles de Bernie Rhodenbarr, un cambrioleur classieux dont la dernière escapade est presque chiante («Le voleur qui aimait Mondrian», en Série Noire). Je renvoie ceusse qui voudraient en savoir plus au Magazine Littéraire N°344 («Matt Scudder, un privé politiquement incorrect», suivi d'une interviou de Block), et au remarquable dictionnaire de Mesplède et Schleret, «Les auteurs de la Série Noire» (chez Joseph K.); il y a aussi le n°56 du fanzine 813 qui consacre à Block une interviou où le maître répond avec franchise de sa faiblesse pour les «justices» expéditives; enfin et surtout, les gros fans se jetteront sur le n°18 de Polar (sorti en Septembre), le magazine des éditions Rivages qui contient un dossier béton sur Block de 65 pages (65!!!) reprenant au passage l'interview du Magazine Littéraire (c'est bizarre: interviewers et traducteurs annoncés sont les mêmes, mais les textes diffèrent sensiblement... Bon, on va pas faire chier Scudder pour ça).

Oncle Tim

Après vingt années de scratches et de mixes aventureux, DXT (anciennement Grandmixer Dst.) reste attaché à une certaine idée «old school» du DJing. Interview passionnée d'une personnalité qui aime à jouer le rôle de trait d'union entre tradition et expérimentation.



Crazy Cuts

Sa renommée, il la doit surtout à «Rock it», ce morceau d'Herbie Hancock qui, en 1983, mit la planète à l'heure de la break-dance. A cette époque, Grandmixer Dst. est un DJ très actif et il enregistre abondamment pour son mentor Bill Laswell. On le retrouve ainsi crédité sur de nombreux disques (de Sly & Robbie à Jalal des Last Poets en passant par... Manu Dibango!!), profitant - ou subissant - l'éclectisme visionnaire du producteur. Sans jamais avoir cessé ses activités, Grandmixer Dst. (devenu entre-temps DXT) a repris le chemin des studios depuis quelques années, et c'est toujours sous la direction de Laswell qu'il participe à des projets plus anticonformistes les uns que les autres. Le dernier en date: Elixir, un étrange trio de DJs/producteurs qu'il dirige de main de maître. Mais avant d'aller plus loin, et comme pour ouvrir les hostilités, DXT nous fait l'honneur d'un petit flash-back old school sur ses débuts dans le métier...

DXT : Ma carrière de DJ a commencé dans les années 70, quand j'ai voulu m'acheter une paire de platines après avoir vu un DJ qui s'appelle Kool Herc. C'était un des premiers DJs à ne pas passer les morceaux en entier. Il prenait le meilleur de chaque chanson et il le mixait. C'est une légende dans le Bronx car c'était le seul à faire ça. Avant de le voir sur scène, tout le monde en parlait comme d'un phénomène, le génie des platines. J'ai eu l'occasion de le voir et ça a tout déclenché. Mais j'ai toujours été intéressé par la musique. Avant d'être DJ, j'étais batteur et je jouais beaucoup avec des groupes locaux. Quand j'ai entendu parlé de DJ Herc et que j'ai eu l'occasion de le voir... Ce type remplaçait un groupe entier à lui tout seul, uniquement avec une paire de platines. C'était la première fois que quelqu'un faisait ça dans notre communauté. La première fois que je l'ai vu, ça m'a vraiment impressionné. C'est comme ça que j'ai détruit la stéréo de ma mère et pas mal de ses disques, en essayant de le copier! Puis j'ai trouvé un boulot au Mc Donald, et j'ai travaillé pour m'acheter ma première paire de platines. J'ai ensuite mis cinq mois pour me payer une mixette. Avant d'avoir ma propre paire de platines, j'utilisais le matériel d'autre DJ's. A l'époque, je faisais plein de soirées. Je quittais le boulot et j'arrivais dans les soirées avec mon uniforme Mc Do, et je prenais les platines. Quand j'ai pu m'acheter mes propres platines, la première, je l'ai sortie de la boîte, je l'ai branchée et je n'ai fait que la regarder. Pendant cinq mois, je n'ai fait que les regarder! Quand j'ai eu ma mixette, pareil, je l'ai installée et pendant un an, je n'ai fait que regarder mon matériel. J'avais l'impression d'être comme les savants fous au cinéma. Grâce à mon matériel, je n'avais plus besoin de celui des autres et j'ai commencé à faire mes propres soirées. Il y avait une bande de MCs qui m'accompagnaient dans les soirées, et ensemble, on formait une sorte de groupe. En fait, c'était juste un continuation logique de ce que j'avais dans l'idée. Au départ, j'étais batteur, et les platines m'ont juste permis de continuer dans mon idée d'être un musicien. Et j'avais toujours ce désir de jouer de la batterie. J'entends toujours les choses avec l'oreille d'un batteur. Pour moi, le tempo est très important, c'est vraiment un élément capital dans la musique. Puis les choses ont évolué... Après avoir joué dans plusieurs clubs, après que les gens aient commencé à parler de moi et à venir me voir sur scène... Le hip-hop est devenu commercial et tous ces gens plein de frics ont commencé à s'intéresser à cette musique. Ils ont commencé à se demander comment faire du fric à partir de là, sur notre dos, à partir de nos concepts et de nos idées. Dans le ghetto, on ne savait pas trop comment s'y prendre. Ce qu'on voulait, c'était s'amuser, faire notre truc. Comme on voulait que les gens s'amusent, on a accepté pas mal d'offres d'autres personnes qui ne pensaient, elles, qu'à faire du fric. Moi, le petit DJ du ghetto tout naïf, j'ai commencé à accepter pas mal de choses et finalement, j'ai tourné dans un film qui s'appelle «Wild Stuff». Je devais aussi jouer dans un autre film, «Beat Street». L'histoire de ce film, c'était en fait la mienne, ils ont vraiment copié ma vie. Comme le caractère principal du DJ était basé sur mon histoire, j'allais faire ce film. Mais finalement, j'ai décidé de ne pas le faire parce que je voulais partir en tournée. A ce moment là, Herbie Hancock m'avait proposé de partir en tournée avec lui. Un peu avant, j'avais participé à l'enregistrement de «Rock it». Cette tournée me branchait bien, c'est pour ça que j'ai accepté tout de suite... et le film s'est fait sans moi. Voilà, c'est à peu près ce qui s'est passé dans les années 70 et 80,

c'est un peu un résumé de ma carrière de DJ. Après ça, j'ai fait des trucs à droite et à gauche et je suis devenu de plus en plus connu.

S : Peux-tu nous parler de Bill Laswell?
DXT : Je connais Bill depuis 1981. Notre histoire est connectée avec Herbie. A l'époque, j'étais DJ à New-York, et comme je commençais à avoir une certaine renommée, on m'a demandé de jouer à Paris et un peu partout dans le monde. J'adorais ça. Puis, j'ai rencontré Jean Karakos (patron du label Celluloid. Ndlr) qui m'a lui-même présenté Bill. Et depuis, c'est la fête tous les jours. C'est démentiel.

S : Comment ressens-tu l'explosion actuelle de la scène des DJs, étant donné que tu as été le premier à sortir un album solo en tant que DJ («Real deep» en 1984. Ndlr). Tu vois ça comme un phénomène de mode?
DXT : Je ne pense pas que mon premier album soit vraiment un album de DJ. En fait, j'y ai fait de la musique plus traditionnelle. DJ Spooky (qui fait actuellement l'objet d'une polémique houleuse dans le milieu. Ndlr), je ne l'ai pas encore vu sur scène mais à toutes les personnes à qui je demande ce qu'elles en pensent, toutes me répondent «C'est pas vraiment un DJ». Du moins c'est ce que j'ai entendu, je serais assez intéressé de le voir jouer. Personnellement, j'aimerais revenir à un travail de DJ plus pur, plus traditionnel, faire le tour des boites et passer mes disques. Il y a quelques semaines, j'ai assuré les platines dans un club, The Kitchen. Je n'ai pas fait de scratches, j'ai juste passé mes disques comme un DJ de boite de nuit. De ce fait, je suis assez intéressé par ce que font d'autres personnes dans ce domaine... comment elles évoluent, comment elles préparent leurs shows. Moi, je m'intéresse plutôt aux bases du DJing. Mon truc, c'est de passer des disques et de faire bouger les gens. Le gars Spooky, je serais curieux de le voir sur scène, parce que beaucoup de gens en parlent et que j'ai lu pas mal de choses à son sujet. Certains disent que c'est le meilleur DJ du moment, d'autres que c'est pas vraiment un DJ, et moi j'aimerais me faire ma propre idée sur la question. Beaucoup de DJs ne le considèrent pas comme un DJ...

On ne peut pas séparer le travail du DJ de la culture hip hop. Le hip hop, c'est la base de la manipulation des disques...

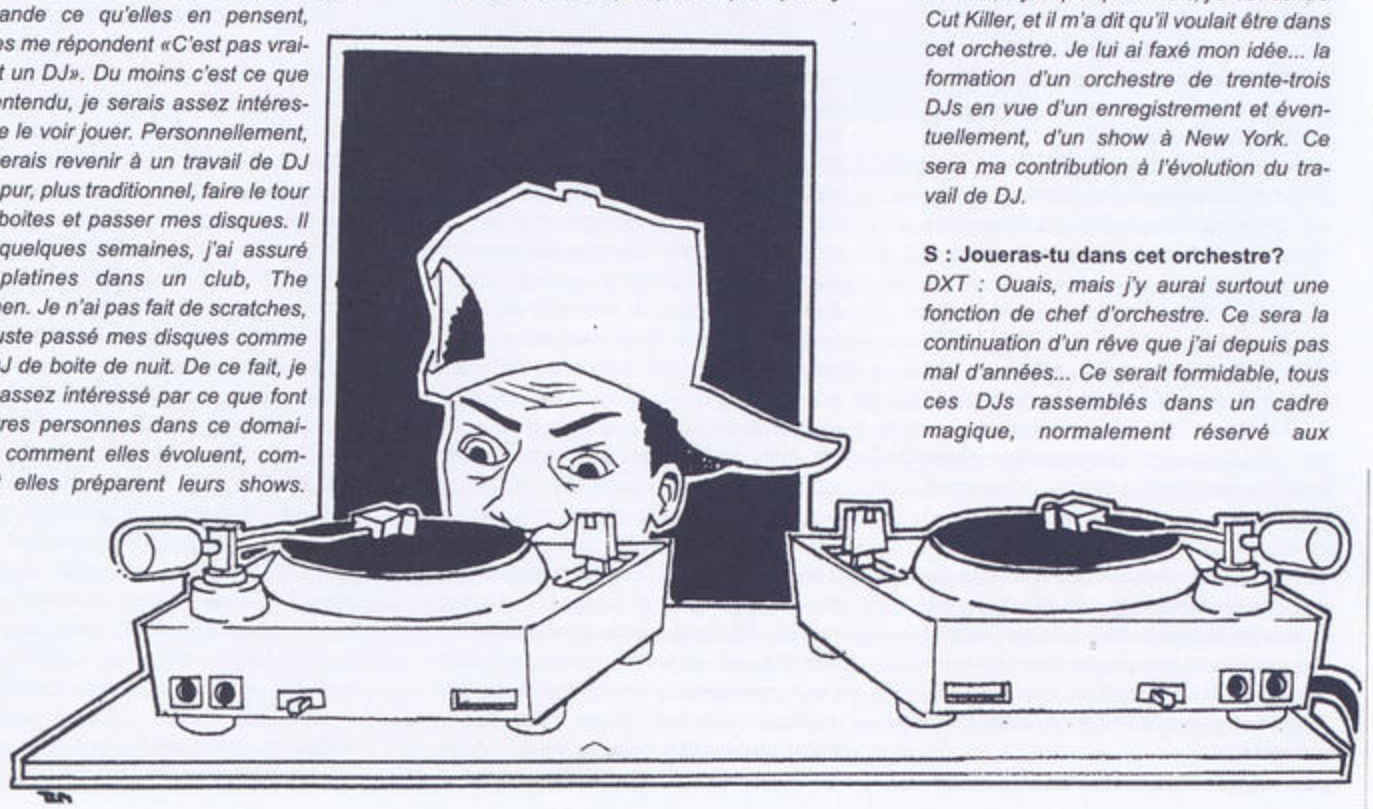
S : Qu'est-ce que tu veux dire par là?
DXT : Des gens m'ont dit qu'il n'avait aucun talent. Pour un gars qui prend l'appellation de DJ, ça serait un peu le Canada Dry du DJ... Mais j'aimerais bien le voir de mes yeux avant dele juger. C'est vrai qu'il a une mauvaise presse en ce moment, et il jouit d'une mauvaise réputation auprès des autres DJs. Tous ceux à qui j'ai pu parlé m'ont dit que ce type-là n'avait aucun talent, qu'il était vraiment bidon. En plus, ils ne peuvent vraiment pas le sentir.

S : Il est vrai que DJ Spooky est au sein d'une grande controverse...
DXT : Ouais, mais j'aimerais le voir avant de juger...
S : Ne penses-tu pas plutôt que Spooky est vraiment un très bon DJ, et que tous les autres DJs sont jaloux de lui?
DXT : Ouais, c'est peut-être la vérité, c'est peut-être le meilleur DJ de cette putain de planète... J'ai lu un article sur lui dans lequel le journaliste le descendait en flèche, il disait que c'était un gros nullard... il l'a carrément détruit...

S : Spooky a répondu à cet article...
DXT : Il a mal répondu à cet article, qui était une attaque directe à sa qualité de DJ. Des interviews, j'en fais très peu moi-même. J'ai peur qu'on m'attaque et qu'on ne me prenne pas en considération, qu'on ne prenne pas en considération mon talent ou du moins mon art. Je n'ai pas envie qu'on me descende comme on a descendu DJ Spooky. Même s'il est nul, ce n'est pas du journalisme, ça. Et lui a été assez con pour répondre de façon virulente aux attaques du journaliste. Moi, je préfère garder mes distances, faire mon truc, et après on verra. C'est pas que je n'ai pas envie de faire des interviewes, c'est juste que je n'ai pas envie d'y réfléchir. Je ne suis pas victime du succès au point de vouloir faire à tout prix des interviewes. Il y a tellement d'autres choses auxquelles je dois penser. Moi, du moment que je fais mon truc et que je m'éclate...

S : Que penses-tu de gens comme Christian Marclay, et plus généralement de la musique expérimentale?
DXT : Je suis assez intéressé par la musique expérimentale faite avec des platines. D'ailleurs, j'aimerais diriger un orchestre classique genre philharmonique qui se composerait uniquement de DJs. Cela fait un an que je bosse sur ce projet. A Paris, il y a quelques mois, j'ai rencontré Cut Killer, et il m'a dit qu'il voulait être dans cet orchestre. Je lui ai faxé mon idée... la formation d'un orchestre de trente-trois DJs en vue d'un enregistrement et éventuellement, d'un show à New York. Ce sera ma contribution à l'évolution du travail de DJ.

S : Joueras-tu dans cet orchestre?
DXT : Ouais, mais j'y aurai surtout une fonction de chef d'orchestre. Ce sera la continuation d'un rêve que j'ai depuis pas mal d'années... Ce serait formidable, tous ces DJs rassemblés dans un cadre magique, normalement réservé aux



orchestres symphoniques... C'est un rêve qui va se réaliser.

S : Sinon, joues-tu dans une formation plus classique?

DXT : A l'heure actuelle, j'ai mon propre groupe, The Last Padres, qui joue un mélange de hip-hop, de funk et de jazz. Mon but est d'éliminer tous ces noms. Mettre des étiquettes sur des musiques, c'est de la merde. Du moment que la musique est bonne, pas besoin d'y coller une étiquette. La musique, c'est pas comme un produit dans les supermarchés, un produit sur lequel on est obligé de mettre une étiquette. Pas besoin de dire «ça, c'est du jazz, du funk ou du hip-hop». C'est de la bonne musique, un point, c'est tout! C'est ça qui est important. La musique de The Last Padres, c'est une combinaison de toutes ces étiquettes de merde. Ce n'est plus du jazz, du funk ou du hip hop. C'est de la musique pure, celle que j'aime... Mon but, c'est de faire de la bonne musique avant tout.

S : Dans ton groupe, il y a uniquement des platines ou il y a d'autres instruments?

DXT : Il y a d'autres platines mais c'est un groupe... un groupe de platines. Je m'intéresse beaucoup à tout ce travail de DJ. J'aime The Invisible Scratch Pickles, j'ai fait quelques dates avec eux, en France et en Suisse. Je vais bientôt partir en tournée en Afrique avec les X-Men. Avec le groupe Each Temples et Rob Swift des X-Men, on fait un travail interactif. Ils sont dans la même branche que moi, et on a déjà travaillé ensemble sur mon projet d'orchestre de DJs. Le fait de travailler avec ces gars me permet de revenir aux fondements mêmes de mon travail de DJ, de revenir aux sources, car j'étais parti dans un tout autre délire... Ils m'apprennent et m'aident beaucoup, et cela me permet de garder ce coté roots du DJing tout en évoluant avec mon temps. Ca me permet d'évoluer avec les nouvelles techniques. Du scratch au maniement des disques, les techniques évoluent et moi, je reste quand même un papy du DJing. Ma technique est bonne mais pas très contemporaine en regard de ce qu'eux sont capables de faire. C'est comme si je revenais à l'école, je réapprends mon boulot. Ca me permet de revenir à l'idée originelle du hip-hop. Beaucoup de gens pensent que le travail de DJ et le hip-hop, ce n'est pas la même chose. Alors qu'en fait, tout ça vient du hip-hop. Le hip-hop, c'est la base de la manipulation des disques: utiliser le meilleur du disque, scratcher, etc... On ne peut pas séparer le travail du DJ de la culture hip-hop. C'est dommage, mais c'est le problème des journalistes en général, qui n'ont pas une bonne connaissance de cette culture. Ils s'imaginent que c'est le MC qui fait la culture hip-hop, alors que les jalons de cette culture ont été posés dans les clubs, par des gens qui manipulaient les disques pour que d'autres puissent s'amuser et danser. C'est encore les journalistes qui font des séparations et mettent des étiquettes là où il ne faut pas. Et tous ces connards mal informés écrivent des articles dans lesquels ils étendent leur peu de connaissances. Ils s'imaginent qu'ils ont la clé de tout, mais ils écrivent n'importe quoi. Moi, je suis retourné à l'école pour apprendre les nouvelles technologies. Eux, ils feraient bien de vérifier leurs petits papiers pour savoir vraiment ce qu'est la culture hip-hop. Il n'y a pas une culture DJ, il y a une culture hip-hop. Tout vient du hip-hop. Le hip-hop, c'est prendre une chanson, la déchirer et la rendre encore meilleure. C'est quelque chose de vraiment dément... On écoute une bonne chanson et on se demande comment la rendre encore plus géniale, comment mélanger cette ligne de basse avec cette batterie... Dans le monde entier, des gens ont de telles idées, et ils ressentent le besoin de mélanger les musiques, de prendre le meilleur de chaque morceau et de tout mélanger.



J'aimerais revenir à un travail de DJ plus pur, plus traditionnel...

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEX MONY
TRADUCTION: MC2 MIXAGE: DJ X

DXT en CD ou Vinyl
(discographie sélective) :

Herbie Hancock
«Future shock»
(CBS)
Herbie Hancock
«Sound-system»
(CBS)
V/A
«Roots of rap-
The 12 inch collection Vol.1»
(CELLULOID)
Mutiny
«Aftershock 2005»
(BLACK ARC)
Bill Laswell
«APC tracks Vol.1»
(APC)
Bill Laswell
«APC tracks Vol.2»
(APC)
V/A
«Altered beats»
(AXIOM)
V/A
«Valis 2-Everything must go»
The Last Poets
«Time has come»
(MOUTH ALMIGHTY)
Praxis
(Subharmonic)
Praxis
«Transmutation live»
(GRAVITY)
Elixir
«Hegalien zone»
(ION)

Bill Laswell

Scratch : Bill, qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser au concept de spoken word? D'où vous est venue cette idée?

Bill Laswell : Cette idée n'est pas récente, j'ai commencé à m'intéresser au spoken word il y a assez longtemps de ça. En 1988 ou 89, j'ai enregistré un disque avec William Burroughs (Material «Seven souls». Ndlr). C'est le premier projet de spoken word que j'ai réalisé. Je l'ai fait avec Burroughs parce que j'avais vraiment aimé sa façon d'écrire dans «The Western Lands». Je pensais que c'était assez intéressant, cette idée d'associer des textes parlés à la musique, car souvent, quand les gens chantent, les idées derrière les mots ne passent pas. Alors qu'avec juste la parole et le son, l'idée derrière les mots est beaucoup plus présente, elle passe beaucoup mieux. La plupart du temps, le chant détruit l'idée ou le sens d'une phrase parce que le chanteur cherche juste quelque chose qui puisse sonner juste, souvent au détriment de l'idée ou du sens de la phrase. Dans la chanson, on ne fait que décorer la musique avec des paroles, et on le fait plutôt que de mettre les paroles en avant. C'est pour cela que la narration pure est beaucoup plus directe dans la recherche de l'information. Dans ce procédé, le texte est beaucoup plus important que la musique. Et puis, avec sa voix et sa façon de parler si particulières, un type comme William Burroughs véhicule beaucoup plus d'émotions qu'une personne qui chanterait son texte. Dans le cadre d'un album de spoken words, le son de la voix est très important.

S : Qu'est-ce qui est le plus important: le son de la voix ou l'information qui est derrière ce son?

B.L. : Je pense que c'est surtout l'information qui prime sur le son, bien que les deux soient liés. Si l'information et le son sont bons tous les deux, c'est génial.

S : La musique que vous composez derrière la voix est-elle juste une interprétation des mots?

B.L. : Dans un sens, oui... mais elle n'est pas uniquement cela. Dans la lecture d'un texte, d'une idée ou d'un poème, il y a déjà une dynamique, un rythme. Ajouter de la musique à des mots, c'est en fait essayer d'adapter une musique particulière à une rythmique qui est déjà préexistante. Mais dans la plupart des cas, la musique est intuitive et souvent improvisée. Mais ce procédé de composition est bien plus créatif que celui d'un simple chanteur. Avant tout, le chanteur écrit des mots qui puissent s'intégrer parfaitement dans une mélodie ou un thème ou un style ou une technique. Dans le cadre d'un album narratif, c'est plus une idée qui donne naissance à une musique que l'inverse.

Avec plusieurs excellentes productions de spoken word à son actif, Bill Laswell s'est imposé comme l'un des compositeurs les plus créatifs dans le domaine. Son témoignage fait la lumière sur un mode d'expression définitivement pas comme les autres.

S : Quand vous préparez un album de spoken words, travaillez-vous en étroite collaboration avec le narrateur, ou alors d'une façon plus indépendante, sans référence au narrateur?

B.L. : Cela dépend. Parfois, je travaille de façon complètement indépendante et dans d'autres cas, il est nécessaire d'avoir le narrateur avec soi. Parfois, il faut que le travail se fasse dans le cadre d'une étroite collaboration pour donner à l'idée ou au projet une dimension plus grande, pour que la transmission de cette idée soit plus claire. Mais dans certains cas, il vaut mieux être indépendant, comme avec William Burroughs, par exemple, qui n'apprécie pas l'idée d'avoir de la musique et des mots ensemble. Avec lui, j'étais obligé de créer une atmosphère qui collait à ses textes. Il n'aimait pas la musique du tout et il voulait faire un album uniquement parlé. Donc, dans le cadre de cet album («Seven souls». Ndlr), j'ai surtout été amené à travailler seul, tout en essayant de respecter ses idées. En fait, dans le cadre d'un album narratif, la musique se situe à un plan secondaire. Je ne pense pas qu'il faille faire de la musique pour faire de la musique... Dans le cas des spoken words, la musique, c'est plus une atmosphère pour faire passer les idées des mots, une atmosphère qui valorise la parole, une musique d'environnement. Et c'est là qu'est la difficulté: créer une atmosphère à partir d'une rythmique parlée. Avec quelqu'un comme Dana Bryant, ma méthode de travail est différente. Dana réalise que les mots seuls peuvent être insuffisants. Je travaille donc en étroite collaboration avec elle. C'est une méthode de travail qui nous permet de retranscrire au mieux ses émotions. Donc, ça dépend vraiment de la personne avec laquelle on travaille. William Burroughs et Dana Bryant sont deux personnages qui illustrent bien la question.

S : Pourtant, l'album avec William Burroughs avait l'air assez musical.

B.L. : Oui, avec William, c'était assez particulier. Sur cet album, la musique suit le phrasé de William, c'est lui qui crée la rythmique en parlant, avec sa voix unique. J'ai trouvé le travail avec lui plus intéressant qu'avec d'autres personnes, du fait que j'ai du m'adapter à sa façon de parler. J'ai aussi travaillé avec lui quand il lisait des textes avec Laurie Anderson, sans musique, il y a de ça assez longtemps. Je connaissais un peu sa vie, son histoire. Dans ses livres, il fait souvent référence aux machines, à la technologie qui fonctionne mal, et toutes ses histoires de

contrôle ou plutôt de perte de contrôle... toutes ces références m'ont permis d'avoir une image que j'ai pu retranscrire de façon sonore. Je pense que la musique sur l'album que j'ai enregistré avec William reflète bien son caractère particulier. C'est toutes les références que je viens de citer qui m'ont influencé dans le choix de la musique. Les références sont nécessaires mais la plupart du temps, l'improvisation suffit quand on a affaire à des personnes imprévisibles comme William Burroughs. C'est un peu la même chose avec le hip-hop. Prenez les Last Poets par exemple: la façon avec laquelle ils peuvent retranscrire une émotion donne un rythme au phrasé, et ce phrasé peut avoir une influence majeure sur la musique. On peut écrire, et dans le cas du poème, on peut le lire d'une certaine façon. Si le phrasé possède une rythmique propre, cette rythmique peut donner lieu à une véritable rythmique musicale. Et en fonction de la façon avec laquelle la personne lit son texte, on peut créer une musique - une musique qui a déjà été créée, je le répète, par le phrasé et par la façon de retranscrire les émotions à travers la parole. Et c'est ça qui est intéressant: arriver à créer des sons qui se marient parfaitement avec la voix.

S : Donc, la conception d'un album de spoken words est vraiment quelque chose de difficile?

B.L. : C'est un travail complexe, qui demande beaucoup de temps, mais qui est aussi passionnant. Parfois, il est très difficile de trouver un son. Parfois c'est un coup du hasard, on trouve un son qui correspond parfaitement à un timbre de voix ou à une rythmique et un phrasé. Et là, boom jackpot! Mais il n'y a pas deux albums de spoken words qui soient totalement identiques dans leur conception. Il faut travailler au cas par cas.

S : Les Last Poets sont considérés comme étant les pionniers de la scène rap. Mais en définitive, est-ce qu'ils font du rap ou du spoken word?

B.L. : Il est vrai que les Last Poets ont existé avant même que le rap soit créé, que le concept de rap soit créé. Il est vrai qu'on pourrait les classer dans la catégorie spoken word. Mais il est aussi vrai qu'au niveau du rap, ce sont des pionniers en la matière... et même au niveau du spoken word. C'est assez difficile à dire... En fait, la narration rythmique ne date pas d'aujourd'hui, c'est quelque chose d'assez ancien. Beaucoup de gens utilisaient un tel procédé à une époque, en prison. C'était une façon de retranscrire une émotion très forte. Cette narration rythmique des prisons est ce qu'on appelle le jail toast - le toast, c'est aussi la façon de rapper en Jamaïque. Cette narration rythmique, ces poèmes, faisaient partie d'une grande fresque sonore et poétique et avant même l'idée de jail toast, cette idée d'allier la narration au rythme a toujours plus ou moins existé, elle remonte à la nuit des temps. Par exemple, en Afrique, quand ils racontent leurs histoires, les grands narrateurs sont souvent accompagnés de bases rythmiques très fortes. Cela fait partie d'une culture. On peut remonter encore plus loin. On peut penser peut-être que c'est le début même d'une musique. Le rythme a toujours coexisté avec la parole, et les deux sont souvent liés. Il est vrai qu'un narrateur peut avoir besoin d'une rythmique forte, pour démontrer une émotion forte. Mais ce procédé n'est pas quelque chose de récent et il est difficile de dire si les Last Poets font du spoken word ou du rap. C'est une question qui n'a pas vraiment de réponse. Il est vrai qu'ils sont considérés comme des pionniers de la scène rap mais en même temps, ils ont fait évoluer la scène du spoken word. En fait, je pense que les Last Poets ont juste repris une tradition passée, la narration rythmique, et qu'ils l'ont fait évoluer pour la remettre au goût du jour, en quelque sorte. Il est difficile de les classer dans le rap car ils ont existé bien avant que le mot rap existe. A vrai dire, on ne peut les classer ni dans une catégorie ni dans l'autre. Dans les albums de spoken words, la musique suit le plus souvent la parole, tandis que chez les Last Poets, c'est plus une rythmique alliée à la parole qui permet de retranscrire une certaine émotion. Donc, on peut les considérer comme des pionniers du rap mais aussi comme des aventuriers du spoken word, car ils ont fait évoluer la narration rythmique vers d'autres lieux. Il est indéniable que la principale influence des Last Poets vient de l'Afrique. Comme je l'ai dit, les narrateurs africains s'accompagnaient d'une rythmique, et ce que les Last Poets ont fait, c'est de retranscrire cette tradition ancestrale d'une façon moderne. Cette façon particulière d'allier la rythmique à leurs paroles, les Last Poets l'appellent «spoagraphics», des «images verbales»... Allier la parole à l'image, car les deux sont liés.



S : Comment définiriez-vous la notion de spoken word?

B.L. : Il est toujours difficile de définir une notion, de mettre une étiquette sur les choses. Définir le spoken word me semble difficile. Comment arriver à définir une notion qui allie la rythmique à la parole, qui n'est pas du rap, où la musique suit la parole, où la parole crée le rythme... Je ne sais pas, c'est toujours déroutant de mettre une étiquette sur un concept... disons abstrait. Le fait de mettre une étiquette sur les spoken words peut donner lieu a tous les abus possibles et imaginables en la matière. Par exemple, je sais que ces dernières années, il y a beaucoup de gens qui, sous le couvert du côté culturel et un peu particulier du spoken word, ont enregistré des trucs absolument affreux. Et de ce fait, ça donne une mauvaise presse à une idée qui, à l'origine, est absolument géniale. Le fait de vouloir toujours mettre une étiquette sur un truc ou sur une façon d'agir ou sur un procédé artistique, ça donne lieu à des excès et finalement, cela ne fait que donner une image négative de la chose. La définition du spoken word, ce serait d'arriver a créer de la musique à partir d'une rythmique parlée. Il y a eu tellement de mauvais

trucs faits sous le couvert de ce concept de spoken word qu'il faut faire quelque chose. Et malheureusement, comme cela a donné une mauvaise presse à la chose, maintenant les gens regardent avec un oeil suspicieux les albums de spoken words. Une personne qui achète un album de spoken words sans rien connaître au genre peut tomber sur une perle comme elle peut tomber sur quelque chose de complètement nul. Il faut réapprendre aux gens à écouter ce genre de choses. Les merdes qui ont été produites récemment n'aident pas à rendre le genre populaire, et c'est bien dommage d'ailleurs car maintenant, quand vous dites à la plupart des gens «Tiens, j'ai un album de spoken words», il vont vous regarder avec des grands yeux en se disant «C'est quoi cette merde!» alors que ce n'est pas du tout ça! L'idée de départ est une idée très belle, et c'est pour cela que je ne pense pas pouvoir définir cette notion en espérant que le concept reste individuel. Certains artistes font du spoken word, et d'autres font de la daube. Me demander de définir cette notion, c'est un peu comme si vous me demandiez de définir ce qu'est le jazz. Toute définition franche et stricte n'est pas pour faire avancer les choses. Au contraire, c'est créer un certain fascisme intellectuel. Beaucoup de gens pensent que le jazz, par exemple, c'est Miles Davis. Le jazz ne se limite pas uniquement à Miles Davis. De la même façon, le spoken word ne se limite pas uniquement à Dana Bryant ou William Burroughs. Dans le meilleur des cas, ce seront des artistes de bonne volonté qui arriveront à créer des oeuvres musicales intéressantes, liant aussi bien la rythmique à la parole et la chanson, et détruisant ce carcan des étiquettes.

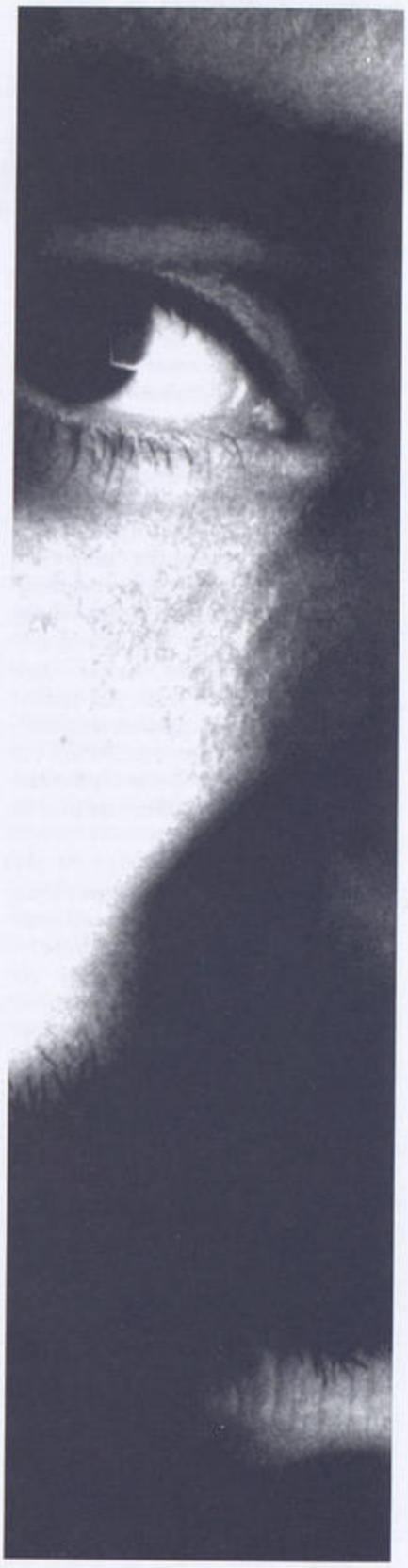
S : D'après vous, qu'est-ce qu'il y a de négatif dans le fait de faire rentrer un musicien dans une catégorie spécifique?

B.L. : Par exemple, quand vous dites «musique classique», vous pensez tout de suite à quelque chose de très important, à quelque chose de très sérieux, de très officiel. Quand vous dites «jazz», vous pensez tout de suite, dans une certaine mesure, à un terme de ghetto. Et de ce fait, certains grands musiciens, de par leur couleur de peau ou de part l'instrument dont il vont jouer, sont tout de suite mis dans la catégorie jazz alors qu'on devrait les considérer plutôt comme de grands musiciens, tout simplement. Le fait de les qualifier de jazzmen limite tout de suite leur potentiel. A l'heure actuelle, avec de nouveaux compositeurs de jazz, cet état de chose peut changer. Il est vrai qu'actuellement, de plus en plus de compositeurs de jazz sortent de leur ghetto, et de plus en plus, ils sont considérés comme des musiciens avant d'être considérés comme des jazzmen. Encore une fois, on les considère comme de grands compositeurs, mais des grands compositeurs de quoi? De jazz! Ce qui limite encore leur potentiel. Dès qu'on parle de jazz, le stéréotype du jazzman s'impose aussitôt. On pense à Charlie Parker qui était un grand musicien et un grand compositeur, mais aussi un drogué. Et tout de suite, le mot jazz fait rentrer les jazzmen, qui peuvent être d'excellents musiciens, dans un ghetto. Et les chaînes de ce carcan sont difficiles à briser... De plus, ce stéréotype est bien sûr extrêmement raciste, ce qui n'est évidemment pas bon en soi. A vrai dire, c'est quelque chose de terrible. La seule façon qu'une personne ait de pouvoir dire qu'elle est jazz ou qu'elle ne vit que pour le jazz, c'est de travailler pour une compagnie qui ne produit que du jazz. Ainsi, la personne en question est protégée, pas en tant que compositeur mais en tant que produit marketing. La compagnie pour laquelle cette personne va travailler a besoin d'elle pour vendre. Donc, ça lui permet, il est vrai, de dire «Je suis un compositeur de jazz, je suis un musicien de jazz, je suis un jazzman» mais à quel prix? Le prix, peut-être, de son autonomie artistique. Et ça, malheureusement, c'est le show-business...

«...Il n'y a pas deux albums de spoken words qui soient totalement identiques dans leur conception.»

S : Etes-vous intéressé par les artistes de la beat generation, comme Jack Kerouac?

B.L. : Pas vraiment par les artistes de la beat generation, mais peut-être par les artistes qui sont sortis de l'ombre grâce à ce mouvement. J'apprécie beaucoup William Burroughs, parce qu'il a beaucoup plus d'informations, il est beaucoup plus réfléchi, ou du moins sa réflexion est beaucoup plus poussée que celle de la majorité des artistes de la beat generation. C'est pour cela que je n'ai jamais vraiment été intéressé par Jack Kerouac ou Allen Ginsberg. Et puis William Burroughs n'est pas un auteur qu'on pourrait si facilement classifier dans la beat generation. Je pense qu'il est, avant toute chose, un excellent écrivain et pour moi, il ne correspond pas du tout à l'idée qu'on pourrait se faire de la beat generation. C'est vrai qu'il a beaucoup voyagé, qu'il a accumulé un certain nombre de connaissances, mais je pense qu'il se situe au delà de cette catégorie. Encore une fois, enfermer quelqu'un dans une catégorie, c'est réduire la portée de son art, de ses écrits. Je pense que Burroughs est juste



un écrivain qui possède un énorme talent. Je n'ai jamais considéré Burroughs simplement comme un écrivain, mais plus comme un chercheur - on pourrait même dire un philosophe. Quand on parle de Burroughs, le terme d'écrivain est très limitatif... En fait, Burroughs travaille au collage de beaucoup d'informations, et en même temps à la recherche, peut-être, de la vérité. Et de ce fait, cette recherche de la vérité lui a permis de prédire certains événements bien avant que ces événements se produisent. Dans certains de ses écrits, par exemple, il est fait mention d'un virus qui pourrait être considéré comme étant le virus du SIDA. Même chose avec le crack... Burroughs est quelqu'un qui, de part sa recherche, arrive à avoir une vision de l'avenir assez proche de la réalité. Il a évoqué l'existence d'un virus qui pourrait être le SIDA, il a évoqué le problème du crack dans certaines communautés... et toutes ces informations, toutes ces données dont il parlait dans ses écrits, ont été écrites il y a plusieurs années, voire plusieurs dizaines d'années. A sa façon, Burroughs est un peu comme un prophète. Il est arrivé à prédire l'avenir, et l'information qu'il véhicule est pleine d'espoir et de liberté. Je pense que c'est quelqu'un de fortement positif et optimiste. Beaucoup de personnes pensent qu'il est sombre, subversif, voire carrément apocalyptique... punk, en quelque sorte. Il est vrai que, dans les années 50, Burroughs fut un drogué notoire et un homosexuel, ce qui fait qu'à l'époque, on le considérait comme quelqu'un d'extrêmement subversif. Mais en lisant ses textes d'une façon plus approfondie, on y trouve beaucoup d'espoir, bien qu'il y parle beaucoup de drogue, d'homosexualité et de déchéance. C'est pour cela que j'ai choisi de travailler avec lui. Plus particulièrement, c'est son livre «The western lands» qui m'a donné l'envie de travailler avec lui. Ce texte se base en fait sur l'Ancien Livre des Morts égyptien et traite du fonctionnement de l'âme. On peut penser qu'un tel livre, qui fait référence à des écrits macabres tels que l'Ancien Livre de Morts, qu'un livre comme «The Western lands» donc, puisse être lui-même extrêmement macabre. Mais au contraire, ce livre me donne beaucoup d'informations positives sur le fonctionnement de nos âmes respectives. Pour toutes les raisons que j'ai évoqué, ce côté légèrement subversif et en même temps optimiste qu'on trouve chez Burroughs m'a permis justement de m'intéresser plus à son personnage qu'à la majorité des autres écrivains de la beat generation. Je pense qu'il se situe, comme je le disais, au delà de cette catégorie. Comme je l'ai dit aussi, c'est un prophète, quelqu'un qui a une vision du monde différente... et il s'est avéré qu'il avait souvent raison.

S : Vous travaillez aussi beaucoup avec Hakim Bey...

B.L. : Encore une fois, c'est question d'information... la recherche de l'information est nécessaire. Hakim est quelqu'un qui sait comment rechercher la source même de l'information. Par exemple, quand vous avez une idée et que vous vous demandez d'où elle vient, comment elle a fait pour vous venir à l'esprit, Hakim a un don de réflexion qui permet de relativiser votre pensée en expliquant que votre idée vient, peut-être, d'une expérience passée. C'est à dire qu'il a une vision globale de l'information, et il nous permet de la disséquer pour mieux comprendre son origine. Il a aussi des connaissances très poussées sur tout ce qui concerne le Moyen Orient. On peut le considérer comme étant un universitaire musulman, il a une connaissance très poussée des cultures et des religions des différentes ethnies du Moyen Orient. En Amérique, très peu de gens réalisent réellement ce qu'est un musulman, et ce qu'implique la religion musulmane. La plupart du temps, des personnes qui ne sont jamais allées dans un pays musulman, la seule vision de l'Islam qu'ils pourront avoir, c'est celle qui a été donnée par Elijah Muhammad, Malcom X, celle des Black Muslims, les musulmans afro-américains. En Amérique, le véritable Islam ne vient pas d'Elijah Muhammad, ça remonte à beaucoup plus loin que ça, et des gens comme Louis Farrakhan ne savent pas cela. Eux s'imaginent que l'Islam a été établi en Amérique par Elijah Muhammad. C'est pour cette raison que des gens comme Hakim Bey me permettent justement d'acquérir ce type d'informations, sachant que l'Islam aux Etats Unis est implanté depuis de nombreuses années et ne se limite pas aux Black Muslims. Le mouvement des Black Muslims ne représente qu'une partie de l'Islam aux Etats Unis. Il y a bien d'autres personnes qui sont de religion musulmane. C'est pour cela que j'apprécie beaucoup de travailler avec Hakim Bey. Il a une réflexion et une connaissance très approfondie sur certains points particuliers.

S : En somme, vous appréciez beaucoup de choses dans la culture musulmane, plus que dans la religion elle-même. Vous allez souvent au Maroc. Pourquoi?

B.L. : Si je vais au Maroc, c'est d'abord pour la musique, mais c'est aussi pour des raisons historiques... ou encore pour y suivre les traces d'écrivains comme William Burroughs, qui a passé plusieurs années au Maroc. Mais ma motivation première reste l'expérience que j'y fait de différentes musiques. Je ne vais pas au Maroc pour chercher ou découvrir l'Islam, je me rends là-bas car j'apprécie la culture et les musiques marocaines.

Propos recueillis par Alex Mony
Traduction: MC^2 Mixage: DJ X

«Si je vais au Maroc, c'est d'abord pour la musique, mais c'est aussi pour des raisons historiques...»

Discographie sélective:

The Last Poets
«Oh my people»
(Celluloid)
The Last Poets
«Holy terror»
(Black Arc)
The Last Poets
«Time has come»
(Mouth Almighty)
Umar Bin Hassan
«Be bop or be dead»
(Axiom)
Abiodun Oyewole
«25 years»
(Black Arc)
Material (feat. W.Burroughs)
«Seven souls»
(Meta)
Material (feat. W.Burroughs)
«Hallucination engine»
(Axiom)

Hakim Bey
«T.A.Z.»
(Axiom)

Paul Bowles
«Baptism of solitude»
(Meta)

Bill Laswell (feat. Lori Carson)
«City of light»
(Sub Rosa)



Dans le prochain numéro de SCRATCH, vous pourrez lire la deuxième partie de notre dossier Spoken Word, consacrée à Amiri Baraka.



En général, le terme inconnu lorsqu'il s'applique à un musicien, implique œuvres difficiles, voire hermétiques pour un public large. Ce n'est pas le cas de JEF LEE JOHNSON. Sa musiaque est directe même si elle est loin d'être simple. Véritable *songwriter* à l'instar d'un Hendrix ou d'un Curtis Mayfield, il est capble de compositions sophistiquées qui dégagent pourtant une chaleur bienfaisante et le sentiment d'être de suite *comme à la maison*. Hélas, peu de gens le connaissent de par chez nous et nous avons donc décidé de vous le présenter...

Blue Communion

Bill Cosby dit de ses compositions qu'elles sont «un croisement entre Hendrix et Miles». La chanteuse jazz Rachel Ferrell dit aussi de celui qui l'a accompagnée sur sa tournée de promotion pour ses débuts chez Capitol en 1994 qu'il «a un instinct incroyable et une capacité innée à servir la musique. En une seule chanson, il peut déployer toutes les gammes d'émotion sur sa guitare». Le docteur Huxtable s'y connaît sûrement en musique, sûrement plus en tout cas que Bill Cosby en obstétrique puisque son feuilleton a souvent accueilli la fine fleur de la musique américaine, de Lester Bowie à BB King en passant par Max Roach. Si son «croisement entre Hendrix et Miles» ne nous renseigne pas plus que ça sur la musique de Jef Lee Johnson, il a au moins le mérite de montrer que ce chanteur guitariste d'exception n'est pas un inconnu pour tout le monde. Enfin presque, parce qu'avec deux albums solos à son actif et une distribution plus confidentielle que les dessous de l'assassinât d'un député varois, par exemple, Jef Lee Johnson n'en reste pas moins un inconnu de par chez nous. Son premier album ne fut que très vaguement distribué en France. Comme le dit l'adage, «nul n'est prophète en son pays» (l'album n'a pas marché des masses aux States) et nul n'est souvent non plus prophète chez les autres. Ouais, à moins de s'appeler Ricky Martin et de faire de la daube comme dans la série des Martines («Martine fait de la daube», «Martine fait de la soupe»...) en uno, dos, tres mouvements.

Un inconnu illustre...

Enfin, tout ça pour dire que Johnson est encore un inconnu, illustre certes quand on voit ses références discographiques impressionnantes puisqu'il a joué avec Mc Coy Tyner, Sister Sledge, Chaka Khan, Will Downing et Ronald Shannon Jackson, et surtout que, comme le disait le gentil Calimero de mon enfance (putain, c'est de plus en plus loin...): «C'est pas juste». A part que moi, je sens que je vais m'engatser vraiment contre cette injustice et pas comme le petit poussin tristounet dont je parlais y a pas quatre lignes... Ouais, parce que Jef Lee Johnson, ses albums, c'est des trésors inestimables qu'il est inconcevable de cacher plus longtemps aux yeux du peuple.

Il est vrai que certaines collaborations jazz dans sa discographie peuvent faire peur aux oreilles peu habituées, par exemple, aux «déconstructivisme» groove et heavy rock du Ronald Shannon Jackson Decoding Society dans lequel Johnson a évolué. Formidable vivier à guitaristes novateurs duquel sont issus Vernon Reid, Rick Iannacone, Johnson et bien d'autres, le Decoding Society reste quand même difficile d'accès et sa confidentialité relative est en tout cas, si ce n'est juste, beaucoup plus logique que celle dont souffrent les deux albums disponibles (ou scandaleusement peu disponibles) de JLJ. C'est pourquoi, comme Big Director Y était monté en chaire pour prêcher avec ferveur en faveur de l'oeuvre du grand Jean Paul Bourelly (cf Scratch n°8), je vais tel le tribun digne monter en première ligne pour dénoncer le manque de popularité injustifié de JLJ et aussi l'hypocrisie des distributeurs qui se refusent à diffuser pour le grand public des œuvres qui pourtant leur reviennent de droit.

Un blues psychotique mais trop chaud...

Parce que la musique de Jef Lee Johnson, contrairement au Decoding Society, est facile d'accès et populaire dans le sens noble du terme (J'ai arrêté d'écrire JLJ parce que ça faisait JLD, ou pire: BHL). De cette expérience «jazz» faisant plus que quelques fois friser le free, Jef Lee a gardé une grande liberté de circulation sur le territoire harmonique. Ses solos profondément ancrés, je devrais dire enracinés parce que «roots», dans le blues chaud du sud, voire même le country intelligent (ne riez pas, ça existe!) utilisent avec bon goût les avancées musicales de ce siècle (autres temps, autres modes), créant ainsi une voix hautement originale et reconnaissable entre mille (ouais enfin, des voix originales à la guitare y en a pas tant que ça). Les morceaux eux-mêmes sont à l'image des solos de guitares. «Ma musique peut faire beaucoup de bruit» déclarait Johnson au magazine américain Guitar Player. Elle repose sur le blues mais ne copie pas Elmore Jones ou Buddy Guy. Elle a plusieurs couleurs et évolue sur d'autres critères que les traditionnels trois accords I IV V du blues. C'est du blues psychotique!

Blues psychotique, c'est vrai, mais ça ne doit pas faire oublier le funk, la pop, le rock qui se mêlent avec un tact incroyable chez cet artiste au goût sûr. La liberté acquise auprès des grands du jazz cités en début d'article, mais aussi le travail aux côtés d'artistes plus conventionnels tels que Huey Lewis, Leon Russel, Aretha, ont donné aux deux albums de Jef Lee cette qualité improbable, mélange d'un savoir harmonique au service d'une originalité réelle et sincère et d'un flair pour les mélodies accrocheuses même si elles évoluent sur des constructions hautement personnelles. Jef Lee semble être à son aise et surtout être lui-même dans plein de contextes différents: de la country (juste une influence) au hip-hop (il a participé à la B.O. de «Clockers» de Spike Lee). A part que tout ça, c'est de la tchatche, ça nous dit pas grand chose sur la musique en question, alors je vais me mettre à parler des albums, à savoir «Blue»

sorti en 95 et «Communion» qui vient juste de sortir. Commençons voir par «Blue», produit par Peter Wetherbee (le bras droit de Bill Laswell) et Mr Johnson lui-même. Je dois tout d'abord dire que c'est un disque que j'ai énormément écouté et que j'écoute encore souvent deux ans après. Je sais, vous vous en foutez, attendu que moi c'est moi et vous c'est vous. Mais, mes chers concitoyens et concitoyennes, faites-moi confiance même si je sais que je saborde la crédibilité de cet article en parlant comme un politicien local. Ce n'est pas de la démagogie que de dire que «Blue» comporte ou moins quatorze chef-d'oeuvres, une voix chaude pleine d'humour et de feu intérieur, des guitares d'orfèvres, et qu'un sentiment général de chaleur bienfaisante s'en dégage à chaque écoute. «Blue» reste quand même mon préféré des deux pour son côté familier. Il fait bon s'écouter un album comme ça à la maison, ça te meuble l'espace sonore avec classe. Tour à tour énervées, caressantes mais toujours poignantes, les compositions de Jef peuvent, je l'affirme haut et fort une fois de plus, plaire à un maximum d'oreilles sincères. Ecoutez le blues mineur «Ain't seen Irene», laissez vous emporter dans le labyrinthe fascinant de «You jumped the gun again», superbes morceaux aux harmonies inédites et pourtant chantable en choeur avec le disque, ou hochez la tête d'indignation à l'écoute de «Seems for no reason» qui décrit la révolte finale de quelqu'un face à ceux qui lui font sentir qu'ils lui sont supérieurs (patrons, pontes locaux...). Ou enfin, vibrez sur le solo halluciné de «Jungle» que vous finirez par fredonner tellement il est limpide et définitif.

Signé par DIW , Lee n'en est pas à sa première communion

Avec «Communion», Johnson a été signé par DIW, la classieuse maison japonaise à gros moyens qui s'y connaît pour sortir des sentiers battus, même si, comme le disait David Murray: «Ils ne veulent que des noms». Enfin, cela prouve au moins qu'il aura eu une reconnaissance du milieu. Si «Communion» retient encore un peu de cette chaleur languissante digne des villes Louisianaises et de bayous paresseux (bien que Jef Lee Johnson soit originaire de Philadelphie) qui coulaient dans les sillons de «Blue», cet album est plus minimal, plus austère. Le contenu n'en est pas moins intéressant. De superbes morceaux parsèment ce disque qui nique à l'aise la production néo-pseudo-blues dont je tairai le nom des protagonistes pour ne pas m'aliéner des amateurs potentiels de l'oeuvre de Jef. (On va l'appeler Jef, c'est plus court et puis il nous en voudra pas puisqu'il semble nous dire dans les liner notes de «Communion»: «Appelez-moi Jef»). Sur cet album, il a tout joué, produit et mixé. C'est son choix et c'est peut-être pour ça que le disque sonne moins chaud que «Blue» où Jef jouait avec son trio. A l'époque, il déclarait: «Mon power trio est au coeur de ce que je fais, ça fait longtemps que je suis prêt à jouer mes morceaux et c'est la bonne formule.»

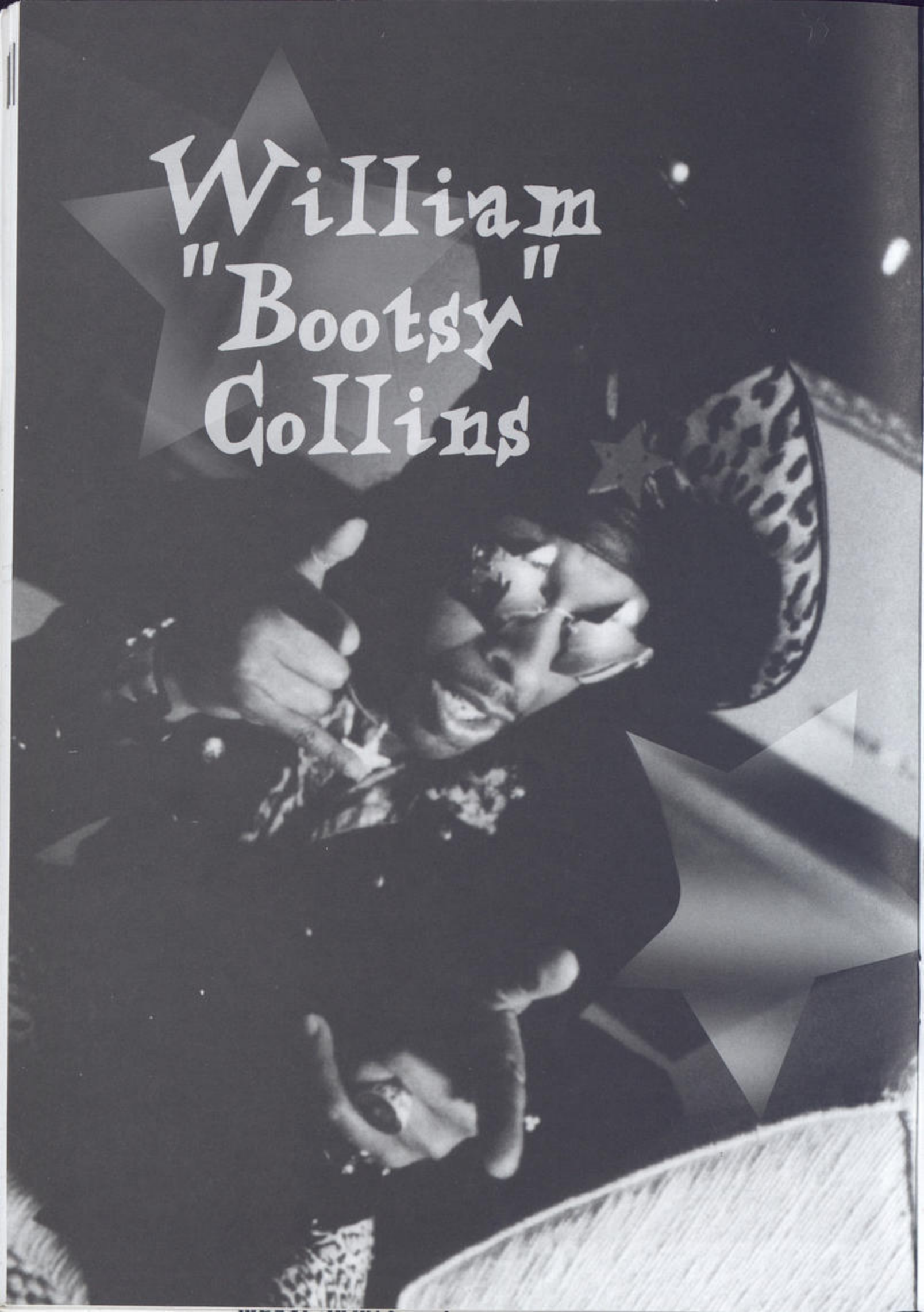
Moins flamboyant que «Blue», peut-être pour cette raison, «Communion» s'annonce quand même comme un des albums de l'année, avec des perles telles que «How true are you» et «Suspicious». A noter une reprise hilarante du célèbre «Giant steps» de John Coltrane, casse-tête régulier des étudiants des divers conservatoires de jazz, dont il faut dire qu'il est difficile de donner une version nouvelle convaincante tant celle de Coltrane semble définitive. Jef Lee Johnson, lui, y parvient avec cet humour pince-sans-rire qui semble être le sien, il en fait une adaptation country ragtime dilatée, avec accompagnement à la Chet Atkins, thème joué à la guitare slide et solo trop comique (mais diablement sérieux et inventif). Sur «Communion», Jef Lee nous file en bonus trois morceaux qui étaient déjà sur «Blue» interprétés différemment. Le superbe «You jumped the gun again», le sympathique «Feel so fine» (dédié à John Lennon) et une version déjantée de «Jungle» (avec ligne trash-lent de guitare en filigrane) trop strange. Peut-être a-t-il inclus ces trois morceaux pour nous rappeler son superbe album «Blue» passé inaperçu, et avec le secret espoir de le voir bien distribué et compris.



Pour cela, comme avec les albums de Jean-Paul Bourelly (les deux guitaristes chanteurs ont beaucoup de points communs: leur classe, leur liberté, leur spiritualité, leur intelligence et j'en passe), il faut faire le siège de votre disquaire. A la Fnac, par exemple, c'est au rayon jazz ou jazz-rock qu'on peut espérer avoir une chance de trouver sinon les deux, du moins le dernier album de cet artiste attachant et modeste. Je vous enjoins donc au plus vite à assiéger le mec du rayon jazz de votre Fnac la plus proche, bien qu'il en ait certains «mecs du rayon jazz» qu'on a l'impression de leur casser les couilles (à moins qu'ils aient leurs règles) quand on leur demande un renseignement (je dirai pas dans quelle ville par déontologie, mais suivez quand même mon regard) et ne vous laissez pas démonter, c'est son travail de faire des commandes, il est payé pour ça... Ces albums peuvent être aussi commandés chez des disquaires indépendants avec peut-être plus de bonheur (à Kaleidoscope, pour ça, y assurent!)... Votre opiniâtreté sera récompensée par deux albums inclassables et inestimables. Même si vous ne suivez pas cet avis, j'aurais essayé de faire ce que j'avais à faire «pour l'honneur» comme l'écrit le si magnifiquement indigné François Léotard. Non, non, n'achetez pas son livre, allez plutôt aux rayons jazz de France et de Navarre et pétitionnez tous en coeur pour qu'une injustice scandaleuse soit réparée (il y en a plein en ce moment) et que l'on voit refleurir, même si l'hiver approche, ces deux beaux albums sur les présentoirs souvent paresseux et lascifs comme des plantes vertes (non, je n'en ai pas abusé) de vos disquaires préférés.

DJ STIFF

«Blue» (Coconut grove / 95)
«Communion» (DIW / 97)


William
"Bootsy"
Collins

Tout l'univers du FUNK ou presque...

Je sais, ces derniers numéros de Scratch, cette chronique a brillé par son absence, même si le mois dernier (ou le bi-mois dernier puisque Scratch est bi-mestriel) mon petit cousin DJ Sniff vous gratifiait d'un extrait de son petit Larousse de la soul sur le grand Al Green. Des petits cousins, j'en ai plein: DJ Sniff et son petit Larousse, bien sûr, mais aussi DJ Spliff et son Littré du reggae-dub-ska ou encore DJ Skiff et son Petit Robert des musiques zinovatrices qui naviguent à contre-courant. Mais cette fois-ci, DJ Stiff est de retour et pour de bon. On va parler de funk, du vrai funk, avec un "funkateer", LE "funkateer" - c'est d'ailleurs lui qui a inventé le mot, un mélange de funk et de musketeer (mousquetaire) - le plus chaud de l'univers: William Bootsy Collins.
Et en plus, à la fin de cette introduction - la plus courte de l'histoire de cette chronique (enfin je l'espère, avec moi je sais jamais), vous pourrez lire une interview exclusive pour Scratch réalisée par votre humble serviteur. Y a pas à dire, à Scratch, on vous a gâté pour les fêtes. Mais avant, pour ceux qui ne connaissaient pas (ou peu) ce monument vivant du funk, voici un petit historique qui retracera dans ses grandes lignes le parcours de cette star plus allumée que les étoiles qui brillent au firmament pataphysique de ce space funk dont il est (entre autre) l'inventeur (ouf!)

De James à Georges, de William à Bootsy...

C'est encore adolescent que William Collins, originaire de Cincinnati (Ohio), joue avec son frère Phelps "Catfish" Collins dans The Pacemakers, groupe "maison" du studio et label local, King. James Brown, qui a besoin à cette époque d'une section rythmique, en entend parler et les engage pour une tournée d'un an dans les JB's. Cela donnera plus tard des sessions mémorables, dont celle de "Sex Machine" (1970) et d'un concert enregistré à Paris en 1971 qui reste le live le plus hallucinant du Godfather of Soul:"Love power peace".
Après un incident psychédélique ou la basse de Bootsy (oui, Bootsy, j'ai oublié de le dire, est accessoirement un pionnier de la basse funk et de la basse tout court) se transforme en serpent (???), celui-ci comprend que son futur avec James Brown est artistiquement limité. Son frère et lui retournent à Cincinnati et forment deux groupes, The House Guests" et Complete Strangers, qui ne connaissent aucun succès. Les deux frères déménagent alors pour Detroit où ils rencontrent celui qui demeure encore le grand gourou du funk, George Clinton, dont votre dévoué fit (à tout seigneur tout honneur) le sujet de sa toute première chronique (cf Scratch n°3).
Le grand George fait rapidement de Bootsy le co-pilote de son vaisseau Amiral (le célèbre Mothership) qui amena les "Afronautes" de Funkadelic et plus tard Parliament défricher les galaxies vierges de ce funk cosmique qui revient en triomphateur sur la planète depuis quelques années. Le reste appartient à l'Histoire...

Grâce à l'oncle Georges, Bootsy se met à son compte

George Clinton comprend vite le potentiel de Bootsy qui compose, joue de la basse bien sûr, mais aussi de la guitare et de la batterie avec un groove et un son qui n'appartiennent qu'à lui. Et puis il y a cette voix si caractéristique, sans grande capacité technique mais aussi sensuelle qu'humoristique... George encourage Bootsy à développer sa propre créativité et c'est ainsi que naît le Bootsy's Rubber Band. Quand Funkadelic signe pour Warner Bros, le contrat inclut aussi le Bootsy's Rubber Band qui comprend des "réfugiés politiques" de chez James Brown (hum!), des musiciens de Cincinnati, plein de membres de Parliament/Funkadelic et bien sûr les Horny Horns (avec les grands Fred Wesley et Maceo Parker et les frères Brecker quand ils laissent tomber le jazz-rock).
Cela donnera une flopée d'albums tous plus barjes les uns que les autres et Bootsy inventera ce son de basse, ce look et ces personnages (Black Casper, Countracula, Bootzilla...). Dans les années 80, sa carrière s'essouffle un peu avec quelques albums moyens dont le très poussif "What's Bootsy Doin?". Mais c'est le producteur Bill Laswell qui saura le guider à travers les années 90. Avec lui, Bootsy pourra être ce qu'il a toujours désiré être: un musicien en avance sur son temps (ce qu'il a en fait toujours été mais dans des contextes peut-être moins "avant-garde").

Praxis, Zillatron et autres «Bootsynovations»

Ce sera la naissance de Praxis, Zillatron et autres expériences avec le guitariste Buckethead, un mutant dont on n'a jamais vu le visage et dont le chef est recouvert d'un récipient (bucket) qui devait contenir à l'origine du poulet frit à la mode Kentucky. Ce guitariste au jeu hyper rapide (une Ferrari!) et souvent atonal qui alterne des solos qui, au niveau rapidité BPM, font passer les beats techno trance pour des Suisses en vacance, et des figures de karaté néo-Bruce Lee, sera un collaborateur attitré pour le bassiste le plus déjanté de tous les temps. En résultera un mélange décapant de funk trash et de bruitisme indéfinissable, des disques que je mets à fond souvent pour faire chier mes gentils voisins lorsqu'ils me régalent avec l'album Top DJ volume 23 vu à la TV à une heure du mat' à fond la caisse. Praxis, c'est aussi Bernie Worrell (le grand clavier du P-Funk), Mick Harris (Napalm Death, Scorn) ou Brain (Limbomaniacs, Godflesh) à la batterie, Afrika Baby Bam (des Jungle Brothers) dans le rôle du DJ et aussi en live avec Laswell à la basse et DXT aux platines, secondés par les Invisible Scratch Pickles (les terroristes de la platine dont a pas fini de parler dans Scratch).
Bootsy Collins a toujours été en phase avec son temps. Son son de basse inimitable et encore très actuel est dû à ce qu'il a été le premier à utiliser les possibilités des effets électroniques directement sur scène (distorsion, wah automatique, Mutron enveloppe filter, etc...) Sa "space bass" en fourrure, ses bottes de sept lieues, ses lunettes en forme d'étoiles, l'aspect délirant du personnage ne doivent pas faire oublier le musicien génial, l'artiste réfléchi et intelligent qui a présidé et préside encore aux destinées de la musique - "populaire" - contemporaine. Bill Laswell ne s'y est pas trompé car Bootsy est sur un grand nombre de ses projets. Dans le classique "Funkcronomicon", il nous donne une superbe version de l'archi-célèbre "If 6 was 9" de Hendrix. On y retrouve la même mélancolie que dans les ballades que Bootsy a pu écrire, le côté amusant et doux-amer en moins.
Bon, assez de tchatche, place à l'interview - qui fut réalisée par téléphone un après-midi de novembre dans les locaux de Radio Grenouille (merci à eux). C'était la maison de disque qui payait la note car Bootsy venait à Paris présenter son dernier album "Fresh outta of P-University" .
Et même si c'était moi qu'aurait dû payer, après tout,

"What's a telephone Bill?"

avec interview exclusive dedans!!!



Scratch : Comme Jimmy Nolen (des JB's) l'est pour la guitare, tu es un des pères fondateurs des principes de la basse funk. Est-ce que quelqu'un comme Larry Graham a été une influence pour toi, et jusqu'à quel point?

Bootsy : Oh man, quand j'ai commencé à jouer, je jouais avec deux doigts, l'index et le majeur - la technique normale, et on a entendu parler de ce type qui jouait avec Sly Stone. Sly venait de commencé sa carrière et quand j'ai entendu "Thank you", je me suis dit "Qu'est-ce que c'est cette manière de jouer? Wow!". Un peu plus tard, j'ai eu la chance d'aller chez lui et de le voir jouer et ça, c'était incroyable. Il ne m'a pas montré comment il jouait mais je commençais à comprendre comment il faisait. Au début, j'étais maladroit et à la fin, je suis arrivé à ma propre version de cette technique, à savoir le slap. Mais Larry, c'était véritablement le premier à le faire, c'et lui qu'il faut créditer comme l'inventeur de cette technique. A part lui, je n'en connais pas d'autres.

S : Qu'est-ce que tu écoutais quand tu étais petit?

B : On n'avait pas de télé, pas de chaîne, pas de radio. On était assez pauvre. Mon frère, Phelps Catfish Collins, avait neuf ans de plus que moi. J'écoutais surtout ce qu'il jouait parce qu'il avait un groupe et qu'il répétait à la maison. Je ne savais pas quels titres ils interprétaient mais je commençais à connaître les chansons d'après leurs versions. Et plus tard, j'ai commencé à écouter des gens comme James Brown, Wilson Pickett, Elvis Presley, les Coasters, Nat King Cole... C'est ce genre de truc que j'écoutais quand je commençais à jouer. On allait à des soirées chez les gens. Je n'avais vraiment pas décidé de ce que je voulais faire jusqu'à ce qu'on joue dans une session pour le label King Records. C'est de cette manière que je me suis retrouvé à jouer avec James Brown.

S : Est-ce que ça a pris beaucoup de temps pour développer ce son - reconnaissable entre mille - à la basse?

B : Je ne sais pas trop. Tout ce que je peux dire, c'est que dès que j'ai commencé à jouer avec ce son sub-aquatique pour lequel j'ai utilisé quelques petits gadgets variés, et lorsque je l'ai enregistré, les gens s'en sont emparé et ont adoré ça. Ils étaient curieux de savoir quel était ce son de basse. Pour dire la vérité, ils étaient plus intéressés par le son même que par ma technique. En fait, ce son m'a plus ou moins été

inspiré par Jimi Hendrix avec tous ses gadgets et effets dont il avait développé l'usage. Moi, je me suis dit que je pouvais faire pareil à la basse car Jimi avait tellement de sons possible à la guitare... Je ne voulais pas avoir le même son que n'importe quel bassiste, alors j'ai cherché à développer ces sons de basse.

S : Ouais, tu utilisais pas mal d'effets sur scène...

B : En plus, il n'y avait pratiquement pas de bassistes qui faisaient ce genre de choses, et ça m'a donné de l'espace pour jouer justement de cette "basse de l'espace" (space-bass) et pour expérimenter des choses qui n'avaient pas été faites auparavant.

S : Quand on écoute ta musique, tes productions, l'influence d'Hendrix ne se retrouve pas seulement en terme de son, mais aussi au niveau des compositions et au niveau vocal. Est-ce que tu te sentais proche dans sa manière de chanter, de ses paroles et de son humour que sa guitare a souvent éclipsé?

B : En fait, pas vraiment. Un jour, je plaisantais avec George (Clinton) et j'imitais Jimi, c'était comme une blague. (Il imite Jimi) "Hey baby, won't you be my beast" (...rires...). George a rigolé comme tu viens de le faire et m'a dit que c'est un personnage avec cette voix que je devrais développer.

S : C'est de cette manière que tu as créé des personnages comme Black Casper, avec cette voix qui fait qu'on te reconnaît tout de suite sur les disques?

B : Ouais, ouais, ça vient juste d'une blague, en fait.

S : Quand tu as rencontré Clinton, est-ce que tu as senti tout de suite qu'il y aurait beaucoup plus de place avec lui pour l'expérimentation et le développement de ta propre personnalité qu'avec James Brown?

B : Ca, man, ça a été la véritable explosion, le moment le plus heureux de ma vie. George, c'était beaucoup plus un frère pour moi alors que James était plutôt une figure paternelle. Avec George, on allait à des fêtes ensemble, on s'amusait avec les filles ensemble, on mangeait, on vivait ensemble. C'était pas simplement de la musique, c'était une amitié véritable, une espèce de fraternité. Alors que James Brown, c'était plus un père pour moi. Je ne pouvais rien faire avec lui, il était plus du genre "Fais-ça!", "Ne fais pas ça!", "Tu devrais pas faire ceci!" ... Et moi, au bout d'un moment, je n'avais plus trop envie de suivre ses conseils à la lettre. Quand George est arrivé dans ma carrière musicale, ça a été la libération complète. Il m'a permis d'expérimenter plein de choses sur tous les morceaux. J'avais la liberté de faire ce que je voulais.

S : Quand on écoute tous ces albums complètement barjots de Funkadelic, on se demande si c'était bien préparé à l'avance, mûri, réfléchi. On dirait que les arrangements sont très écrits et en même temps, il y a plein de fraîcheur et de spontanéité dans ces albums. Est-ce que vous écriviez beaucoup de parties?

B : (Il rigole) Non, absolument pas!

Avec George Clinton, j'avais la liberté de faire ce que je voulais...

S : Oui, mais les cuivres, les Horny Horns par exemple, sont interprétés avec un tel ensemble, ils sont tellement impeccables que...

B : Oui, en fait, c'est Fred (Wesley) qui s'amenait avec la plupart des parties de cuivres et il en écrivait pas mal pour les Horny Horns. C'est vrai que les cuivres étaient pas mal écrits. Mais tout le reste était plus spontané qu'autre chose. Il faut dire qu'on répétait énormément ensemble, donc il arrivait un moment où tout tournait comme dans un bain d'huile et on enregistrait ça sur bande.

S : Quand tu composais de la musique pour le P-Funk, est-ce que tu t'amenais avec des idées bien précises ou est-ce que c'étaient simplement des indications pendant la répétition?

B : Non, en fait, ça dépendait de la chanson. Des fois, je m'amenais avec certaines parties que je donnais à certains membres du groupe pour qu'ils les jouent. On leur donnait beaucoup d'indications mais en répétant, ça donnait tout à fait autre chose. Et quand on sentait que c'était frais et que tout tournait, on pouvait envoyer l'enregistrement. C'était beaucoup un travail de répétition dans le studio. On avait beaucoup de temps et on jammait pas mal. On écrivait les albums en studio. Et puis on répétait tellement sur la route des concerts qu'on se connaissait au point de jouer avec une sorte de télépathie. Voilà pourquoi les albums sonnent comme ils sonnent.

S : Cet été, j'ai assisté à un concert de Bernie Worrell et des Woo Warriors à la Nouvelle Orleans...

B : Ouais, le groupe de Bernie, il est vraiment au top...

S : Ouais, ouais, un méchant groupe... J'ai demandé à Bernie Worrell si un jour on le reverrait sur scène avec Clinton, et il n'était pas sûr. Est-ce que toi, tu penses un jour remonter sur scène avec le P-Funk réuni, comme à l'époque?

B : J'ai hâte de pouvoir retourner un peu dans le passé, bien que je sois un peu plus tourné vers le futur. J'ai tellement aimé jouer cette musique comme on le faisait à cette époque que je pense que ça va se faire, c'est juste une question de temps et d'argent. Il faut savoir que George, lui, a quarante cinq personne avec lui. Moi, avec le Rubber Band, j'en ai vingt-cinq. Donc, pour mettre tout ça sur scène, ça fait un énorme budget et beaucoup de logistique à mettre en oeuvre. C'est comme un énorme cirque à mettre sur la route. C'est simplement un problème financier parce que personnellement, je le ferais sans problème...

S : Ton dernier album a un son très différent du son P-Funk. D'une certaine manière, "Fresh outta P University" me rappelle un petit peu les deux derniers Clinton. Mais en même temps, il y a un feeling différent qui s'en dégage. Comment est-tu arrivé à ça?

B : C'est juste le fruit de ma collaboration avec plusieurs producteurs: deux producteurs allemands (Mousse T et Boogieman) et le producteur anglais Norman Cook. Et moi qui amenait tout ce qui sonne un peu old school dans le disque. Je crois que c'est cette combinaison qui a fait que l'album est ce qu'il est , en fait. Je voulais quelque chose de neuf par rapport à ce que j'avais déjà pu faire. Un peu comme les disques expérimentaux que j'ai fait récemment... J'ai toujours voulu quelque chose de neuf.

S : Oui, mais d'une certaine façon,

ce disque est un petit peu plus commercial que ce que tu as pu faire auparavant.

B : Oui, c'est ce que j'ai cherché. C'est pour ça que ce disque a été fait, je n'avais jamais fait de disque comme ça avant. C'est une façon de montrer aux plus jeunes qui on est et ce qu'on a pu faire par le passé. Et s'il nous comprennent, ils viendront au concert pour voir ce qu'on fait véritablement, ce qu'on est vraiment capable de faire. C'est en quelque sorte un hameçon. J'espère ne pas être obligé de faire des disques comme ça durant tout le reste de ma vie. C'est juste pour que les jeunes nous connaissent un tout petit peu mieux. Je me suis quand même amusé à le faire, c'était une bonne expérience pour moi.

S : Est-ce que c'est pour ça qu'il y a MC Lyte en featuring sur un morceau?

B : Oui, bien sûr. Nous voulions attirer l'attention immédiatement. D'un autre côté, ça nous permet de continuer à faire la musique qu'on aime jouer. C'est un peu comme pour mes expérimentations avec Bill Laswell, ça nous permet de continuer dans cette voie.

S : Je voulais te poser une question sur tes disques "plus sérieux"...

B : Ouais, c'est ce que j'aime le plus de faire, en ce moment.

S : On a vraiment besoin d'éclaircissements sur ton travail avec Material, Praxis et tous ces groupe. Qu'as-tu tiré de ces collaborations avec Bill?

B : Rencontrer Bill Laswell, pour moi, ça a été comme un rêve qui se réalise. Il m'a présenté à plein d'artistes qui jouent des choses très différentes de ce que je fais d'habitude. J'avais besoin de ça à l'époque. Il faut comprendre, je jouais dans le P-Funk depuis tellement longtemps, j'étais tellement fait d'un seul bloc que d'être exposé à toutes ces autres musiques, ça a été très fort pour moi, ça m'a amené à prendre de nouvelles directions, des directions que je ne soupçonnais pas.

S : Est-ce que tu as des projets de collaboration avec Bill Laswell dans le futur?

B : Oui, bien sûr. Il y a à peu près deux mois, on a fini d'enregistrer un disque de jazz. T'imagines Bootsy Collins qui joue du jazz, j'aurais jamais cru que c'étais faisable. Mais lui, il m'a forcé à le faire et quand j'ai écouté le résultat, j'ai bien dû admettre qu'il avait raison. L'album sortira en 1998.

S : Aura-t-on la chance de voir sortir de studio un disque de Praxis avec les Invisible Scratch Pickles et toi à la basse?

B : Je ne suis pas sûr. Moi, je suis ce que Bill fait, c'est lui le boss. Personnellement, je suis heureux dans mon rôle de musicien. C'est lui qui décide plus ou moins de ce qu'il va sortir.

S : J'ai une question sur un des personnage les plus mystérieux avec lesquels tu as joué, à savoir Buckethead. Comment en as-tu entendu parler et qu'est-ce qui t'as plu chez lui: son jeu, son attitude ou les deux combinés?

B : (il s'esclaffe) Ah oui, Buckethead... Un jour, il m'a envoyé une cassette vidéo. Il n'y avait rien dessus, pas d'étiquette, une cassette mystérieuse avec un numéro de téléphone dessus. Lorsque j'ai mis la cassette dans mon magnétoscope et que je l'ai regardée, j'étais affalé parterre à la fois de rire, d'étonnement et d'admiration. Parce que non seulement son jeu est inouï et fantastique, mais en plus c'est un personnage... j'étais mort de rire et en même temps admiratif devant un tel talent. Je lui ai téléphoné et c'est comme ça que nous nous sommes rencontrés. Il est venu à Cincinnati, chez moi. A l'époque, personne ne voulait l'enregistrer. Soudain, le Japon s'est intéressé à lui et il a eu un contrat avec eux, il a été signé. On a enregistré son premier disque "Buckethead land" chez moi. Il a commencé a être simplement distribué au Japon et c'est de là que tout est parti.

S : Puisque tu sembles assez impliqué dans sa carrière, j'ai une question très stupide: à quoi ressemble Buckethead sans son masque? Est-ce que tu l'as déjà vu sans?

B : Oui, mais le problème, c'est que quand il enlève son masque, il a un autre masque dessous.

S : Ah ouais?

B : Buckethead, il faut dire quand même qu'il a une drôle de tête...

S : Quels sont les bassistes dont tu te sentirais le plus proche?

B : Je viens de rencontrer Victor Wooten, le bassiste de Bela Fleck and the Flecktones. Pour moi, c'est le meilleur bassiste du monde. Il est venu dans mon studio et on a enregistré son album solo. J'ai eu la chance de jouer avec lui, on a échangé pas mal de choses. C'est le bassiste le plus incroyable que j'ai jamais vu. Il joue de manière très technique tout en gardant un groove personnel. Il peut jouer n'importe quoi. Par exemple il peut jouer ses parties comme si elles étaient enregistrées à l'envers. C'est un fou. Il m'a laissé sur le carreau. Et lorsqu'il m'a dit que c'était moi qu'il lui avait donné envie de jouer, j'ai été plutôt flatté mais j'avais du mal a y croire.

S : Moi, je comprends facilement pourquoi... On a souvent remarqué par le passé l'implication de certains bassistes de funk dans l'élaboration de musiques plus difficiles: toi avec Praxis, Doug Wimbish avec Adrian Sherwood, Melvin Gibbs qui a joué avec Defunkt mais aussi avec John Zorn. Est-ce que tu penses qu'il y a un lien entre le funk et la musique expérimentale?

B : Ah, oui, sans problème. J'aime penser que l'expérimentation est toujours là, présente, et que nous les musiciens, nous avons la chance de pouvoir faire des trucs comme ça. Parce que les disques commerciaux, un peu comme celui que je viens de sortir, la plupart des musiciens de qualité n'ont pas vraiment envie d'en faire. Moi, j'ai vraiment pesé le pour et le contre, pour savoir quels avantages il y avait à le faire. En fait, à cette période de ma vie, le fait de sortir un album comme celui que je viens de sortir me permet de continuer à faire des disques expérimentaux.

S : "Fresh outta P University" reste tout de même un bon disque!

B : Ce que je veux dire, c'est que la plupart des musiciens n'ont pas la chance d'avoir le choix. Certains n'ont pas vraiment envie de faire des disques comme celui que je viens de faire, ils auraient l'impression de trahir quelque chose. C'est pour cela qu'ils préfèrent rester dans l'expérimentation. En fait, il faut aussi être conscient de ce qu'on va donner aux fans. Il faut penser à son public, lui donner ce qu'il veut, et ce n'est pas toujours ce que toi, tu veux jouer. Il ne faut pas être aussi musicien qu'on voudrait l'être. Il faut savoir faire des sacri-

Il faut penser à son public, lui donner ce qu'il veut... Il faut savoir faire des sacrifices...

fices. C'est pour ça qu'il faut aussi sortir des disques qui sont plus orientés vers la danse que vers l'écoute pure, chez soi. Il faut penser aux gens qui aime faire la fête, s'amuser.

S : Tu as la chance de pouvoir faire des trucs plus commerciaux tout en maintenant un certain niveau de qualité.

B : C'est le bon côté des choses. C'est vraiment très dur pour un musicien de faire des choses qu'il n'aime pas et d'être payé pour ça. C'est une vie difficile. Il faut que tu trouves un juste milieu qui te permette de ne pas sacrifier complètement ce que tu voudrais faire.

S : Dans les notes de ton CD, tu dis que des gens comme les JB's auraient pu être introduits dans le Rock'n'Roll Hall of Fame où tout le P-Funk, Larry Graham et Sly viennent d'être nommés. Est-ce que tu ne penses pas que c'est une forme de reconnaissance un peu tardive de l'Establishment de la musique populaire américaine?

B : Je ne pensais même pas que cela puisse se produire un jour... Je pense que



pour Sly Stone et Larry Graham, c'était logique que ça se fasse. James Brown aussi. Mais jamais je n'y aurais cru pour moi et Funkadelic. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que nous étions vraiment bizarre.

S : Est-ce que tu ne penses pas que les Meters ou d'autres groupes importants dans la musique américaine devraient avoir un peu plus de reconnaissance, comme c'est le cas en Europe, d'ailleurs?

B : Aux Etats-Unis, il y a très peu d'élus pour beaucoup de candidats. Ils s'en foutent de l'histoire, en fait. On peut voir ça à la manière dont ils traitent leurs monuments historiques. Ils sont tous plus ou moins en ruine, à l'inverse de Paris où ils sont restaurés, comme au Japon. Aux States, l'histoire, on s'en fout. Les Américains pensent au présent, le reste ne les intéresse pas. C'est pour ça que les musiciens ont vraiment du mal à essayer de survivre de la manière la plus honnête possible.

S : Comment vois-tu le présent et l'avenir du funk? Est-ce que l'avenir du funk serait de perpétuer la tradition comme le fait Slapback, ou penses-tu qu'il puisse y avoir quelque chose de vraiment neuf?

B : Je pense qu'on arrive à un moment où quelque chose doit se passer. Je pense que les jeunes musiciens qui arrivent ont la chance de pouvoir avoir l'information, de pouvoir s'éduquer eux-mêmes, tandis que nous on est parti de rien du tout. Notre territoire était vierge. Eux, ils ont déjà la carte. Ils ont la chance de s'amener avec des techniques nouvelles, de pouvoir se tromper quand ils veulent et de ne pas faire d'erreurs puisqu'on les a faites pour eux avant. Ils ont la chance de faire des bonnes choses maintenant. Il n'y a aucune raison pour que les jeunes d'aujourd'hui ne puissent pas prendre avantage de cette situation et amener la musique à un tout autre niveau. Je vois des musiciens qui arrivent et qui vont marquer leur époque de leur empreinte. Moi, je suis entouré par tellement de gens qui ont une excellente technique, qui sont incroyables dans leur jeu... Ils sont partis de ce que nous avons laissé, et puis ils ont recommencé. Ca sera bénéfique à la musique de toute manière. La musique va devenir de plus en plus compliquée, les gens vont en attendre autre chose. Ils vont être capables d'écouter de façon un peu plus complexe, ils vont écouter autre chose qu'une musique uniquement faite pour la danse. Les musiciens vont paver le chemin du futur en vue d'une nouvelle approche du public pour la musique.

S : Lorsque on écoute les musiques actuelles, on a un petit peu du mal à trouver un contenu musical autre qu'atmosphérique. Penses-tu qu'on va assister à un retour des musiques instrumentales, des musiques avec un contenu mélodique sérieux?

B : C'est ce que je sens. Je pourrais me tromper mais les pronostics vont dans ce sens. Et si je sens cela, c'est aussi parce que je suis entouré de jeunes musiciens qui assurent vraiment et qui ont envie de faire une musique à la fois de qualité et techniquement impeccable. Cela arrivera si les gens dont je parle ont la chance de pouvoir s'emparer du business et de faire que quelque chose se passe comme nous l'avions fait à l'époque...

S : Oui, mais la différence, c'est que vous, vous étiez des compositeurs et pas uniquement des musiciens. Est-ce que tu penses que ces artistes ont suffisamment de talent pour composer des titres inoubliables comme les vôtres?

B : J'en connais deux: Buckethead et Victor Wooten. Ces deux-là auront la reconnaissance qu'ils méritent car ils sont incroyables. KEEP THE FUNK ALIVE!!!

Propos recueillis par DJ Stiff
Traduction: DJ Stiff
Translation Mix by Grandmaster DJ X

Discographie sélective:

"Stretchin' out in Bootsy's Rubber Band" (76/Warner Bros)
"Ahh... The name is Bootsy, baby!" (77/Warner Bros)
"Player of the year" (78/Warner Bros)
"This boot is made for fonk'n" (79/Warner Bros)
"Ultra Wave" (80/Warner Bros)
"The one giveth, the count taketh away" (82/Warner Bros)
"Back in the day: the best of Bootsy" (71-82/Warner Bros)
"Blasters of the universe" (93/Rykodisc)
"Fresh outta P University" (97/WEA)

... et plusieurs dizaines d'albums de *Parliament, Funkadelic, Horny Horns, Parlet, Brides of Funkenstein, Eddie Hazel, Sweet Band, Bernie Worrell, George Clinton & the P-Funk All-Stars, Incorporated Thang Band, James Brown, Bobby Byrd, Material, Praxis, Zillatron, Axiom, Deadline, Golden Palominos...*



Grand Royal



Depuis leur mythique «Paul's boutique», album à classer dans les dix meilleures productionship hop de tous les temps, les Beastie Boys ont font énormément de chemin et nous ont habitué à des disques riches et variés mélangeant diverses influences - hardcore jazz et rap. L'image de branleurs et de rappeurs tarte-à-la-crème qui leur colle à la peau ne les a pas empêché d'acquérir en quelques années une certaine crédibilité face à un milieu hip hop hermétique et essentiellement noir, à collaborer avec les meilleurs producteurs américains, à transcender bien des barrières musicales en participant à toutes sortes de projets et de collaborations incroyables, et ils ont même trouvé le temps de créer un des meilleurs labels du moment: Grand Royal, structure qui a fait éclore quelques groupes quasi-inconnus mais qui méritent notre attention. Et pour conclure, le ralliement d'Adam Yauch, converti au Bouddhisme depuis 1996, à une cause on ne peut plus noble: un engagement sans limite pour les droits du peuple tibétain, pour qui il organise The Tibetan Freedom Concert où les meilleurs artistes de l'underground américain se sont retrouvés (Beck, Sonic Youth, Pavement, KRS One...) pour un festival aboutissant à un CD certes inégal mais respectable... Adeptes du «Do it yourself», les Beastie Boys sont donc devenus plus qu'un groupe, grâce à un travail de longue haleine qui leur a permis de véhiculer leur philosophie d'une coolitude exacerbée, et surtout leur ouverture d'esprit qui les ont amenés jusqu'en Angleterre, où ils collaborent avec James Lavelle (le boss du label Mo Wax) à qui ils offrent la première référence de la structure Mo Wax Art en lui proposant un coffret de peintures, stickers, affiches.. de leur designer Mike Mills. Et puis comment ne pas parler de leur excellent remix, réalisé en compagnie de Beck, de «Flavor» du John Spencer Blues Explosion; ou de la création de leur propre fanzine: le terrible Grand Royal Magazine, truffé d'infos, de chroniques, de dossiers (spécial moog, spécial bass...) et d'interviewes délirantes (Lee «Scratch» Perry); ou encore des groupes qu'ils ont eu l'intelligence de signer: Luscious Jacksons, The Kostars, Butter 08 (Cibo Matto et le batteur du John Spencer Blues Explosion), les doux-dingues nippons inclassables de Buffalo Daughter et BS 2000 (cf. chroniques) qui pratiquent une sorte d'electro-psycho-hip- hop-core rigolo, DJ Hurricane (concepteur d'un premier album résolument hip hop d'une grande honnêteté), sans oublier Ben Lee et sa pop mutine, ainsi que ce qui restera l'une des meilleures références du label: The Josephine Wiggs Experience (ex-Breeders...) pour un LP d'une douceur et d'une richesse déconcertantes... A ne manquer sous aucun prétexte, les prochaines sorties vyniliques: soit un hommage à notre très regretté Serge Gainsbourg; un LP de Abstract Rude And Tribe Unique, groupe hip hop fusionnant gospel, jazz et beats old-school; ainsi que les détonantes références breakbeatstechnotrash du génial label d'Alec Empire, Digital Hardcore. Voilà donc de quoi patienter en attendant les prochaines aventures discographiques d'un groupe qui, nous dit-on, se trouve en ce moment dans un sous-marinnucléaire pour enregistrer un nouvel opus, donnant suite à l'éclectique et fabuleux «Ill communication». Avec leur sens de l'humour prononcé et leur aptitude à ne sortir que des oeuvres de qualité, ce prochain LP des Beastie Boys devrait être sans aucun doute l'un des meilleurs crus 98, engendré par l'un des groupes les plus créatifs de ces dernières années.

OBLIK

Triple CD «The Tibetan Freedom Concert» (Grand-Royal)

Le point sur les disques...



4 HERO

«Earth pioneers»
(Talkin Loud)

Vous connaissez tous Dego et Mark et leur célèbre label Reinforced, leur multitude de pseudonymes (4 Hero, Tek 9, Jacob Optical Stairway, Nu-Era...), leur rôle joué dans l'évolution de la jungle, et le bon nombre de remixes excellents qu'ils ont réalisé (DJ Krush, Courtney Pine...). Et bien eux aussi ont signé sur Talkin Loud, un label capable d'aligner le meilleur (Roni Size) comme le pire (Incognito), et ce mini LP annonce un album qui risque de faire très mal. Un des points forts du disque est que l'on peut y entendre de vrais instruments joués par de vrais musiciens (violons, piano, doublebass et l'ex-Palmskin Productions Chris Bowden au sax) sur deux morceaux: «Loveless», admirablement chanté - ou plutôt parlé - par Ursula Rucker (déjà remarquée aux côtés de Jamaaladeen Tacuma) et le terrible «Planetaria». Fortement influencés par le jazz, ces morceaux représentent le côté mélodique de 4 Hero: rythmiques lentes tout en souplesse, lignes de basse acoustiques et parties de piano qu'on croirait tout droit sorties du «Crescent» de John Coltrane, ainsi que des arrangements de cordes flirtant avec le sublime... un vrai bonheur. Pour la suite, notre tandem de choc se rapproche d'un son beaucoup plus brut, où il combine techno made in Detroit (un de leur premiers amours) avec de puissantes infra-basses et des rythmiques jungle agressives pour un résultat éblouissant. Avec ce 6 titres, 4 Hero s'impose comme l'une des meilleures formations drum'n'bass, faisant par la même occasion honneur à Talkin Loud et à la jungle, au sens large du terme. Qu'est-ce qu'on dit? Merci 4 Hero!

Oblik



APHEX TWIN

«Come to daddy»
(Warp)

Richard D. James n'a jamais caché son côté plaisantin, qu'il soit en compagnie de Mike Paradinas sur l'album «Mike & Rich» ou bien en solo. Pour son nouveau maxi 8 titres, c'est «Come to daddy» qui ouvre le bal par un pied de nez clair et net aux affreux lutins de Prodigy. Tout y passe: ambiance métalleuse, rythme incisif et voix nasillarde. Par la suite, notre cancre de service revient à un style plus proche de ses deux précédentes productions, «The Richard D. James album» et «Because I care you do». En fait, il nous sert une suite de friandises apparemment nonchalantes et dont le ton nostalgique nous amène à nous surprendre en train de jouer aux legos et aux playmobils. Néanmoins, ce travail gagne en ampleur et sent par là-même moins le renfermé de la chambre de Richard. On y retrouve ces rythmiques soignées et imaginatives et ces samples de bac-à-samples qui sont la marque du bonhomme. En bref, on peut dire que les jumeaux Aphex ont de plus en plus tendance à se ressembler, comme d'ailleurs les albums de leurs créateurs.

Sonic Fox

ATARI TEENAGE RIOT

«Future of war»
(Digital Hardcore)

Voilà donc le nouvel assaut sonique des adolescents attardés vouant un culte à Atari (machine au combien emblématique de toutes les musiques électroniques). Tout dans cet album se trouve être revendicatif, de la pochette au design guerrier jusqu'au titre «The future of war» en passant par des textes hyper engagés. C'est que nos trois sbires - Carl Crack, Hanin Chias et Alec Empire, s'il vous plait - ont tout l'air de ne pas vouloir plaisanter. Chaque titre est l'occasion d'une décharge de beats hardcore accompagnés par des slogans simples mais efficaces scandés par la chanteuse du groupe et ses compagnons. On ne peut s'empêcher de penser à un avatar punk en version électroboostée. Les guitares saturées aux riffs métal viennent soutenir l'entreprise de destruction rythmico-vocale qui verse parfois dans les breakbeats les plus extrêmes, Alec Empire oblige. Je ne peux toutefois pas croire que nos trois énervés ne prennent pas les choses au Xième degré - ou du moins, je l'espère. Leur message est à l'image des titres de leurs morceaux: «Fuck all», «Sick to death»... Voilà un album que l'on ne saurait trop conseiller aux adeptes des barres énergétiques et surtout des musiques sans concession. Mention spéciale au titre «Death star» qui nous montre un versant moins lourd - et tout aussi intéressant - de la musique d'ATR. Et pour conclure, je ne citerai que le titre d'un morceau: «Destroy 2000 years of culture». Tout est dit.

Sonic Fox

EDDIE BO AND THE SOUL FINDERS

«The hook and sling»
(Funky Delicacies)

Eddie Bo, il est trop vilain. Pour s'en apercevoir, il suffit de se mater la photo de pochette. Mais qu'importe! Notre gaillard ne s'en est pas formalisé et dès les années 60, il arrive à s'imposer comme l'un des principaux représentants d'un rhythm and blues néo-orléanais en pleine effervescence. Au début des 70's, Mister Bo - qui a déjà une belle carrière derrière lui - se négocie un méchant virage à 90 degrés. Désormais, son créneau, c'est le funk, et durant quelques mois, il va s'enregistrer quelques faces terribles dont



la plupart se retrouvent sur cette excellentissime compilation. Ouais, mec! Eddie Bo, c'est un bon! Pour preuve, la quinzaine de morceaux que je viens de confier au petit rayon laser de ma techno-platine, de la pure came heavy-funk comme on en faisait dans les campagnes d'antan. Le plus souvent, tout ça ressemble à du James Brown à s'y méprendre... jusqu'au jeu du guitariste, qui a manifestement bloqué sur les petites lignes top-funky de Jimmy Nolen (le mec des JB's). Une machine à danser d'une terrifiante efficacité, ce Eddie Bo, avec en bonus une légère touche de couleur locale. The JB's meet The Meters? A fond, brother! Et cette perle rare de funky music n'est actuellement pas distribuée en France! Mais je rêve ou quoi? Ouais, OK, c'est pas normal, tu me diras, mais un disque pareil, c'est quelque chose qui se mérite, mec! Alors bouge-toi le cul et va te commander ça dans le shop le plus proche. T'en auras pour ton argent, c'est moi qui te le dis...

Selector Fono

BS 2000

«S/T»
(Grand Royal / Source)

Impossible de faire une analyse intello-air du temps-chiant avec un vynil pareil: nous avons ici une pure succession de breaks ravagés sur des beats en majorité jungle qui n'hésitent pas à envoyer la

purée, parsemés de rares voix samplées (eh non, pas Burroughs cette fois) au lexique illimité: brrreakdown... On serait tenté de parler d'un Atari Teenage Riot soft si tout le monde était d'accord pour applaudir au n'importe quoi maîtrisé. Alors soulignons encore le goût des Beastie (cf. la rubrique Vibe Labs de ce numéro) pour un orientalisme new-wave: les japoniaiseries jouissives. Rien ne vient d'ailleurs éclairer notre lanterne quant à l'identité réelle de ces joyeux lurons, si ce n'est une pochette figurant des ados levantins rigolos, adeptes putatifs du «bref, mais intense», comme le veut leur âge et la durée de ce LP: trente petites minutes. Mais cette rage technoïde laisse présager autre chose qu'une simple poussée acnéique propre à satisfaire des teen-agers branchés et sous speed. Sur le site internet de Grand Royal, rien n'est enlevé à leur anonymat, si ce n'est la reproduction d'un méga-computer au doux patronyme: BS 2000. Alors? De cet indice, déduisons simplement que cette éventuelle bande de jeunes mystérieux ne se sent point obligée de rameuter leurs potes célèbres à leur chevet promotionnel. Beau signe de santé à l'image de leur musique vitaminée.

ONE SKETCH



BYZAR

«Gaiatronyk vs The Cheap Robots»
(ASPHODEL)

Je m'attendais à un album 100 % ambient/abstract hip hop, avec des beats rampant à 3 bpm, et puis non! Byzar brouille les pistes. Ceux qui, comme moi, avaient découvert cette curieuse formation constituée de cinq musiciens/DJs/producteurs dans la compile «Incursions in illbient» ne manqueront pas de s'étonner à l'écoute de «Gaiatronyk». Le côté ambient/abstract y est toujours présent mais sur une bonne moitié de l'album, les rythmiques ont tendance a s'accélérer dangereusement. Ainsi, le Byzar nouvelle formule donne dans le beat mutant proto-jungle, tout en continuant à exploiter cette incroyable capacité à créer des univers sonores complexes et envoûtants - car c'est là que s'effectue le plus gros du travail du groupe, dans l'élaboration de tessitures atmosphériques uniques en leur genre...
Une musique atmosphérique, certes, mais on est bien loin ici du minimalisme d'un Mick Harris, par exemple. En fait, l'ambient de Byzar se nourrit de toutes sortes de sons électroniques et organiques - claviers futuristes, guitares distordues ou cordes dérapantes - pour en arriver à un résultat agressif, voire carrément horrifique. Dès lors, la rythmique proprement dite n'est plus l'élément essentiel sur lequel se base la composition, même si elle tient une place importante dans la conception de la musique de cette album. A ce sujet, le groupe possède une science du beat réellement impressionnante, et cela quelque soit le registre appréhendé... Un vrai travail d'orfèvre, bourré d'idées originales et inédites, une réussite totale à créditer au compte d'une des formations les plus vivantes de l'underground new-yorkais d'aujourd'hui.

PROFESSOR BASS

GEORGE CLINTON

«Bag'o'funk»
(DISKY)

Ce qu'il y a de bien avec George Clinton, c'est qu'on en a jamais vraiment fini avec lui. Ainsi commençais-je ma chronique des premiers enregistrements de Parliament dans le précédent numéro de SCRATCH. Je croyais pas si bien dire! Publié juste avant les grosses chaleurs de l'été dernier, ce cédé gras économique (autour de 60 balles) regroupe une bonne douzaine de productions de l'Uncle Jam enregistrées dans le courant des années 80. Tout d'abord, je replacerai les choses dans leur contexte: à la fin des 70's, le P-Funk connaît une crise grave et le début des 80's voit la sortie des derniers albums des Parliament, Funkadelic, Bootsy's Rubber Band et autres Brides of Funkenstein. Pour coller à son époque, Clinton se recycle dans le techno-funk, adaptant sa théorie du P à l'arrivée en force des machines dans les studios d'enregistrement. Il sort une poignée d'albums inégaux sous son nom, tout en continuant à produire parallèlement plusieurs albums et singles pour d'autres. «Bag'o'funk» contient une sélection représentative des travaux qu'il effectue durant cette période. Aux côtés de quelques titres plus ou moins classiques de notre bonhomme (la présence de «Atomic dog» était inévitable), on réécoutera avec plaisir quelques sympathiques maxis de Thomas Dolby, Well Red et même Warren Zevon (!!!), le mythique et funky «Work that sucker to death» de Xavier, et aussi une reprise vocalement irréprochable du «You and your folks» de Funkadelic par Otis Day and The Knights.



Et puis il y a aussi une version allongée de «Hollywood» des Red Hot Chill Peppers (un extrait de leur album «Freaky Styley» produit par Tonton Jam), deux extraits du «Federation of the Tackheads» de Jimmy G and The Tackheads (un bien bon disque toujours pas réédité en cédé) et un titre d'Eramus Hall, un groupe originaire de Detroit dont Clinton avait co-produit l'album «Gohead» en 1984. Pendant 75 minutes, on se frappe des beats programmés plutôt poussifs (on dira «à l'ancienne» pour vexer personne) et des lignes de basse slappée assez déjantées - Bootsy traînait sûrement dans le coin. Si comme moi, vous êtes un fan inconditionnel du P-Funk, il va sans dire que «Bag'o'funk» est disque indispensable... Dans le cas contraire, vous pourrez vous en passer sans trop de mal.

SELECTOR FONQ



COMMON

«One day it'll all make sense»
(RELATIVITY)

Voilà encore un des meilleurs élèves de cette splendide (et véritable) «Nouvelle Ecole» du hip hop qui vit le jour autour de 1990. Toujours consciencieux dans son travail, élaborant ses rimes et diffusant un message clair sur l'unité et la dignité du rap, pas potache pour deux francs, le Common! C'est à Chicago qu'il fit ses classes aux côtés de DJ Mista Sinista et au sein du groupe qui s'appelait alors Common Sense («avoir du bon sens» en français). Après avoir oeuvré sur deux albums, «Can I borrow a dollar?» (en 1992) et «Resurrection» (en 1994, tous deux réédités ces derniers mois), Common continue de cultiver ce sixième sens quasi-naturel chez certains - une attitude pleine de bon sens qui semble innée chez lui, préférant réfléchir de manière positive sur les choses qui l'entourent plutôt que de leur rentrer dedans la tête la première. C'est un choix, un choix respectable que peu sont enclins à assumer, et le respect est à n'en pas douter une des qualités de Common. Preuve en est l'accueil qu'il réserve à l'auditeur en le saluant dès la première tranche de son disque, comme pour le rendre encore plus sensible au petit bijou ciselé à la perfection qu'est 'Invocation» - et qui rappelle un peu le «Jam» de ATCQ. Aux grands noms, les grands

Le point sur les disques...

remèdes, Common s'est permis d'inviter un paquet de ses potes, comme Q-Tip justement sur une «Outro», ou bien le nouveau talent de Canibus, ou encore De La Soul (sur l'album desquels Common faisait une apparition) pour un morceau funky et old-school: «Gettin' down at the amphitheater». Ceci dit, les trois quarts de l'album sont orientés jazz, que cela soit dans le choix des samples, ou tout simplement en incorporant des basses, des saxophones joués live sur «My city», en l'occurrence, sur lequel viennent se greffer les spoken words d'un Malik Yusef très inspiré, alors qu'ailleurs, c'est un groupe au complet qui accompagne les raps à la façon des Roots («Pop's rap Part 2 / Fatherhood»). Côté féminin, ce n'est pas mal non plus puisque Common se paye le luxe de réunir Lauryn Hill des Fugees et Erykah Badu, pour ne citer qu'elles. En bref, voilà ce que l'on peut appeler de nos jours un album de hip hop et non de rap.

MCK

DEATH CUBE K

«Disembodied»

(ION)

Aussi habile à déjouer les pièges du music-business qu'à dissimuler son vrai visage aux yeux de tous, le guitariste masqué Buckethead est ce qu'on pourrait appeler un musicien de l'extrême. Cet album, le second de son projet ambient Death Cube K, intervient un an après la sortie du fabuleux «Day of the robot», épisode solo d'une veine dub/trash-/drum'n'bass des plus déstabilisantes. Toujours épaulé par son mentor Bill Laswell, il signe ici cinq plages qui feront fermer leur clapet à tous ceux pour qui l'ambient, ça manque comme qui dirait d'un peu de rythme. Touche-à-tout totalement illuminé, Buckethead passe d'un morceau extra-cool aux vertus tranquillisantes (le sombre «Disembodied») à des aventures purement expérimentales («Terror tram» et «Pre hack») tout en restant bien ancré dans ce créneau spatial métallique dont Laswell s'est fait une spécialité. Au passage, notre justicier de la six-cordes ne manque pas de surprendre son monde en nous balançant sa BO de film gore à l'ancienne («Embalmed»), tandis que dans le sublime «Hanging gallows», il rend un hommage à peine déguisé au grand Eddie Hazel (feu le guitariste de Funkadelic). Un CD absolument impinable sur le dancefloor mais ô combien jouissif quand il se prête à une écoute plus cérébrale - la position zen est conseillée.

Jo Fax

DEFUNKT

«Classic Defunkt - Live»

(GRASSROOTS RECORDS)

Je ne pense pas qu'il soit encore nécessaire de présenter Defunkt aux fidèles lecteurs que vous êtes, vu que le collègue DJ Stiff s'en était déjà longuement chargé dans un de ses mémorables «Tout l'univers du funk». A ceux qui n'auraient pas bien suivi l'action, on conseillera donc de se reporter au SCRATCH n°5 et là, pas de doute, ils sauront tout - «ou presque» - sur cette formation dirigée depuis bientôt vingt ans par le tromboniste Joe Bowie. Premier CD à sortir



sur GrassRoots, le propre label de Joe, «Classic Defunkt» a été enregistré live au Jazz Open Festival de Stuttgart en 1996. Mais avec Defunkt comme avec George Clinton et son P-Funk, les albums live, ça pose toujours un problème. Sur scène, le show est assez fabuleux, le genre de truc qui te marque le cerveau, un torrent volcanique de vibrations funky trop dansables qui laisse immanquablement le spectateur sur les genoux après deux bonnes heures à s'être bougé le cul sur le beat fiévreux. Mais que reste-t-il de cette magie quand on essaie de la transposer sur un simple CD? Pourtant, les témoignages des concerts de Defunkt sont souvent nécessaires car ils rendent compte justement des différents aspects que revêt le groupe au fil des ans. On se souvient encore du «Defunkt reunified» enregistré en 1991 avec quelques membres de la Black Rock Coalition - qui avaient d'ailleurs déjà tous joué au sein du groupe à un moment ou à un autre - ainsi que du «Defunkt Special Edition», un live en hommage à Muddy Waters et Jimi Hendrix qui bénéficiait de l'inestimable participation du guitariste Jean-Paul Bourelly et de son batteur Alfredo Alias. Pour sa tournée 1996, Defunkt nous faisait encore une fois le coup du retour aux sources en dévoyant pour l'occase deux de ses anciens guitaristes (l'excellent Kelvyn Bell et l'exubérant Ronnie Drayton) et en mettant sa chanteuse (Kellie Sae) au rencart. Le répertoire retenu empreinte à toutes les périodes du groupe depuis ses débuts, en 1980, un répertoire interprété ici sur des tempos rapides, avec toujours cette exceptionnelle section de cuivres que l'on ne pourra retrouver nulle part ailleurs (on remarque en passant que le trompettiste n'est pas crédité sur le livret). Quelques beaux

★ VARIOUS ARTISTS

«Electric ladyland IV»

(MILLE PLATEAUX)

Pour la dernière fournée de son excellente série de compilations, le label allemand Mille Plateaux nous propose une sélection à dominante abstract hip hop, un genre qui dérive facilement vers l'électronique le plus gore. Avec des titres - en grande majorité inédits - de DJ Spooky, Andre Gurov, Slotek, Techno Animal, Spectre et quelques autres. La claque!

★ SPRING HEEL JACK

«Busy curious thirsty»

(TRADE 2/ISLAND)

Annoncée il y a quelques mois par le single «Bank of America», ce troisième et dernier album du duo britannique tient toutes ses promesses. Une drum'n'bass inventive et souvent dansable, un cocktail d'expérimentations électroniques aux influences funky, jazzy et pop. Très bon.

★ LALO SCHIFFRIN

«Black widow»

(CTI/SONY)

Réédition du premier album de Lalo Schiffrin pour le label de Creed Taylor. Enregistré en 1976, «Black widow» reste l'un des album incontournables du compositeur et arrangeur. Alors que son célèbre «Mission impossible» fait l'objet de multiples remixes, il est bon de se replonger dans ces compositions où de puissants groove funky-soul se mélangent aux partitions d'un grand orchestre. Un must!

★ SKATALITES

«Ball of fire»

(ISLAND JAMAÏCA JAZZ)

Les papys du ska font de la résistance. Après trente années de bons et loyaux services, les Skatalites jettent un regard en arrière et réinterprètent avec vigueur une bonne brochette de leurs classiques. De précieuses sessions à l'ancienne, réalisées avec le coup de main du collègue Ernest Ranglin. Rien à dire.

★ DJ SOUL SLINGER

«Don't believe»

(LIQUID SKY)

Carlos «Soul» Slinger n'est pas du genre à faire dans la dentelle. Teintant sa drum'n'bass illbient de couleurs latinos, notre homme va droit au but et ne s'encombre pas de subtilités de programmation. Beats qui arrachent, boucles envoyées direct sur la version et breaks improvisés à l'arrachée, «Don't believe» est un album réalisé dans l'urgence...

Et on s'en prend plein la tête!

Albums

morceaux de bravoure en perspective, des solos plein d'engatse de Drayton, de Joe Bowie bien sûr et du sax Byron Bowie, et puis ces rythmiques infernales dominées par un Kelvyn Bell décidément en très grande forme... Le tout manque d'un petit coup de mixage mais quelque part, on s'y retrouve sans problème. Un album de plus (et pas de trop) pour nous démontrer que, bien des années après son heure de gloire, Defunkt existe encore et ne manque certes pas de vitalité.

SELECTOR FONQ

DJ WALLY & SWINGSETT

«Dog leg left»
(UBIQUITY)

Même s'il est sorti dans le courant de l'été dernier, il ne fallait pas laisser passer l'occasion de parler - au moins brièvement - du deuxième album de DJ Wally accompagné ici de DJ Swingsett, tous deux fiers de représenter la côte ouest via le label Ubiquity. Beaucoup les ont déjà découvert sur la compilation «Audio alchemy-Experiments in beat reconstruction» où ensemble, ils proposaient leur version d'un hip hop instrumental riche en échantillons. Depuis, les deux compères se sont aussi orientés vers la jungle et ont sorti récemment un maxi sur le label Rawkus Primitive sous le nom de Pish Posh. Il était donc prévisible que leur album oscille entre les deux styles. Du très bon produit.

P-NOIZE



EBOMAN

«Donuts with Buddah»
(X-L RECORDINGS)

A ceux qui voient en Eboman un sous-Chemical Brothers de plus, on conseillera d'aller se reconstituer un système de référence. Il est vrai qu'Eboman n'est pas du genre à transcender quoi que ce soit... Non, lui, c'est juste un mec qui fait mumuse dans son home-studio, un mec qui se fait plaisir à manipuler les machines et qui, finalement, nous livre un produit pas plus dégueulasse qu'un autre. Pas de quoi s'extasier donc, mais pas de quoi cracher dans la soupe non plus. Ce EP contient neuf titres dont cinq mixes d'un seul et même morceau («Donuts with Buddah», le seul du disque qui rappelle un tant soit peu les Chemical), en tout soixante-quatre minutes de beats hip hop saturés avec son lot de samples et de boucles - funky, jazzy ou carrément zarby. Amusant.

JO FAX

ELIXIR

«Hegalien zone»
(ION)

Croulant sous une accumulation de hiéroglyphes égyptiens d'époque, la pochette à elle seule te fait rentrer dans un trip trop-trop mystique. Elixir, c'est le nom d'une formation mutante dirigée par DXT, un véritable vétéran de la platine dont tu as pu lire une interview dans le SCRATCH n°10 - réveille-toi, mec! C'est celui que t'as entre les mains! Pour la réalisation de cet album, quatre hommes sont venus prêter main forte à notre papy DJ: le sampliste Jean-Pierre Sluys, le bassiste Bill Laswell, le Last Poet Umar Bin Hassan (qui s'envoie des spoken words sur un titre précieux) et le mystérieux Sassan, un individu qui apporte une petite touche de couleur locale - arabisante - à coup de samples, de flûte et de «mystery» (crédité tel quel sur le livret!). Six plages d'un abstract hip hop purrissime, avec des lignes de basses absolument terribles, des nappes de sons transcendantalistes, des boucles montées en spirale pour mieux t'hypnotiser le tympan, quelques rythmiques de percus ancestrales «à l'égyptienne» et, ô joyeuses réminiscences de mon passé de break-dancer, une miraculeuse ligne de clavier électronique dans le plus pur style du «Rock it» de Herbie Hancock (sur «Voyage orientis»). Au milieu de tout ce boxon, un morceau venu de nulle part: «Biochip implant», un incredible coquetail de human beat box, de scratches et d'échantillons trafiqués, le tout servi sur un beat impossible et des effets de mixages tels que t'en oublie aussitôt l'adresse de ton domicile - en d'autres termes, tu sais plus où t'habites, mec! Mais j'arrête là mes vaines tchatcheries car la vérité, elle, tient en une seule phrase: Elixir, c'est de la bombasse...

JO FAX

CLINTON FEARON & Boogie Brown Band

«Mystic whisper»
(IMPORT/DISC'OVER)

Depuis que l'on fait le tour des bacs de disques reggae, et que les styles jamaïcains se sont tour à tour imposés (depuis le ska jusqu'au récent ragga-opera), on pourrait dresser un bilan qui resterait assez mitigé question qualité et créativité, mais affolant en termes de quantités: Gregory Isaacs a par exemple sorti jusqu'à trois disques médiocres en un mois! Les rééditions se succèdent et essaient de se faire la place au milieu de compilations fourre-tout à bon marché et les gros calibres comme Steel Pulse ou Burning Spear espèrent tou-

★ **BUJU BANTON**

«Inner heights»
(PENTHOUSE)
Cet album, suite attendue de «Til Shiloh», arrive en plein renouveau roots de la scène raggamuffin. Patchwork de rythmes et couleurs baye fall pour un pas évident vers la culture africaine. Deux morceaux ska avec Toots et King Stitt, ça va droit au but! Buju le deejay slackness est devenu «Brother Banton», et il nous explique sa transformation tout au long des 14 titres et de l'interview (fractionnée) de ce cd.

★ **CORNERSHOP**

«When I was born for the 7th time»
(WIIJA/PIAS)
Quand Cornershop nous balance ses balades pop gentillettes au goût du jour, on s'emmerde ferme. Par contre, quand ils se mettent à composer leurs petits instrumentaux d'inspiration hip hop, alors là les choses deviennent plus intéressantes. Un disque très inégal, donc pas essentiel.

★ **SIMONE HINES**

«Simone Hines»
(EPIC/SONY)
Pour son premier album, Simone Hines affiche des ambitions sans équivoque: faire des dollars. Des compositions fadasses, une grosse production R&B qui vise les dancefloor de boîte, et puis cette voix banale, tout ce qu'il y a de plus anonyme, tout cela contribue à nous faire dire que «Simone Hines» est vraiment l'une des grandes révélations «daube» de l'année.

★ **MICK HARRIS/ERALDO BERNOCCHI**

«Overload lady»
(SUB ROSA)
En étroite collaboration avec l'italien Eraldo Bernocchi, l'ex-Scorn Mick Harris accouche d'un album 100% drum'n'bass. Infrabasses agressives, rythmiques martelées et minimalisées au possible, un univers sombre et violent qui semble se refuser à toute mélodie.
Excellent.

★ **SIZZLA**

«Black woman and child»
(GREENSLEEVES)
Sûrement l'album de l'année, avec une pochette remarquable. Ce DJ sort plus de 45 tours que n'importe quel artiste en vogue actuellement. Ceux qui n'aiment pas le ragga peuvent et doivent aimer cet album. Il est le feu qui attise la force du reggae. Les meilleurs musiciens y sont présents, de Robbie et Sly à Donald Dennis et Dean Fraser..

Le point sur les disques...

cher un nouveau public en modifiant le rythme et la chaleur de leur musique. L'authenticité et le message doivent à présent se répandre autant que le reggae business le permet. Il faut creuser la terre pour trouver le puits. Sans s'être tari, il s'est plutôt disséminé aux quatre coins du monde. Et Bob l'avait prédit, en soutenant l'universalité du reggae. C'est donc dans des contrées reculées comme Seattle, tout là-bas au fin fond de l'Amérique, que l'on peut rencontrer des groupes de reggae comme le Boogie Brown Band, évoluant avec le chanteur jamaïcain Clinton Fearon qui fut en son temps le bassiste et l'une des trois voix originales des Gladiators. Le premier album du BBB a été réalisé en 95 mais n'est déjà plus disponible aujourd'hui. Le deuxième s'intitule «Mystic whisper» et il est déjà pour nous l'album le plus ROOTS de cette fin de siècle. Pourtant, pas de cuivres, pas de touche nyabinghi, juste un enregistrement à prendre dans sa totalité. Clinton Fearon tient la basse, les guitares, le chant et toutes les harmonies vocales avec son clavier féminin. Le mixage est parfait. Tout est là pour se laisser entraîner par l'histoire de Ronny et son frère («Who cares»), ne pas se laisser endormir et continuer le combat («New old song»), vivre pour l'amour («Let it grow») et entendre l'appel de la nature («Mystic whisper»). Un ensemble de compositions magnifiques, avec des plages de morceaux assez longues pour laisser la place à toute la vérité de cette musique. Le mystique prendra vite le pas, pour vous laisser dans un état de béatitude complet à la fin de l'écoute de ce laser. Il permettra de retrouver la force de positiver, de réagir dans un monde où l'on perd vite pied. Et rassurez-vous, il y en a des dizaines de groupes comme ça, bien cachés, mais qui vont reconstruire peu à peu et établir l'unité et le partage. Ce n'est pas ça, le Rastafarisme? «Ooh-ee, I'm feeling good inside, cause I know where I'm going, and I know where I'm from». «Ils pourront prendre mes économies, ils ne prendront pas mon âme, et si je dois vivre pour l'éternité, je ne perdrai pas ma culture».

RAY DACTOR 462

FREQ

«Heaven»
(DISTANCE)

Tout laissait croire à l'émergence d'un nouveau venu dans la scène techno. Et bien non! Car sous le pseudonyme de Freq se cache en fait un producteur bien connu des services de musique, soit Sean Deason. Comme cela semble être une habitude dans le domaine, il nous arrive masqué pour mieux explorer de nouveaux territoires musicaux. A vrai dire, ses anciennes productions étaient plus nerveuses - on se souvient notamment du titre «The shit». A présent, l'oiseau s'essaye à un vol plané au dessus de différents styles, qui vont de l'ambient à la jungle en passant par la techno. Le problème, c'est que Sean Deason rassemble ces ingrédients en vue de la préparation d'une sauce estampillée Detroit. Et, ne contrôlant plus le dosage des produits de ses compositions, notre gaillard s'éparpille. Les huit titres de cet album naviguent donc dans des climats tempérés, jouant sur un effet de progression sans jamais atteindre le jouissif. Parfois il réussit à faire prendre sa mayonnaise, comme avec le titre «Fury» (qui n'a d'ailleurs rien de furieux), alors que d'autres morceaux sont franchement mièvres. Puisque Sean Deason appartient à la troisième vague de producteurs de Detroit, il faut croire qu'avec le temps, la scène techno de cette ville légendaire baisse sa garde au profit d'une musique à la sérénité ennuyeuse. Le sticker scotché sur la pochette nous avait pourtant prévenu: Sean Deason (Freq) est le nouveau prince de la techno de Detroit. Mais la couronne royale de Carl Craig n'est pas si facile à attraper...

SONIC FOX

GUNSHOT

«Twilight's last gleaming»
(WORDS OF WARNING)

Qu'il fait bon retrouver les anglais de Gunshot, un groupe dont on n'avait plus de nouvelles depuis bien longtemps. Une compilation de singles en 1994 faisait mine de dernière référence mais les ventes de leurs précédents albums n'ayant pas été faramineuses, on les sentait sur une mauvaise pente. Il faut dire que leur son, né au début des années 90, s'inspirait ou du moins se rapprochait très nettement d'un géant de l'époque face à qui il était difficile de s'imposer, un géant nommé Public Enemy. C'est vrai, il y avait tout de même une bonne part d'originalité dans leur tchatche, qui alternait les saveurs lyricales du hip hop et du raggamuffin. Aujourd'hui, le quatuor composé d'Alkaline, White Child Rix, Mercury et Blue a fait le choix de calmer en partie les tempos qu'ils aimaient habituellement pousser au-delà de 100 BPM (Ah! L'influence de la old-school!!) et c'est donc bien un nouveau Gunshot qu'il nous est ici donné d'écouter. Sûr, le son, c'est pas du «Wu-Tang... forever» mais les Gunshot mettent des claques, à grand renfort de basses analogiques et de synthés et moogs employés avec une retenue toute à leur avantage. On ne verse donc jamais dans le compromis trip-hop, ou alors c'est plus d'un côté expérimental dont il s'agit, comme sur le

★ **KOOP**

«Sons of Koop»
(BMG)

Pour son premier album, ce duo suédois élabore un trip hop jazzy langoureux, quelque part entre Björk et Portishead. Un peu perdu au milieu d'un raz-de-marée de «nouvelles tendances», «Sons of Koop» ne se distingue pas vraiment des autres productions du genre, mais en définitive, ce disque n'est pas plus mauvais qu'un autre.

★ **DJ Q**

«Face the MUSIC»
(FILTER/DORADO)

Annoncé comme une révélation, ce jeune Ecossais signe là un album ambitieux dans la droite lignée tracée par Carl Craig (alias Paperclip People). Ambiance jazzy imprégnant une house techno des plus raffinées, c'est ce à quoi vous aurez droit tout au long des onze morceaux de «Face the MUSIC». A noter que le titre «We are one» justifie à lui seul l'achat du disque. Que dire de plus de ce Highlander, sinon que s'il ne devait en rester qu'un, ce serait lui.

★ **LASWELL MEETS STYLE SCOTT**

«Dub meltdown»
(WORDSOUND)

Confrontation dub entre Bill Laswell, bassiste émérite et docteur es-production, et Style Scott, le batteur des Roots Radics et du Dub Syndicate. Lancement de la fusée dans les bacs effectuée. Hyperespace atteint. Attendons réponse ou contact.

★ **ELLERY ESKELIN**

«One great day»
(HATOLOGY)

On prend les mêmes et on recommence. Suite au très remarqué «Jazz trash», le saxophoniste réintègre son trio - composé de la clavieriste Andrea Parkins et du batteur Jim Black - pour de savoureuses joutes instrumentales. Le VRAI jazz d'aujourd'hui.

★ **GOLDIE feat. KRS ONE**

«Digital»
(ffrr)

Premier extrait du prochain album du junglist (à paraître très bientôt!), «Digital» marie avec bonheur le rap imparable de KRS One à un breakbeat trop puissant. Avec en prime un remix endiablé de l'inégal - c'est le moins qu'on puisse dire! - Armand Van Helden. Chaud.

morceau «Void» qui conclut l'album. Cette fois, le groupe a trouvé la bonne alternative, celle qui lui permet d'exprimer son talent - et qui laisse présager de bien bonnes choses à venir. Enfin, le groupe n'a pas changé d'état d'esprit: toujours très contestataire et radicalement anti-fasciste/raciste (à ce sujet, on rappelle que Gunshot est un groupe métissé blanc/noir). Ce n'est donc pas par hasard qu'il ait préféré signer sur un petit label indépendant anglais à l'attitude punk (c'est à dire militante et alternative) qui possède déjà un catalogue intéressant...

MCK

JOE HICKS

«Mighty Joe Hicks»
(ENTERPRISE/P-VINE)

Qui se souvient encore de Joe Hicks? De lui, je ne sais pas grand chose, sinon qu'il fut l'ami et le collaborateur privilégié de Sly Stone et de Bobby Womack pour qui il co-composa notamment «Ruby Dean» - on pourra en écouter une version très développée sur le présent album. Cet album, donc, est un de ces petits chefs d'oeuvre oubliés depuis des années, un disque qui se hisse pourtant sans mal à la hauteur des deux classiques «Communication» et «Understanding» de Bobby Womack, justement. La musique de Joe Hicks, c'est de la pure soul du terroir: bluesy à souhait, funky juste ce qu'il faut et un peu rocky sur les bords. Quant à sa voix, rugueuse, pas trop travaillée mais gorgée d'un puissant feeling, elle s'apparente à celles d'autres chanteurs mémorables de l'époque, comme King Floyd et Howard Tate. Sur les neuf compositions que contient «Mighty Joe Hicks», deux sont co-signées par Sly Stone et trois autres par Womack. Plus qu'un gage de qualité, cet état de fait nous rappelle que Joe Hicks fut bien loin d'acquérir la notoriété de ses deux contemporains. Une raison de plus pour découvrir au plus vite cette oeuvre précieuse, et de contribuer ainsi à réparer une flagrante injustice.

SELECTOR FONQ



INSANE CLOWN POSSE

«The great Milenko»
(ISLAND)

C'est l'histoire de deux losers, comme ils aiment à le crier sur tous les toits, qui avaient formé un gang dont le sens des initiales s'est transformé en Insane Clown Posse, vu qu'ils arrêtaient pas de se faire casser la bouche par les gangs rivaux. Proches de Cypress Hill, Violent J et Shaggy 2 Dope ont opté pour le gros délire, se bardant de dread locks et d'un maquillage à faire crever de jalousie les Kiss et autres pipos black-métalleux. Et si vous n'êtes toujours pas au courant de la Clownmania qui fait des ravages aux States, c'est sans doute que vous vivez au sein d'une tribu d'inuits au fin-fond des pôles nord et sud. Sur «The great Milenko», on retrouve toujours une petite dose de ces riffs hardos dont les nouveaux clowns riches raffolent - tellement que les deux gars n'ont pas hésité à se payer des featurings de Slash («pisse» en anglais) et de Steve Jones - le jurassique gratteux des Sex Pistols. Ah, l'oseille...

MCK (MIXED BY JO FAX)

THE ISLEY BROTHERS

«Get into something»
«The brothers: Isley»
«Givin' it back»
«Brother, brother, brother»
(EPIC/SONY)

Attention, chefs d'oeuvre! Cher lecteur, le temps est venu de mettre ton porte-monnaie à contribution car l'acquisition de ces quatre rééditions historiques est absolument indispensable. Je ne m'étendrai pas ici sur l'histoire mouvementée des Isley Brothers puisqu'ils firent l'objet, il y a quelques mois, d'un chapitre de l'encyclopédique «Tout l'univers du funk» de mon éminent confrère DJ Stiff. Mais pour re-situer brièvement les choses dans leur contexte, je rapellerai que, quand les Isley signent sur le label T-Neck à la fin des 60's, une ère de prospérité créative s'ouvre à eux, et que les albums qu'ils enregistrent dès cette époque marqueront la musique black de leur empreinte indélébile. Premier disque important du groupe, «It's our thing» n'a toujours pas fait l'objet d'une réédition en format CD - un scandale! Les deux albums suivant, «Get into something» et «The brothers: Isley», sont de la même veine, de l'excellente soul funky à l'ancienne, une musique autant influencée par le funk de James Brown et



Sly Stone que par le rhythm and blues et la soul traditionnels. Mais ne nous voilons pas la face: les Isley transcendent indiscutablement leur sujet, grâce à d'authentiques talents de composition d'abord, mais aussi et plus simplement en tant que musiciens - le guitariste Ernie Isley fait alors ses premières armes au sein de la for-

GROSSE ENGATSE SUR LES SOUNTRAXX

by Radikul a.k.a The Infectious Pustul

Yo broza! Le master Radikul is back! Sur le beat funky, je passe à l'attaque et je nique tous ces pédés qui, sur la FM, te matraquent. Avec leur flow qui pue du cul et leur teushi qui sent le moisi, ces rhennais t'emboucanent dans des vapeurs de para, man, but in reality, de la quality tu peux faire le choix! Yeahhh! Toi aussi 6-Ta, listen to my conscious message, je te parle de la daube qui today fait des ravages, le street wear te pompe tes derniers dollars et le biz de Nike te rentre dans le lard. Mais soon or later, tout ce nessbi capitule cause this is the return of The infectious Pustul! Yeahhhhh! FOKIA MEN!!! Alors laisse-moi chausser mes Air-Papin de chez Scholl, à l'envers je visse ma squetteca Kagol, et je suis ready for the miky, yo! Lesson noumbeur oine: te laisse pas abuser par Sean Puffy Comb, car le real hip hop c'est da la bombe! The X-empel of the day: «Soul in da hole», de la high-quality supa dope très various pour ce soundtrack compilé sur du son fabulous, OK? Tu ouvres les vannes avec le Wu-Tang Clan, tu dégustes ton steak haché à la Sauce Money (avec un zeston de DJ Premier), tu relies ta copie sur le sound du M.O.P, puis il te vient des chaleurs face au Big Punisher, ça te démange le beat quand passe à l'action X-Ibit, tu te prends un gros coup de flip sur le track de Mobb Deep, mais le man de Common tu l'as à la bonne! Un tarpé de marie-jeanne et t'attaques le Brand Nubian, t'es totalement naze quand surgit Cocoa Brovaz, t'entames le jeûne sous l'influence d'Organized Konfusion et tu réinvestis ton posse sur le finish d'O.C. T'as compris? Lesson noumbeur tooo: te fais pas enculer par 2-Pac, car le East-Coast sound c'est ça qui attaque! The contre X-empel of the day: «Cash money», de la motherfuckin' shit trop merdique pour ce soundtrack compilé sur du son daubifique, OK? Yeeaahh broza! C'est comme ça que ça se passe quand les Fugees se ramassent la face, quand t'es tellement submerged par la grosse daubasse que t'es obligé de boire la tasse! From Puff Daddy to Deborah Cox, from SWV to Angie Stone & Devox, c'est un pur festival de broques que cette sélection moisie - et ce sound qui pue te dégoûte de la vie... FOKKKKKKK!!!!! But what the matter suddenly? Les Brand Nubian s'emparent du miky, comme dans les films de John Woo c'est une vraie tuerie et grâce à ces killeurs, ce putain 2 skeud sauve la face. Yessss! Da real hip hop est dans la place! Sur ton blaster, c'est là que tout ce passe! Yeahman! Kiffe sur ce sound authentic cause la East Coast c'est ça qui te nike. Fuck'em all, broza!!



SOUNDTRACK *«Soul in the hole»* (LOUD/BMG)
SOUNDTRACK *«Cash money»* (ARISTA/BMG)

SfP

SOMETHIN' FOR THE PEOPLE

THIS TIME ITS PERSONAL



Du R&B
pour les gangstas

Nouvel album inclus le Hit
" My Love Is Shhh ! "
actuellement classé 6 du
Hot 100 américain !



prix spécial
révélation

wea

mation et la voix trop sublime du brother Ronald n'a pas fini de nous hanter. Ces deux albums bénéficient d'arrangements plutôt classiques et les sections de cordes et de cuivres disparaîtront dès l'album suivant, «Givin' it back», un recueil de compositions empruntées à quelques unes des grandes figures de la musique folk (et donc blanche) de l'époque: Neil Young, Stephen Stills, James Taylor et bien sûr Bob Dylan, dont la compo «Lay lady lay» se décline ici dans une superbe version de plus de dix minutes. Inoubliable... La musique des Isley gardera longtemps ce côté folk que l'on retrouve par exemple dans leur disque suivant, «Brother, brother, brother». Outre deux grands classiques du groupe («Pop that thang»et «Work to do»), cet album contient l'une des ballades les plus puissantes jamais enregistrées par les Isley, une perle rare intitulée «Love put me on the corner». Scotchage assuré.

Ouais! A l'écoute de ces quatre CD, plus aucun doute n'est permis: les Isley Brothers était bien l'un des tout meilleurs groupes de funk dans les années 70. L'investissement est sans risque.

SELECTOR FONQ



JOURNEYMAN

«National hijinx»
(NTONE)

L'album de Journeyman est une des dernières sorties du label siamois de Ninja Tune spécialisé dans les musiques abstraites et électroniques. Et comme Ninja Tune, Ntone est géré par l'infatigable duo de Coldcut qui y officie sous le patronyme de Hedfunk et qui a également sorti le croustillant «Gravity is a lie» d'Omnium (qui contient un sample de Primus!). Ceci dit, pour être clair, Journeyman est aussi une des premières signatures de Ntone puisqu'on le voit apparaître dès 1992 dans la compilation «Earthrise-Ntone 1» avec le titre «Mama 6» qui, avouons-le, était encore bien loin d'égaler son «National hijinx». Voilà donc un bon disque pour s'initier à la version anglaise de l'electro. L'album débute avec un thème bouclé sur un échantillon du «Check your head» des Beastie Boys, pour ensuite glisser vers un terrain plus junglesque. De là, on embarque vers les contrées abstraites de «Spy» où des vocalises féminines flirtent avec une atmosphère plutôt macabre, pour se finir sur les rythmiques gonflées de «Rusted beats» et «Tuft er». Très varié, osant confronter basse, guitare et matériel analogique, Journeyman est bien loin de cette version martiale de l'électro-body (building) - voire électro-chocs - indigeste qui perd de vue l'intérêt primordial de cette musique: faire danser différemment.

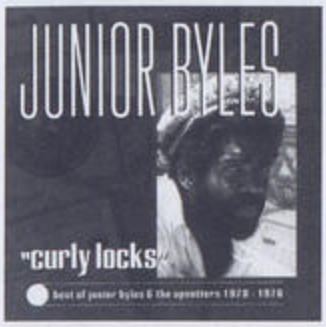
P-NOIZE

JUNIOR BYLES

«Best of Upsetter Years 70-76»
(HEARTBEAT)

L'histoire de Junior Byles pourrait ressemble à un conte de Noël. Il était une fois un jeune pompier valeureux qui, à 19 ans, enregistra pour Joe Gibbs quelques 45 tours avec des potes, les Versatiles. Son père voulait qu'il soit mécanicien comme lui, mais son éducation religieuse le poussa à devenir chanteur. Son surnom de King Chubby lui fut donné par Lee Perry, qui le fit connaître au début des années 70. Et jusqu'en 75, il accumula les succès. Il écrivit même «Fade away», un des premiers titres «rockers», qui fut utilisé plus tard dans la bande originale du film. Mais sa carrière s'arrêta là. A l'annonce de la mort du Negus en Ethiopie, il fit une tentative de suicide et fut admit à l'hôpital psychiatrique de Bellevue. Il déclara plus tard qu'il voulait mourir pour suivre Hailé Selassié. Quelques dépressions plus tard, on le

retrouva dans la décharge publique de Kingston, cherchant de la nourriture. Un article dans le Daily Gleaner jamaïcain en 87 réveilla la conscience de certains producteurs, et de la maison de disque Heartbeat en particulier. Cette collection de ses plus grands succès, réunis ici dans leurs mixes les plus



rares, pourra ainsi lui permettre de survivre grâce à ses droits d'auteurs. Et pour le public, c'est l'occasion de soutenir cet artiste. Un seul exemple pour illustrer son génie: sa version de «Stepping razor», repris ensuite par Peter Tosh. Pour le reste, un livret bien fourni rapporte des anecdotes sur chacun des 22 titres. Un vrai cadeau de Noël, pour lui et pour tous les amateurs de roots music.

RAY DACTOR JR

JURASSIC 5

«EP»
(RUMBLE/PICKININNY)

Encore une fois, c'est l'occasion de recevoir une leçon de l'alliance alternative californienne qui sévit depuis quelques années pour nous faire oublier les déboires «cakes» du gangsta-rap. On peut affirmer haut et fort que le nouveau son West-Coast est en passe d'égaler, voire de surpasser, celui de l'est même s'il reste radicalement différent. De San Francisco à la Bay Area, on teste, on tente de nouvelles expériences en matière de production hip hop sans compromis aucun, à la façon de Latyrx ou du producteur en vogue Peanut Butter Wolf. Jurassic 5 est composé du génial Cut Chemist, souvent de mèche avec le collègue DJ Nu-Mark se retrouvant ici et là à la production et que l'on sait fricotant l'enregistrement chez Automator pour le label Ubiquity. Un superbe 9 titres qui nous en fait voir de toutes les couleurs, saveurs parfois un tantinet old-school - pour ne pas oublier les racines - bien que toujours enrichies de l'engrais du savoir-faire, ou plus actualisées comme dans l'excellent «In the flesh». Enfin, parce qu'il faudrait pas se gêner, quelques titres instrumentaux avec scratches, percussions, messages vocaux d'un Jimi Hendrix bienvenu et changements de tempo, viennent compléter un EP qui ressemble à s'y méprendre à un véritable album. Il ne faut pas oublier non plus les lignes vocales de Chali Zna, Zaakir, Marc 7even et Akil qui replacent les morceaux dans un contexte bien actuel.

MCK

BILL LASWELL

«Sacred System: chapter two»
(ROIR)

Bien plus sophistiqué que son prédécesseur, ce second chapitre du projet Sacred System reste ancré dans le domaine du dub tout en exploitant une veine qu'on qualifiera d'orientaliste. Cette riche coloration indienne, on la doit surtout à Bill Buchen, spécialiste des percussions orientales, ainsi qu'au guitariste à tout faire Nicky Skopelitis qui a ressorti son sitar pour l'occasion. La section rythmique, composée de Laswell à la basse et du batteur Style Scott (membre des Roots Radics et du Dub Syndicate), prend sa source dans un dub reggae pur et dur, tandis que de son côté, le trompettiste Graham Haynes s'exprime en de longues phrases lancinantes et inspirées, insufflant à cet album un courant d'improvisation des plus profitables - on songe au Miles Davis électrique du début des 70's. Pour ce qui est du travail de studio proprement dit, Laswell mixe ses effets avec toujours autant d'habileté et d'intelligence, concoctant au passage quelques rythmiques drum'n'bass puissamment boostées. Un album très impressionnant.

GRANDMASTER DJ X



BILL LASWELL

«Oscillations remixes»
(SUB ROSA)

Cela fait bien longtemps que la pratique du remix ne se limite plus à la simple démarche de rendre un morceau accessible au dancefloor. De nos jours, le remix pourrait même être considéré comme un art à part entière, un nouveau mode d'expression qui sied parfaitement à cette nouvelle race de musiciens que sont les DJs. Et les possibilités du genre semblent infinies... Cet album en est un parfait exemple. Partant des «Oscillations» drum'n'bass publiées par Laswell il y a quelques mois sur ce même label, une armada de DJs venus des quatre coins de la planète s'en donnent véritablement à coeur joie. Avec Vedic, la compo de Laswell s'orientalise méchamment, s'enrichissant de vocaux et percussions fort dépaysant; de leur côté, les britanniques Endomic Void et Scanner atteignent des sommets d'efficacité ryth-

★ **SCARAB**
«Secrets of past and future»
(WORDSOUND)
Le possee de Crooklyn est allé très loin cette fois-ci, poussant le métissage d'ambiances ethniques et de bribes rythmiques (hip-hop?) jusqu'au point où tout cela devient unique, mystérieux, et même... religieux. Un travail hybride à rapprocher de l'envoûtant «Ebn E Sync» issu lui-aussi des laboratoires enfumés de Wordsound.

★ **SUNSHIP**
«Sunship»
(FILTER/DORADO)
Acteur de la scène acid-jazz dès la fin des années 80, Ceri Evans a été amené à collaborer à des groupes tels que Brand New Heavies et D*Note tout en se consacrant à une carrière solo sous le nom de Sunship. Force est de constater que le type s'est parfaitement adapté aux nouvelles tendances. Il nous livre ici un album surprenant, oscillant entre techno, drum'n'bass et electro. Pas stressant pour un sous, «Sunship» se laisse écouter tout seul, sans forcer. Un disque fort sympathique.

★ **CULTURE**
«Trust me»
(RAS)
Ayez confiance dans le dernier album de Joseph hill, alias Culture, avec son Dub Mystic Band: «Trust» me reste fidèle aux racines, jusqu'au Nyabinghi final. Les textes aussi sont explicites. Il faut des albums comme celui-ci pour voir un jour s'effondrer les règles babyloniennes de notre société. On attend la version dub pour enfoncer le clou...

★ **AR RAHMAN**
«Vande mataram»
(SONY)
Musicien et arrangeur indien spécialisé dans les soundtracks, Ar sort ici son premier album de musique «pop». Comparé au superbe titre qu'il composa pour la compilation «Anokha» de Talvin Singh, «Vande rataram» s'avère être extrêmement décevant. Ar Rahman avait-il vraiment besoin de noyer son talent dans une soupe aussi indigeste?

★ **THE FIRM**
«The album»
(COLUMBIA/SONY)
Nas, AZ, Nature et Foxy Brown boostés par les versions de Dr. Dre et Trackmasters. Qu'avait-on à attendre d'un tel super-groupe, sinon un squat obligé des premières places des charts du monde entier? Les MCs assurent, OK, mais le résultat reste très très moyen.

Albums

mique, tandis qu'avec Nico (NO-U Turn), on a un aperçu de ce qui ce fait de plus violent, de plus sombre dans la drum'n'bass - Grooverider n'est pas loin; en sa qualité de maître du scratch, le Bruxellois DJ Grazhoppa abuse du dérapage contrôlé, et avec l'ambientaliste allemand Atom Heart, on frôle la crise épileptique de très près; avec sa boucle free jazz et ses nappes de clavier métalliques, la version des japonais de Bisk vire à la démence et Ui, groupe new-yorkais au dessus de tout soupçon, n'avait apparemment pas pour intention d'arranger les choses en noyant le poisson dans un dub indus poids-lourd; pour boucler le tout, le Soul Static Sound nous débite un mix hardcore totalement allumé qui fera immanquablement songer aux expérimentations extrêmes d'un autre spécialiste en la matière - Alec Empire, bien évidemment. Au final, neuf mixes de première bourre, à confronter de toute urgence aux versions originales de Laswell.

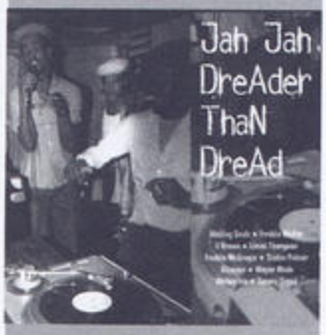
PROFESSOR BASS

MAJOR FORCE WEST

«The original art-form»
(MOWAX)

MoWax n'en finit plus de sortir des albums de conception graphique éblouissante et vient d'ajouter aux magnifiques coffrets «Headz 2» ce double CD ou quintuple vinyl (!!) de Major Force West, un collectif regroupant la crème du hip hop de Tokyo dans laquelle on retrouve l'éminence grise Kool DJ Red Alert. Ici, peu de MC's, on préfère faire une grande place aux travaux d'une kyrielle de DJ's (et à la fois compositeurs) sortis entre 1988 et 1994, qu'ils ont remixés ça et là en leur appliquant un traitement de faveur: passe-passe, scratches, samples overdubbés et effets divers. Bref, que du bon, entre old school légère, approximations acid-jazz - où viennent se poser saxophones en prises live - et autres saveurs asiatiques...

MCK



DON MAIS

«Roots tradition from the vineyard»
(MUNICH RECORDS/ IMPORT)

LINVAL THOMPSON

«Jah Jah dreader than dread»
(MUNICH RECORDS / IMPORT)

La collection Majestic Reggae vient de nous rééditer quelques sons légendaires réputés comme étant toute la quintessence du dancehall, un style né dans les cours des ghettos comme Greenwich Farm où les plus anonymes défilaient micro à la main derrière le Sound et les galettes de leurs producteurs. Anonymes pour nous, car ce style de reggae est arrivé en France bien plus tard, en 84 (avec le producteur «Junjo» Lawes et Yellowman). Mais bien avant que le rub a dub ne s'impose, et dès 77, une fourmilière de jeunes talents était déjà en activité, soutenus par une production toujours soignée et irréprochable. Après Jah Thomas, c'est le travail de Don Mais («Roots tradition from the vineyard») et de Linval Thompson («Jah Jah dreader than dread») qui est mis en lumière ici. Don Mais, alias Jah Bible, est un précurseur dans ce genre de productions. Linval est déjà plus connu puisque aussi chanteur depuis le début des années 70, ayant signé avec les meilleurs de l'époque, Bunny Lee, Lee Perry («Kung fu man») ou Augustus Pablo. Les compilations présentées ici sont une succession parfaite de styles, un patchwork varié et inédit où le lover, le roots, le dancehall et le dub s'enchaînent au fil des morceaux: On y découvre le talent de Little John, 9 ans à l'époque, soutenu par Toyan, le grand Philip Frazer, Sammy dread, et le désormais «marseillais» Rod Taylor. Tout ça avec les versions DJ, les tripes, et le bagout de ces artistes. Jamaïcains à 100%, on ne pourra jamais les égaler. Les commentaires de Steve Barrow nous expliquent le rôle de ces producteurs et la force tous ces styles. Venue du ghetto et créée pour le ghetto, leur musique suivait parfaitement les attentes de leur public, «de facon spontané et immédiate, à en faire pâlir les directeurs marketings des grandes majors de Babylone». Tout cela mêlé à la compétitivité des sounds, associé aux riddims des meilleurs musiciens de l'île, et mis en boîte chez Tubby... ça nous donne ces quelques perles, comme le «Come closer» des Viceroys, le «Come we just a come» de Welton Irie, «Vineyard» de Peter and Lucky ou «Black People» de Toyan...

RAY DACTOR JR

BOB MARLEY

«Dreams of freedom»
(ISLAND)

Il est bien rare que le producteur Bill Laswell se retrouve sous le feu des projecteurs du grand public. Lui, il serait plutôt du genre à rester planqué dans son circuit limite underground, alignant ses productions savantes à l'intention d'un public d'accros qui ne cesse de s'étendre. En prenant les rênes de ce projet fort audacieux, qui consiste à remixer quelques sacro-saintes compositions du prophète reggae Bob Marley,

★ RAKIM

«The 18th letter - The book of life»
(UNIVERSAL/BMG)
Véritable légende vivante du hip hop, Rakim effectue son retour sur le marché sans son inséparable collègue Erik B. Chose très appréciable, on retrouve à la production de cet album DJ Premier et surtout Pete Rock, dont les interventions se font de plus en plus rares ces derniers temps. Ce CD s'accompagne aussi d'une compilation qui vient rappeler fort justement le passé glorieux du MC en quelques étapes importantes. Une leçon d'histoire, en quelque sorte...

★ MAD PROFESSOR

«Dub me crazy»
(ARIWA)
Le dub est la passion et la spécialité de Mad Professor. Plus de trente albums sortis sous son nom, avec comme maître Lee Perry. «Dub me crazy», son premier album enfin réédité, reste dans l'ensemble assez classique, avec de beaux cuivres. Si vous voulez en écouter plus, sachez que la série «Dub me crazy» compte douze volumes en tout.

★ LUNATIC CALM

«Metropol»
(UNIVERSAL/BMG)
Lunatic Calm est un de ces groupes sans personnalité qui se jettent sur le créneau qui marche tels des charognards avides de gros biftons. Leur musique est une pompe éhontée de celles des Chemical Brothers et de Prodigy. Rien de neuf à l'horizon...

★ BILL WITHERS

«Live at Carnagie Hall»
(EPIC/SONY)
En 1973, après le succès remporté par ses deux excellents premiers albums, Bill Withers remplissait la salle du Carnagie Hall pour un show festif de qualité. Accompagné par une formation excellente, il y reprenait une série de SES classiques à lui, parmi lesquels «Ain't no sunshine», «Grandma's hands», «Use me» et «Harlem». Un double album réédité sous la forme d'un CD à prix réduit, ça le fait sans problème.

★ VARIOUS ARTISTS

«Dub chill out»
Yes ! «Prix fumant», nous avertit le sticker qui orne la pochette de cette compilation, de quoi donner le ton de ces 23 morceaux diaboliques, de la grosse bombe dub tirée des plus grands studios jamaïcains. A un prix dérisoire comme ça, les gars ont fait très fort en réunissant la crème des producteurs; jugez plutôt: Lee Perry, Scientist, King Tubby, Augustus Pablo et King Jammy! Enorme!

Laswell prend des risques, il s'expose aux foudres de ces soi-disant puristes qui n'attendent qu'un faux pas de sa part pour le descendre en flèche. Mais il a courageusement relevé le défi, et c'est avec intelligence et sans doute beaucoup d'intérêt qu'il s'est attelé à la tache. Produire un disque de dub avec la rythmique des



frères Barrett, il devait en rêver la nuit! Et c'est donc avec tout le savoir-faire et l'inspiration qu'on lui connaît qu'il a réalisé, dans son Greenpoint Studio de Brooklyn, cette exploration ambient de l'oeuvre de Bob Marley. Ecouter cet album, c'est s'embarquer dans un trip bien fumant où les compos de Marley apparaissent comme dans un rêve, sortant de nulle-part et s'éteignant dans de lancinantes plages d'un ambient éclatant de pureté. De grosses basses au premier plan, une batterie qui plonge sans cesse sous des vagues d'échos hypnotiques, on reconnaît instantanément le coup de patte du producteur à l'écoute de cet album. Retenant surtout les parties instrumentales et les choeurs au détriment des parties vocales de Marley, Laswell joue les équilibristes et en arrive finalement à une matière légère, pleine de sonorités d'une incroyable profondeur. Seule ombre au tableau, «No woman no cry» n'a pas supporté son passage sur la table d'opération. Pour le reste, l'oeuvre de Marley sort toute gagnante de cette passionnante aventure.

KING DUBBY

MEDESKI MARTIN AND WOOD

«Bubblehouse (Remixes)»
(GRAMAVISION)

Gramavision est un label qui se consacre principalement à des publications jazz hors-

Sélection Maxis HIP HOP *par DJ EKHO*
(avec la participation de ZULU Records)

Big Punisher
I'm not a player / Wishful thinking / You ain't a killer
(LOUD RECORDS)
C'est le 1er maxi extrait de l'album à venir de Big Punisher (qui fait passer son homeboy Fat Joe pour un anorexique...). I'm not a player sample Darlin',darlin' baby des O'Jays, ce qui donne une touche très soul au morceau. Le tout combiné au phrasé très clair de Big Pun est franchement agréable à écouter. Sur la face B, Wishful thinking, on retrouve les featurings de B-Real, Fat Joe et Kool G. Rap qui nous gratifient tous d'une excellente prestation sur cette petite bombe produite par Showbiz.You ain't a killer , qui tourne depuis quelques mois et qui figure dans la B.O.F. Soul in the hole, clôture cet excellent maxi à se procurer au plus vite.

Black attack
My crown / Correct technique
(GHETTO GOLD / RAWKUS)
C'est le 2ème maxi de Black attack (après Verbal Attack sur Correct), et il nous livre ici un petit bijou, produit par les Ghetto Professionals (a.k.a. Vic des Groove Merchants et Juju des Beatnuts). My crown est le morceau idéal pour mettre la patate au réveil. J'ai une petite préférence pour Correct technique (feat. Problemz qui déchire sur ce morceau), qui tourne sur une boucle de piano trop simple et dont le refrain sample la voix de Nas (" Jam like a tek with correct technique "). De la pure balle atomique. No more comments.

Q-Ball & Curt Cazal
Rock the spot / Live & let die
(WHITE)
Nouveau maxi pour ce duo de rappeurs du Queens, producteurs de Mama Mystique (dont le prochain maxi va sortir incessement). Rock the spot est proposé en 2 versions. La 1ère sonne très EPMD 1er album car utilise la même boucle que I'm housin' et sample la voix de PMD dans You gots to chill : ça sonne old school mais c'est trop bon. La 2nde sonne un peu plus hardcore (le sample est le même que dans Damnn!!! des Alkaholiks) mais est moins accrocheuse. Sur la face B, Live & let die nous annonce Mama Mystique en featuring mais elle n'intervient que dans le refrain. Une petite déception vite compensée par la qualité de la production. Le bilan est plus que positif à l'écoute de ce maxi.

X-Men
Musica Negra / Wordplay
(ASPHADEL)
Ces 4 deejays de la grosse pomme (qui n'usurpent en rien leur nom car ce sont des véritables mutants, voir article dans ce numéro) nous proposent ce maxi extrait du LP qu'ils viennent de sortir. Musica Negra ('musique noire' pour ceux qui ne captent pas l'espagnol), au tempo assez lent , est produit par Rob Swift et c'est le rappeur Gudtyme qui s'empare du micro. Mais le meilleur est à venir avec Wordplay où MISTA SINISTA (et j'insiste sur le terme Mista) exécute une démonstration mons-trueu-se de cuts et de scratchs. C'est même pas la peine. L'écoute de l' « a capella « est encore plus impressionnante. Et au fait , j'oubliais : MUTHAFUCK DA WACKS DJ's!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Rawcotiks
Live your life / Magic shift
(WHITE)
Les Rawcotiks, duo de mcees portoricains de Brooklyn, nous balancent leur 3ème maxi après leur apparition sur l'album d' Al'Tariq. Les Ghetto Professionals, décidement très busy en ce moment assurent les sons. Vic produit Live your life (et sample Danube incident) dont le refrain chantée par une voix mélodieuse vous rappelera surement quelques chose. Quant à Juju, il produit Magic shift et intervient sur le refrain pour donner une bombe typiquement East Coast. Franchement, les flows et les voix de Jeff Valentino et Butter Cee sont vraiment au top. Une seule question subsiste : à quand l'album ?

Remedy
Seen it all / Everything is real
(WU-TANG RECORDS)
Voilà un nouveau venu dans la famille Wu-Tang, et ô surprise, il est blanc et feuj! RZA est à la production executive mais c'est Remedy lui-même qui est derrièrre les machines. Ce qui donne un son original à Seen it all , basé sur une boucle de sax' ralentie et où la voix de Remedy est truquée genre écho. La face B, Everything is real , assez hypnotique, se rapproche plus de l'esprit des productions du clan. Bref, un bon 2 titres à découvrir.

EPMD
Richter's scale / Intrigued
(DEF JAM RECORDINGS)
On atteint sans problèmes les 9 sur l'échelle de Richter avec ce maxi, 2ème extrait de Back to Business.En tant que fan absolu des deux brothers from Brentwood, je ne suis certainement pas des plus objectif, mais il faut reconnaitre qu'ils n'ont pas d'équivalents dès qu'il s'agit de donner vie à un morceau (même en utilisant des samples ultragrillés comme ici avec Person to Person et Jungle Boogie). Sur la Face B, le featuring de DAS EFX sur Intrigued nous ramène à la grande époque du Hit Squad. I'm swayze.

Cyclops 4000 (a.k.a. Sir Menelik)
Space Cadillac / Nightwork
(RAWKUS)
La pochette du maxi nous annonce une ambiance Star Wars pour ce protégé du Dr Octagon, qui sort ici son 2ème maxi sur ce label. Eh bien, après l'écoute, on n'est pas surpris. Pour produire Space Cadillac, Sir Menelik a sorti de sa cave son vieux Bontempi pour le meilleur et il reçoit au micro le soutien de son mentor Kool Keith. Nightwork tient tout autant de l'expérimentation et on reconnait là la touche Co-Flow avec l'apparition de El-P au micro et à la prod .Bref, c'est space. Si on est fan comme moi, c'est un maxi à acquérir d'urgence, sinon...

L-Fudge
Liquid / What if? / Show me your gratitude
(RAWKUS)
Décidement, Rawkus fait des efforts considérables en ce qui concerne la qualité graphique des pochettes et s'impose au niveau artistique comme étant à la pointe en révélant des talents de l'underground new-yorkais. L-Fudge est donc le petit dernier de cette longue liste.Les 3 morceaux sont excellents mais What if? est réellement une grosse balle (produite par DJ Spinna) où l'on retrouve en featuring Mike Zoot, Kweli, Shabaam Shadeeq et Skam (qui a dessiné la pochette). BOOM! Néanmoins, un seul petit bémol provenant du fait que l'on a que les versions censurées.
On attend avec la plus grande impatience la compilation Lyricist Lounge.

Le point sur les disques...

normes. Depuis quelques temps pourtant, il initie une expérience des plus intéressantes: faire remixer certaines de ses productions par la crème des DJs/producteurs de la nouvelle scène new-yorkaise. Après une étonnante révision du dernier Arto Lindsay («Hyper civilizado»), le label prend pour cible l'album «Shack man» du trio Medeski Martin and Wood, dont il a retenu trois titres pour ce CD single. Le groupe We (DJ Olive, Loop et Once 11) prend à sa charge deux morceaux de choix, «Bubblehouse» et «Spy kiss», deux prises qu'il métamorphose totalement à la manière qu'on lui connaît. Les rythmiques virent hip hop, voire carrément drum'n'bass, et la basse de Chris Wood se fait damer le pion par des infrabasses assourdissantes. De son côté, l'aventureux DJ Logic se frappe un excellent petit remix hip hop de «Dracula». Dans ce contexte jazzeux «avant-gardiste», Logic se sent comme chez lui (rappelons qu'il a collaboré par le passé avec Vernon Reid, Graham Haynes et Jean-Paul Bourelly) et n'hésite pas à convoquer pour l'occasion le saxophoniste John Zorn. Le résultat se passe de commentaires. Pour compléter le tout, «Masha», un inédit du trio qui fleure bon le jazz funky des 70's, apporte une bouffée d'air frais dans cet ensemble de re-

créations à l'atmosphère étouffante. En exclusivité, un avant-goût du troisième millénaire.

PROFESSOR BASS

NEW FLESH 4 OLD

«Electronic bombardment»
(BIG DADA RECORDS)

Nos habiles bricoleurs du très brillant label Ninja Tune nous ont tout de même offert cette année plusieurs bulles d'air frais: le magistral album d'Amon Tobin avec son fameux «Bricolage», l'excellent «Blow your headphone» du Herbalizer, le DJ Vadim, le Coldcut... Sans compter les disques sortis sur leur structure parallèle N-Tone, déjà responsable de quelques petites perles de jungle à tendance expérimentale et de groove abstrait (Neotropic, Omnium, Journeyman...). Qu'attendre de plus après tant de bonnes choses?? Et bien la réponse est dans l'accouchement d'un nouveau rejeton: Big Dada Records, label qui apparemment serait consacré à des productions hip hop. La preuve en est ce mini LP de New Flesh 4 Old, groupuscule anglais composé entre autres de Toastie Taylor, membre officiel de Part II (cf. «Jazz Fudge» in SCRATCH n°9) qui se voit confier la production et qui semblerait être passé maître dans l'art de créer des ambiances sombres et fantomatiques, composées essentiellement de samples de contrebasse, de violoncelles et de rythmiques faméliques débouchant sur une sorte de hip hop psycho-acoustic... Chaque membre du groupe affiche une personnalité évidente au niveau de son phrasé: sautillant et nasillard pour Crack Money, voix grave et imposante rappelant parfois Guru de Gangstarr, et la voix rocailleuse de Toastie Taylor. En conclusion, on a droit au featuring d'un rapper français qui se pose tout en finesse sur l'un des meilleurs morceaux du mini LP: «International network». Avec un résultat aussi séduisant, bien que faisant appel à des arrangements et des beats simples, ce disque accroche l'oreille par son originalité et son efficacité. Après Alpha Phryme et Gemini Twins sortis eux aussi sur Big Dada, et maintenant New Flesh 4 Old, il n'y a plus de doute: Ninja Tune et son équipe au complet font bien partie des rares labels dignes d'intérêt. Big Dada Records, des disques à consommer sans retenue.

OBLIK

OMAR

«This is not a love song»
(BMG)

Omar est la victime par excellence d'un business du disque sans pitié. Lorsqu'en 1991, son hit «There's nothing like this» envahit les ondes radios, il ne se doute pas que ce succès phénoménal va porter un grave préjudice à sa carrière. Les deux albums qu'il sortira par la suite ne rencontreront qu'un succès très mitigé et, à l'heure de la sortie du petit dernier, il serait peut-être temps de redonner à cet artiste la place qu'il a toujours mérité. Car en vérité, Omar est l'artisan d'une des oeuvres les plus originales de la décennie dans le domaine de la soul music. Ses compositions sont très typées, uniques en leur genre, et lorsqu'on écoute par exemple ses récentes productions pour la chanteuse Laurnea, on reconnaît instantanément son coup de patte. Alors il serait bien dommage de bouder «This is not a love



song», un recueil d'une douzaine de compos bien foutues, dans la lignée des oeuvres précédentes du chanteur. Producteur et arrangeur de talent, Omar sait aussi mettre son travail en valeur et dans ce domaine, il n'en fait jamais trop. Sa production est sobre, traditionnelle tout en restant profondément ancrée dans la modernité, et laisse la part belle aux claviers, comme toujours - n'oublions pas qu'Omar

★ **TOSHINORI KONDO & DJ KRUSH**
«Ki-Oku»
(SONY JAPAN)
Comme beaucoup de ses collègues trompettistes, Toshinori Kondo semble avoir totalement bloqué sur Miles Davis. Dans les treize compos de cet album, il improvise gentiment - souvent sur plusieurs pistes en même temps - sur de belles versions concoctées par son compatriote DJ Krush. Pas dégueu, mais pas de quoi sauter au plafond non plus.

★ **LEE PERRY AND THE UPSETTERS**
«Musical bones»
(JUSTICE LEAGUE)
Ce label anglais est le Robin des Bois de tous ceux qui cherchent l'impossible sur Lee Perry puisqu'il réédite tous les collectors de Scratch, dont les originaux atteignent couramment des prix frauduleux. Pressé à 300 copies en 1975, cet album est pour tous les fans de trombone, car exécuté par Don Drummond Jr. alias Vin Gordon. A mettre sur la même étagère que «Kung Fu meets the dragon».

★ **FUNKADELIC**
«Finest»
(WESTBOUND)
Sous une pochette excessivement délirante (dans le plus pur style P-Funk), cette excellente compilation reprend quelques classiques incontournables de la bande à Clinton enregistrés durant la première moitié des années 70. Une très belle introduction à la Parliafunkadelicment Thang.

★ **JOHNNY L**
«Sawtooth»
(X-L RECORDINGS)
De la drum'n'bass sombre et très agressive taillée pour les dancefloors spécialisés. Une musique pas bien révolutionnaire mais d'une terrible efficacité!

★ **ARCANA**
«Arc of the testimony»
(AXIOM/ISLAND)
Cet album n'a absolument aucun rapport avec le précédent («The last wave» DIW) et donne plutôt dans une fusion efficace entre rock et jazz. Un ligne-up exceptionnel (Tony Williams, Bill Laswell, Pharoah Sanders, Buckethead, Graham Haynes, Byard Lancaster...) pour un album qui rue dans les brancards.

★ **ALPHA**
«Come from heaven»
(MELANKOLIC/DELABEL)
Originaires de Bristol, Andy Jenks et Corin Dingley signent leur premier album sur le label de Massive Attack. Ambience mélancolique comme il se doit, vieux samples poussiéreux, arrangements élaborés et pas de beats, une pop-soul à l'anglaise qui n'est pas des plus joyeuses.

est pianiste de formation. Au rayon guest-stars, signalons la présence du MC Ol'Dirty Bastard (du Wu-Tang Clan, est-il nécessaire de le préciser?) sur un remix de «Say nothin'», un morceau taillé pour le succès; et celle de Syreeta Wright, chanteuse oubliée de l'écurie Tamla Motown qui connut son heure de gloire dans les années 70.
Au final, on tient là un vrai bon disque, il n'y a pas à discuter. Les grandes gueules devront bien se faire une raison...

GRANDMASTER DJ X



OUTSIDE
«The rough and the smooth»
(DORADO)
«Discoveries»
(DORADO)

En pleine effervescence promotionnelle, le label Dorado publie, simultanément à ses nouveautés, une bonne brochette de rééditions fort intéressantes. Comme c'est le cas pour Jhelisa, le dernier Outside est donc arrivé dans les bacs en même temps que la réédition du précédent album du groupe, «The rough and the smooth» - l'une des meilleures productions du label, sortie à l'origine en 1995. En fait, cet album réussissait à fusionner jazz, funk, soul et drum'n'bass avec une rare intelligence, le pianiste et producteur Matt Cooper (le pivot d'Outside) ayant su s'entourer, pour sa conception, d'un ensemble de très bons musiciens parmi lesquels on retrouvait Greg Osby, Byron Wallen, Mark Mondesir, Tony Remy et les vocalistes Cleveland Watkiss, Ike Obiamiwe et Jhelisa. Dans son domaine, «The rough and the smooth» est en quelque sorte un classique. .
Malheureusement, le dernier album d'Outside ne tient pas la comparaison. En fait, «Discoveries» se présente plus comme un album solo de Matt Cooper que comme une oeuvre collective. On y remarque la présence de quelques invités de qualité (Byron Wallen, David Jean Baptiste...) mais le plus souvent, Matt Cooper se retrouve seul devant ses machines, élaborant de longues plages d'inspiration spatiale - avec force nappes de clavier - sur des beats hip hop pas trop rapides. Un disque agréable, mais sans plus.

GRANDMASTER DJ X

PIG FACE
«A new high in low»
(INVISIBLE RECORDS)

A priori, ce disque ne correspond pas du tout au créneau de SCRATCH. La musique de Pig Face, groupe polymorphe gravitant autour du percussionniste Martin Atkins, relève plutôt d'une certaine esthétique post-punk et brasse en son sein des éléments venus d'horizons très divers: noisy pop, psychedelisme à l'indienne, spoken word, techno, industriel et hip hop, dans une certaine mesure. Rien de bien transcendant au programme, si ce n'est un seul et unique titre: «Howler», un dub exubérant qui s'étale sur une durée de plus de cinquante minutes! Les composantes de cet OVNI? Une rythmique de batterie sur-mixée à coup d'écho, des spoken words allumés par le légendaire Genesis P-Orridge (Throbbing Gristle, Psychic TV) et une ligne de basse hyper-minimale de Mister Scorn en personne, j'ai nommé Mick Harris. Une plage hypnotique et fluctuante à s'écouter au calme, si possible en position horizontale... Et peut-être bien le plus long morceau dub jamais enregistré!

PROFESSOR BASS

POOR RIGHTEOUS TEACHERS
«The new world order»
(PROFILE)

Nouvel album pour le groupe londonien le plus new yorkais du moment: les Poor Righteous Teachers. Toujours près

MEN OF STEEL
SHAQUILLE O'NEAL
ICE CUBE
KRS ONE
MOBB DEEP
BLACKSTREET
DJ QUICK
B. REAL



SORTIE LE 21 NOVEMBRE
CD disponible au rayon musiques de films de ton magasin
wea
prix spécial révélation

Le point sur les disques...

à en découdre avec le racisme, la ségrégation et les forces de police, les PRT ont bénéficié pour ce quatrième LP de l'aide précieuse d'une poignée d'artistes embarqués dans la même croisade: Miss Jones, Brother J et Sluggy Ranks, les Fugees, Junior Reid et bien sûr le patron des patrons: KRS One en personne... On peut dire que ça promet d'être chaud! Après une intro originale, le premier morceau «Miss ghetto» nous met d'entrée dans le rythme avec un flow harmonieux et envoûtant, des basses balancées subtilement, des scratches bien sentis et un piano qui réconciliera les plus récalcitrants d'entre-vous aux instruments «classiques». Avec «Allies», les Fugees nous livrent un morceau étonnant, pleins de rimes claires et limpides. Mais avant d'aller plus loin dans les participations de cette galette en or, parlons de LA collaboration, celle bien entendu de KRS One sur «Conscious style». C'est le gros bastos de l'album, et le parrain nous en met une fois de plus plein la face avec ses petits tours de passe-passe. Cette démonstration de force terminée, on se fait le break sur «My three wives (Shakyla Part 3)», avec une Miss Jones qui nous gère le stress avec doigté sur un flow très love love. A capter aussi, les dédicaces de Jr Reid, Brother J et Sluggy Ranks qui confirment avec «Dreadful day» et «They turned gangsta» l'intérêt des PRT pour le son made in Jamaïca. Yesssssss! Avec ce LP, les Poor Righteous Teachers sont arrivés à combiner discours engagé et harmonie de style, ce qui en fait l'un des groupes anglais les plus intéressants du moment. Si vous aimez, jetez-vous sur leurs trois premiers albums: «Holy intellect», «Pure poverty» et surtout «Black business». En attendant, «The new world order» reste extrêmement mal distribué en France, et il vous faudra sûrement lutter comme un lion pour arriver à vous le procurer. Mais comme l'a dit le prophète: la patience est une grande qualité!

BIG FINGERS



PORTISHEAD

«Portishead»

(GO! BEAT)

Pour la petite histoire, Portishead est le nom d'un village portuaire près de Bristol. Ceci n'explique pas pourquoi le deuxième album du combo britannique est aussi bon et délicat qu'un calisson d'Aix. Après avoir accouché d'un premier LP comme «Dummy» (en 1995) avec un son aussi gonflé et particulier, on se demandait bien ce que la chanteuse Beth Gibbons et ses acolytes Geoff Barrow et Adrian Utley pouvaient bien nous préparer. En fait, que des bonnes choses puisque «Portishead», même s'il rappelle un peu son prédécesseur, réussit malgré tout à s'en détacher grâce au travail soigneux de Barrow qui, par d'habiles réglages, arrive à transformer le grain de la chanteuse. C'est donc avec une voix de l'étrange que l'on entre de plein fouet dans l'oeuvre sur «Cowboys», le premier single qui en est extrait. Comme par le passé, cet esprit «western» se retrouve dans différents morceaux, avec ce son de guitare à tremolo si caractéristique du groupe, dont les membres sont sûrement de très grands fans des Ennio Morricone et autres faiseurs de bandes originales...

Cet album se démarque aussi du précédent en incluant plus de silences, plus d'espaces entre les sons et les échantillons, ce qui donne une tout autre dimension à la voix et aux textes poignants de Beth Gibbons. Le tout reste toujours très sensible aux frontières de la gravité... sombre, en un mot. Pour la petite histoire, Portishead est le nom d'un village mortuaire près de Bristol.

P-NOIZE



PRAXIS

«1984»

(SUBHARMONIC)

Que les fans de Praxis ne s'affolent pas: ce petit EP d'une quinzaine de minutes n'est pas la dernière oeuvre du groupe le plus barjo de la décennie. En réalité, la musique de «1984» n'a même aucun rapport avec le funky-trash-dub-free du projet mutant initié par Bill Laswell. Ces enregistrements remontent - qui l'eut cru? - à l'année 1984, à une époque où Laswell participait déjà activement à l'évolution du hip hop. Une époque durant laquelle il enregistra aux côtés d'artistes aujourd'hui légendaires: Herbie Hancock, Grandmixer DSt, Afrika Bambaataa, Fat Freddy Five et les Last Poets. Parallèlement à ces productions, il donne naissance cette année-là à un projet de hip hop purement expé-

★ ANDRE GUROV

«A new rap language»

(JAZZ FUDGE)

Plus connu pour ses enregistrements chez Ninja Tune sous le pseudonyme de DJ Vadim, Andre Gurov signe ici une petite perle d'abstract hip hop dans la lignée de ses oeuvres précédentes. Une musique inventive par le plus allumé des hip hoppers de l'hexagone.

★ KID LOOPS

«Timequake»

(FILTER/DORADO)

Jeune producteur de 24 ans, Kid Loops se refuse à suivre sagement le mouvement, préférant bosser dans son coin à l'élaboration d'une drum'n'bass de laboratoire presqu'exclusivement électronique. Une louable volonté d'aller de l'avant pour une musique inachevée parfois traversée d'idées lumineuses. Intéressant.

★ YAMI BOLO

«Wonders and sign»

(SUPER POWER)

C'est encore Prince Jammy, devenu King depuis quelques années, qui sauve l'ami Bolo de l'oubli, avec quelques uns de ses meilleurs derniers singles rassemblés sur le présent album et réalisés par le studio Jammy's. Depuis la mort de Garnett Silk, on attendait qu'il s'impose. Ici, les voix sont posés sur les riddims à la manière de Mikael Rose ou Jr Reid, et ces quinze titres sont le signe qu'on attendait de lui, après une attente injuste et quelques albums ... ratés.

★ LIMINAL LOUNGE

«Pre-set»

(KNITTING FACTORY WORKS)

Danny Blume semble avoir repris bien en mains les rênes de son projet illbient Liminal et, toujours épaulé par Lloop et DJ Olive (tous deux membres du groupe We), il nous livre un nouvel album à l'inspiration éclatée, entre musique électronique et jazz contemporain. Avec deux invités de tailles: Marc Ribot et John Medeski.

★ ORGANIZED KONFUSION

«The equinox»

(PRIORITY)

En plus d'être d'excellents MCs, Prince Po(etry) et Pharoah Monch sont des producteurs hors-norme, comme nous le démontraient leurs deux premiers albums «Organized Konfusion» et «Stress». Pour ce nouvel opus, ils ont confié la quasi-totalité du travail à d'autres - Showbiz, Casper, Diamond D, et toujours Buckwild et Rockwilder. Et on est donc légèrement déçu de ne pas y entendre plus de leurs propres versions. Mais «The equinox» reste tout de même un disque de très bonne facture, dans le plus pur East-Coast style.

rimental, Praxis, qui restera longtemps sans lendemain. Aujourd'hui, l'écoute de ce EP pourrait prêter à sourire... Et pourtant! Laswell y montre déjà un sérieux penchant pour le bidouillage des machines, alignant sur son antique boîte à rythme d'innommables beats old school trafiqués à mort. Ajoutez à cela un petit zeste de scratches par le Grandmixer DSt et le tour est joué! Minimaliste, exubérant, visionnaire et plutôt frustrant au niveau de sa durée, «1984» est, comme le «Beats + pieces» de Coldcut, une de ces oeuvres inclassables qui ont préfiguré toute la vague de hip hop abstrait que l'on connaît actuellement. A ne surtout pas mettre entre toutes les mains.

GRANDMASTER DJ X

THE PSYCHO REALM

(RUFF HOUSE/SONY)

Une vraie déflagration! Après deux longs mois d'attente, ce projet parallèle de B-Real (la voix nasillarde des gigantesques Cypress Hill) explose enfin dans la galaxie hip hop, quatorze morceaux qui te montent directement au cerveau! Rarement en effet, on a entendu hymnes aussi mentaux, servis par un flow terrible parfois latino: B-Real et les frères Gonzales chantent avec leurs cojones, et l'on cause beaucoup d'hallucinations et de folie dans ces lyrics vraiment pêchus. Plus riche et plus puissant que Cypress Hill, ce side-project frôle souvent la perfection: après l'ensorcelante «Doors intro» (Morrisson en pleine exaltation psychédélique), «Confessions of a drog addict» place la barre très très très haut... de la pure dope addictive, bourrée de claviers lancinants («Showdown», «Premonitions»), et qui construit une ambiance entre la langueur et la violence intérieure, définitivement psychique. Ajoutons la présence des percus de Bobo, jusque là «cantonné» à enrichir le show de Cypress, la cerise sur le gâteau (un space-cake mexicain?)

BISM

SCORN

«Whine»

(KK RECORDS)

Poussons en choeur un grand «ouf!» de soulagement à la vue d'une nouvelle référence de Scorn dont le nom devait, selon les dires de son leader Mick Harris, disparaître à jamais en raison de sombres embrouilles entre les labels avec lesquels il avait été amené à traiter. C'est sûrement pour rompre définitivement avec KK Records que sort ce nouvel album enregistré live à Rome en compagnie d'Eraldo Bernocchi, le nouvel allié de Harris et véritable clone de ses récents travaux (SIMM, Interceptor...). Au programme, des versions dépouillées, mises à nues puis revêtues d'une nouvelle enveloppe de quelques récentes compositions extraites de «Zander» et «Gyral», ainsi que quelques titres inédits. Ceux qui ont déjà vu Scorn sur scène - où Mick Harris est généralement seul maître à bord de son Titanic sonique - savent comment notre gaillard s'y prend: un simple squelette de morceau (le plus souvent la rythmique) donne la réplique à des nappes obscures et des infra-basses tonitruantes sur des tempos alanguis. Et ça donne quelque chose de TERRIBLE, je vous dis que ça...
Alors on espère vraiment que les querelles sont oubliées et que l'on pourra bientôt entendre une nouveau Scorn - pourquoi pas sur Possible Records, le label que Mick Harris, ancien batteur de Napalm Death reconverti dans l'ambient dub, s'est acharné à monter et dont on vous reparlera très prochainement dans SCRATCH.

P-NOIZE

SHARPSHOOTERS

«Choked up»

(SHADOW RECORDS)

Remarqués par les plus avertis sur les compilations «Home cookin'» et «Audio alchemy» du label californien Ubiquity, les sharpshooters DJ Supreme et Sureshot sortent enfin leur premier album. Pour la conception de leur bébé, les deux types se sont adjoint les services de toute une équipe de musiciens et de vocalistes avec la volonté de nous proposer une fusion originale entre jazz et hip hop. Original, le résultat l'est parfois, et dans les meilleurs titres, les efforts



de mixage du duo portent leurs fruits. Dans «Jazz confusion» par exemple, un instrumental où les scratches se mélangent habilement à des claviers façon Money Mark; ou encore lorsque le rap fluide de la female MC Kylea (sur «Relax») et les spoken words de Royal Jazz (sur «Spirits unseen») viennent squatter la version. Au milieu de réussites de cet acabit, des morceaux comme «Funk shack west» et «Hot buttered rum» sonnent bien platement, les intentions fusionnelles du duo ne se réduisant ici qu'à de simples juxtapositions de gentils solos jazzy plaqués sur des beats hip hop. On n'échappera donc pas à une forte impression de

★ PRIMAL SCREAM

«Echo deck»

(SMALL/SONY)

Après avoir beaucoup fait parler d'eux en invitant Augustus Pablo sur leur dernier album, les rockys de Primal Scream se payent un petit lifting de huit titres par le maître du dub Adrian Sherwood.
A découvrir.

★ MATTHEW SHIPP & JOE MORRIS

«Thesis»

(HATOLOGY)

A quoi devait-on s'attendre venant d'un tel duo sinon à cette musique forte, vivante, qui pousse l'abstraction jazzique dans ses derniers retranchements. Matthew Shipp et Joe Morris créent avec ensemble de fabuleuses tessitures improvisées où chaque seconde qui passe recèle son lot de surprises et d'inventions.
Puissant.

★ MOUSE ON MARS

«Autoditacker»

(TOO PURE)

Avec son troisième album, le duo allemand nous livre une bonne heure de musique électro-aquatique à tendance dub, pleine de beats technoïdes irrésistibles et de sonorités futuristes. Un vrai régal.

★ QUAYE

«Maverick a strike»

(EPIC/SONY)

On ne s'étendra pas quarante ans sur le cas Finley Quaye vu que la quasi totalité de nos confrères s'en est déjà largement chargé. Mais on prendra tout de même quelques lignes pour vous dire ce qu'on en pense: «Maverick a strike» est un album de qualité, frais, personnel et objectivement original car pleins de petites trouvailles instrumentales. Mais la pop-reggae de Finley Quaye résistera-t-elle au matraquage médiatique dont elle fait actuellement l'objet?

★ TONY:D

«Pound for pound»

(GRAND CENTRAL)

Suite à sa compilation «Central heating», le label britannique Grand Central publie le premier album solo du DJ/producteur Tony:D. Une bonne brochette de beats hip hop à l'ancienne avec MCs et vocalistes à l'appui. Convaincant.

★ EINSTRÜZENDE NEUBAUTEN

«Ende neu remixes»

(MUTE)

Le groupe emblématique de la scène indus allemande se fait lifter son dernier album par une bande de types pas nets du tout... et il y gagne au change! Les mixes les plus réussis sont signés Alec Empire, Techno Animal, Panacea et Darkus, des références qui rendent ce CD plus que recommandable aux amateurs de - bonne - musique électronique.

Le point sur les disques...

déjà-entendu - on songe à Greg Osby, aux Brooklyn Funk Essentials et à certaines productions aseptisées du label Acid jazz. A noter que cet album reste l'un des rares témoignages de la scène hip hop de Seattle à arriver de ce côté-ci de l'Atlantique. Verdict final: peut mieux faire.

GRANDMASTER DJ X



SLOTEK

«7»
(WORDSOUND)

C'est fou la vitesse à laquelle le monde évolue. Il y a à peine quelques années, on avait la vision d'un futur technologiquement organisé, du genre: tout le monde fringué en pyjama moule-bite à la Cosmos 1999, avec des numéros à la place des noms et plein de machines qui font tout le boulot pendant qu'on se la coule douce. La seule ombre au tableau: des putains de mutants atomisés au plutonium, créés exprès, semble-t-il, pour venir nous casser les couilles. Et puis aujourd'hui, on s'aperçoit qu'en fait, l'homme est en train de devenir lui-même un mutant, mais pas à cause du nucléaire, non! C'est les machines, et l'utilisation pervertie qu'on leur a trouvée qui font que l'humanité est en train de devenir complètement barjo. Prenez Slotek, par exemple: qui aurait pu concevoir l'existence d'une telle musique il y a dix ans de ça? Car c'est au delà de l'humainement concevable, du nerveusement supportable qu'officie le mystérieux Special Dark... De lui, on ne sait absolument rien, et on l'imagine volontiers mi-homme mi-robot mi-gros ver gluant, en train de ramper dans son terrier-studio technologique, à nous préparer une de ces infâmes tambouilles fumigènes et nauséabondes à t'en faire dégueuler ta tripaille pourtant blindée au chich kebab du Cours Belsunce. Surdoué du beat désarticulé, Special Dark crée un monde sonore déstabilisé et psychotique, hanté des pires cauchemars passés et à venir. Il mixe les bruits, filtre les voix et déforme frénétiquement tout ce qu'il a l'occasion de capturer sur son sampler cannibale. En résulte une orgie monstrueuse de rythmes génétiquement modifiés et de mélodies qui n'en sont plus, un maelström difforme qui te sollicite sans arrêt le tympan. Trop extrême pour prétendre à un quelconque avenir, l'expérience Slotek ne représente pas moins l'une des formes les plus justes, les plus abouties d'une certaine musique électronique. Dans la même veine, on attend avec impatience le deuxième album du cousin Spectre, «Second handing», à paraître ce mois-ci chez Wordsound.

PROFESSOR BASS



WEAPON OF CHOICE

«Highperspice»
(LOOSEGROOVE/SONY)

Petits-fils de George Clinton, neveux de Frank Zappa et cousins germains des allumés de Fishbone, telle est la condition familiale de Weapon Of Choice, un groupe qui, sous l'impulsion de son leader Mega-Nut, élabore depuis trois ans déjà un mélange détonnant de funk, de hip hop, de (black) rock, de jazz et de reggae. Des compositions faisant ouvertement référence au Parliament/Funkadelic des années 75/77, des riffs cuivrés aux accents délicieusement free jazz, des choeurs opéresques en version funky et des rythmiques de guitare métalliques et acérées, c'est un peu du Fishbone sans le côté trash... les Fishbone dont on retrouve d'ailleurs plusieurs membres invités sur «Highperspice». Et entre un clin d'oeil appuyé à Funkadelic (le spiritual «Swing down, sweet chariot» joyeusement déformé dans «Count mackuluv») et un «Per-a-noids» diabolisé par la clarinette basse de Bennie Maupin, on ne peut qu'être enthousiasmé par l'aspect imprévisible de cet album qui s'applique toujours à nous surprendre au moment où on s'y attend le moins. Plus encore que leur premier album «Nut-Meg sez Bozo the Town» sorti en 1995, «Highperspice» est un disque réussi... et enfin correctement distribué dans nos contrées anisées, plus d'un an après sa sortie aux Etats Unis.

GRANDMASTER DJ X

VARIOUS ARTISTS

«Dubmission 2 - The remixes»
(ISLAND)

Loué soit le (gros) label Island pour cette heureuse initiative! Comme Virgin en son temps, qui donna carte blanche à Kevin Martin pour réunir les dérives dub de la scène actuelle («Macro Dub Infection 1&2»), les boss de l'île au pal-

★ **YABBY YOU**

«JESUS DREAD»
(BLOOD AND FIRE)
A peine avait-elle reçu ce coffret de quatre vinyls (47 morceaux disponibles aussi sous la forme d'un double CD) que toute l'équipe de Scratch plongeait dans un état de méditation intense, tant et si bien que ce numéro sera bouclé sans la critique de la vingt-et-unième pierre de l'édifice Blood and Fire. Augustus Pablo, Dillinger, Michael Rose, Tommy Mc Cook, Trinity et surtout Jah Youth entourent la super production de l'oncle Yabby, qui mériterait amplement une place dans le Panthéon du Reggae. Les génies sont tous incompris....

★ **PRESSURE DROP**

«Elusive»
(HARD HANDS/SONY)
Cocktail glacé de soul, de reggae et de jazz desservi par des rythmiques hip hop et des claviers un peu trop présents à notre goût. A noter, de bien belles parties vocales par le trop méconnu Constantine. Inégal.

★ **BOBBY MC FERRIN**

«Circle songs»
(SONY)
Quatrième album du fabuleux vocaliste pour Sony Classique, «Circle songs» est une pure merveille a capella. Accompagné d'une chorale de douze voix, Bobby nous plonge au coeur de la musique noire et de ses racines. Alternant entre tradition gospel et folklore africain, ces chants sont l'une des plus belles réalisations de cette fin d'année.

★ **CRAIG ARMSTRONG**

«The space between us»
(MELANKOLIC)
Mr Armstrong est un arrangeur de grand talent dont vous aurez pu entendre le travail sur, entre autres, quelques titres de «Protection» de Massive Attack. Publié justement sur le label du trio de Bristol, son premier album fait la part belle à de superbes arrangements de cordes et surprend par son extrême dépouillement rythmique. Une musique très mélancolique, à réserver aux jours de pluie.

★ **SIMM**

«Welcome»
(POSSIBLE REC.)
Second LP à sortir sur le label Possible de Mick Harris, «Welcome» de SIMM (a.k.a Eraldo Bernocchi) fait la part belle à un hip hop abstrait des plus sombres. Proche des derniers Scorn ou même des «Equations of eternity» du trio Laswell/Bernocchi/harris, cet album est à découvrir de toute urgence.

mier ont laissé à Thomas, du jeune Umoja Hifi Sound System, le choix d'une équipe de remixeurs parmi les plus inspirés du moment. On en rêvait tous: les véritables et vénérables institutions du reggae que sont Gregory Isaacs (et son soyeux «Night nurse» ici doublement mixé), Black Uhuru, Tamlins et Burning Spear font un bond en avant dans l'ère digitale; séquenceurs, effets, table de mixage à tous les étages: la métamorphose «new-school» est un succès. Succès déroutant par moment: l'incroyable remix de «Slavery days» (LA chanson de Burning Spear) par les fondus de Sub Dub n'est pas évident, loin de là, mais il pénètre profondément dans le cervelet, nous rappelant que les caves jamaïcaines enfantèrent le dub, et que les basses profondes y rebondissaient sans fin. Fila Brazzilia, Kid Loops, les Rockers Hifi, ou Kruder & Dorfmeister créent des structures très roots, y injectant de délicates boucles drum'n'bass, des percus et ces petites apparitions/disparitions de sons hallucinogènes qui feront toujours la différence. C'était osé, mais le groove qui s'échappe de ces remixes rend honneur - et hommage - aux précurseurs du dub.

BISM

VARIOUS ARTISTS

«Beats and lyrics - Issue 1»
(Industry Records)

Je vous entends d'ici: «On en a marre des compilations... Toujours deux titres de valables sur dix...» D'abord, c'est pas toujours vrai, à part sur certaines bandes originales de navets ricains mais ce n'est pas notre sujet du jour. Non. Aujourd'hui, il est question du label Industry qui, on suppose, tient son nom de tout ce qu'il ne doit pas à l'industrie du disque, un label qui, sous la houlette de Kool DJ EQ, regroupe une dizaine d'artistes en cheville, dont le posse des Hieroglyphics composé de Souls of Mischief, A-Plus (des Extra-Prolifics), Casual et Del The Funky Homosapien's. Mais la question qui se pose alors, c'est pourquoi une compilation, quand on attend encore le nouvel album de Del et ses compères? On n'en sait pas plus pour l'instant mais une chose est sûre: ce «Beats and lyrics» est une petite bombe. On y note aussi la présence des Pharcyde ainsi que celle d'Aceyalone du feu-Freestyle Fellowship, et de quelques autres nouvelles têtes prêtes à faire connaître au hip hop un avenir encore meilleur. On pourra donc compter sur Abstrakt Rude & A.T.V; Living Legends ou Mystic Journeymen pour masteriser la rime. Un disque qui vient se ranger aux côtés d'autres perles rares telles les rondelles de Company Flow, Visionaries, Siah & Yeshua et peu d'autres. So what? Check it out...

MCK

VARIOUS ARTISTS

«Valis II - Everything must go»
(Ion)

Grandement impliqué au sein de cette nouvelle scène de DJs qui fait tant parler d'elle, Bill Laswell est déjà l'auteur de deux compilations essentielles pour qui s'intéresse au sujet: «Valis I - Destruction of syntax» (Subharmonic) et «Altered beats» (Axiom). Suite logique - et très attendue - de ces deux CD, «Valis II» nous convie à une terrifiante plongée dans l'univers du hip hop abstrait et de ses dérivés à travers pas moins de 24 titres, qui vont du bon à l'excellent. Le meilleur est signé DXT (qui se déchire à coup de scratches sur des beats hip hop et jungle), BABU (un excellent DJ proche des X-Men), DJ Disk et Mixmaster Mike (des Invisible Scratch Pickles), Scorn, SIMM (a.k.a Eraldo Bernocchi), Scanner, The Shining Path, Bill Laswell en personne, ainsi que toute une bande de tarés échappés de l'écurie du label Wordsound: Spectre, Dr. Israel, Him, Corporal Blossom, We et Torture... Une double compilation peu onéreuse qu'il vous faudra faire importer car Ion, le nouveau label de Laswell, n'a toujours pas trouvé de distributeur en France. Prochaines étapes du périple hip hop de Laswell: «Excavation - Beat alchemy» (sortie imminente sur le label japonais P-Vine) et «Intonarumori» (a paraître sur Axiom dans le courant de l'année 98).

Professor Bass

ISLAND RECORDS

«Volume 1: 1959-1964. Ska's the limit»
(Island)
«Volume 2: 1964-1969. Rhythm & blues beat»
(Island)

Ces deux compiles sont censées commémorer le quarantième anniversaire du label Island et ce que je captais pas, au début, c'est pourquoi elles sortent aujourd'hui alors que l'anniversaire en question, il est pour dans deux ans, en 1999! Après réflexion, il m'est venu comme qui dirait une illumination. Ces deux volumes couvrent les dix premières années de la période 1959-



1999 et, après un rapide calcul, je pense qu'on peut s'attendre à en voir arriver six autres d'ici deux ans. Logique, non? Trêve de calculade, j'attaque. Tout d'abord, le premier volume - qui est aussi le plus intéressant des deux - couvre une des périodes capitales de l'Histoire de la musique jamaïcaine, puisqu'elle marque la transition entre un Rhythm and Blues encore très marqué par son homologue américain, et un tout nouveau son qui va faire des ravages sur les dancefloors de l'île: le Ska. Aux côtés de quelques raretés de Jamaïcan Blues et de Blues Beat (le premier morceau du cédé est une antiquité signée Lauren Aitken!), on pourra donc découvrir ou redécouvrir quelques grands classiques ska: «Independant Jamaïca» de Lord Creator; «Forward march», premier hit ska du chanteur Derrick Morgan; «Judge not», le premier single jamais enregistré par Bob Marley; «King of kings», le hit qui imposa Jimmy Cliff sur la scène ska; «Six and seven books», une vieillerie des Maytals tout droit sortie des studios Treasure Isle; «My boy lollipop» de Millie, un titre arrangé par Ernest Ranglin et qui fut le premier hit ska international; ainsi que des faces par quelques autres grands noms du ska: Justin Hinds, Eric Morris ou encore le tromboniste Don Drummond - futur Skatalites. Le top du best de la crème du ska, frère!
Tout en continuant sur cette voie, le second volume s'intéresse aussi à des productions de jeunes groupes britanniques - la musique des mods, un dérivé de la soul US et du ska - ainsi qu'au travail de distribution du label Island. On se frappe donc quelques vieux hits de Rhythm and Blues 100% américains: «Barefootin'» de Robert Parker, «Harlem shuffle» du duo Bob and Earl... et un petit instrumental jazzy par l'organiste Jimmy McGriff. Avec ça, on nous sert une petite dose de ska - la cerise sur le gâteau, c'est le fabuleux «Guns of Navarone» des Skatalites. Ce cédé se fait aussi le témoin d'autres évolutions importantes dans le domaine, comme le passage du Ska au Rock Steady en 1966 (alors qu'aux Etats Unis, on passait du Rhythm and Blues à la Soul) avec l'important «Dancing mood» de Delroy Wilson, et une poignée de hits par les Wailers, les Parangons et les Pioneers (à l'époque, en Jamaïque, les groupes vocaux poussent comme des champignons). Le dernier morceau du cédé annonce de bien beaux lendemains, puisqu'il s'agit du «Israelites» de Desmond Dekker, considéré par beaucoup comme le premier morceau reggae jamais enregistré. Prochaine fournée: les années 70.

Jah Rach

Le point sur les films

par Oncle Tim

A partir d'aujourd'hui, SCRATCH va te parler cinéma; balancer des critiques tous les deux mois dans un magazine marseillais qui tire sur tout ce qui bouge, va falloir que les films, ils bougent, mais pas trop vite; je veux dire que si un film au top reste une semaine en salle, l'Oncle Tim t'en parlera quand même mais tu seras grilladin, t'attendra que ta collègue Jeanine Boulon (la morue à qui tu sers ton sourire aquafresh tétra fluoré tous les jours depuis qu'elle a Canal) t'enregistre gracieusement la chose. Bon, j'attaque.





James Mangold est un jeune réalisateur de 33 ans qui réalise avec Copland un deuxième film plus que recommandable (en salle depuis le 29 octobre - et son premier film n'est sorti qu'aux states). «Copland», c'est Garrison (qui veut dire garnison en bon français, m'apprend mon pote Harrap's), à savoir un petit bled peinard collé à New York et peuplé quasi uniquement par les fuzz du NYPD (des flics New Yorkais, quoi), c'est dire si l'endroit (imaginaire, rassure-toi) porte bien son nom. Stallone est le shérif de ce havre de «paix» et de flingues; un peu carpette, il laisse pisser toutes les saloperies de ses «collègues» du NYPD à la tête desquels se tient Harvey Keitel, en petit parrain parfaitement odieux. Stallone traîne sa carcasse de frustré (sourd d'une oreille, il s'est fait refouler trois fois à l'examen d'entrée dans la police de NY) en encaissant les vexations de ses «potes», lubrifiées aux sourires faux-cul et aux claques dans le dos. Jusqu'au jour où cette bande de ripoux jusqu'à l'os essayent de lui faire gober une bavure un peu trop grasse, qui dégénère juste assez pour que pépère s'énerve et en vienne à passer le coup de torchon que tout le monde attend (ouaih, le thème rappelle un peu le film de Tavernier, lui même adapté du célèbre «1275 âmes» de Jim Thompson). L'action est bien menée, on en apprend un peu sur tout le monde, les rancœurs souterraines, les coups bas, les coucheries... bref, la flicaille végète en vase clos et on s'étonne que ça pourrisse! Les personnages sont très attachants et on regrette que Mangold n'approfondisse pas davantage: le film fait 95 mn, et il aurait pu faire deux heures sans emmerder personne, au contraire; c'est là mon seul regret, alors jette-toi! (en plus, pour les fans, De Niro en super flic fait quelques apparitions bien senties).

On va baisser d'un ton avec le dernier Fincher; après «Seven», catalogue de clichés sur les films à serial killers thématiques qui bizarrement a emballé la foule (et où il fallait en plus se taper Brad Pitt et sa face de boys band), voici «The game» (sorti le 5 novembre) avec Michael Douglas (beaucoup), et Sean Penn (un peu). On t'as racolé un max sur toutes les chaînes, et donc tu connais l'histoire, au moins le début: un ponte de la finance - c'est Michael - blasé de la vie, s'engage auprès d'une société zarbi pour participer à un jeu (qui va mal tourner, tu l'as vu dans les extraits); on arrive à suivre un peu, la dégringolade du Michael est assez savoureuse; puis ça vire au chiant et à l'invraisemblable, et la fin est une quichouillerie sans nom; et si on me paye, je suis prêt à dresser un catalogue de toutes les incohérences de ce thriller plein de faux rebondissements ultra prévisibles. Bref, le meilleur film de Fincher reste, et de très loin, le superbe «Alien 3».
Et le petit Jeunet, comment il s'en sort avec son «Alien 4» (en salle depuis le 12 novembre) ? Hé bé, pas trop mal je dirais: à bord d'une station spatiale, 200 ans après le 3, des savants fous résurectionnent Ripley (à partir d'un steak d'ADN, façon Jurassic park) avec son alien pondeuse dans le tiroir ; en fait, c'est pour faire joujou avec les aliens qu'ils se sont donné tout ce mal, et il vont pas être déçus: les bestioles vont pas tarder à leur échapper et à traquer la bidoche avec la pêche qu'on leur connaît. Si on se cramponne au siège tout du long autant que dans les trois premiers, il reste à la fin comme l'impression d'avoir assisté à une espèce de foire aux monstres un peu gore, très gluante, parfois gratuite, l'idée du bricolage génétique pouvant justifier les délires plastiques les plus effrayants: à ce titre, la fin nous gratifie d'un alien mutant aussi hallucinant que superflu. Les acteurs, les potes à Jeunet (les gueules incroyables de Pinon et Perlman) comme les autres (l'obligatoire Sigourney Weaver et la surprenante Winona Ryder) sont tous excellents. Un bon film au total: un peu au dessous des autres «Alien», mais une réussite pour Jean-Pierre Jeunet qui après m'avoir passablement diverti avec «Delicatessen», me les avait brisées menu avec «La cité des enfants perdus»: on ne fait pas un film uniquement avec des «gueules» et des décors tordus; ici, le scénario de Joss Whedon y est sûrement pour quelque chose.
Quoi ? «Copland» passe plus? Comment sourire à Jeanine en refusant pour la 12000ème fois son invite chez Djamal, le meilleur kébab de Belzunce? Hé non, c'est pas une légende: dans le cinéma, si tu veux arriver à quelque chose, y faut coucher, et coucher utile; et moi je crois que tu es déjà sur le bon filon.

Copland» de James Mangold
«The game» de David Fincher
«Alien 4» de Jean-Pierre Jeunet



Ondes marsiennes

MARSEILLE

RADIO GRENOUILLE (88.8 FM)
Tel. 04.91.11.42.42

Lundi. 20h. JAZZ NIGHT
Mardi. 21h. L'UNDERGROUND S'EXPRIME (Rap/Trip-hop/Jungle)
Mercredi. 20h. SOUL VIBRATIONS (Ambient/Electro)
Vendredi. 20h. METIS'SONS (World)
Samedi. 16h30. SALSA DICCION
Dimanche. 21h. TEMPO REBEL (Hip-hop)

MONTPELLIER

RADIO AGORA (91 FM)

Lundi. 19h. AFRIKA (Actualité)
21h. L'ECHO DES CAMPUS
Mercredi. 15h. AGORAP (Invités)
Dimanche. 19h. SCRATCH MASTERS (Mix Tapes)
21h. HIP-HOP MIX

LIMOGES

RTF (95.4 FM)

Lundi. 18h. CREATIVITÉ URBAINE (Hip-hop)
Mardi. 19h30. A LA DÉCOUVERTE D'ISRAËL (World)
23h. KITSH & NET (Trip-hop/Jungle)
Mercredi. 18h. FREE STYLE (Rap/Reggae/Ragga)
Jeudi. 17h. FUTUR MIX (Jazz/Acid-Jazz/Jungle/Rap...)
Vendredi. 20h. OUVRE-TOI SESAME (World)
Samedi. 19h. PLANÈTE RAÏ

CAEN

666 (99.1 FM)

Lundi. 19h. VORTEX (Jungle/Trip-Hop)
20h30. FRONTIÈRES SONIC ou OCTOPUS
21h30. STOMP (Drum & bass)

Mercredi. 21h. SOMA (World)
Vendredi. 20h. REPRESENT(Hip-hop)
22h30. REGGAE X-PRESS

Samedi. 11h. PANOPTICON (Nouvelles musiques)
13h. SWEET HOME
CHICAGO (Blues)

CLERMONT-FERRAND

RADIO ARVERNE (100.2 FM)

Lundi. 19h00. SALAM (World)
Mercredi. 19h. HIP-HOP VIBES
20h. ON THE ROAD (Blues)
*Vendredi. 19h.*REGGAE SUNSPLASH
20h. DIABOLO FUNK
21h. FRENCH GROOVE (Rap)

Playlists



Grandmaster DJ X

Rob Swift
«Soulfut fruit»
(Stones Throw)
Andre Gurov
«A new rap language» (Jazz Fudge)
Graham Haynes
«Tones for the 21st century»
(Antilles)
DJ Soul Slinger
«Don't believe» (Liquid Sky Music)
Bill Laswell
«Oscillations remixes»
(Sub Rosa)
Slotek *«7»*
(Wordsound)
Silk Saw
«Distopia»
(Sub Rosa)
Medeski Martin & Wood *«Bubblehouse»*
(Gramavision)
Elixir
«Hegalien zone» (Ion)
Him
«Interpretive belief system» (Wordsound)
V/A
«Land of baboon»
(Silent)
V/A
«Electric ladyland 4»
(Mille Plateaux)

BiSM

Plaid
«333»
(Warp)
Scorn
«Whine»
(Invisible)
V/A
«Dubmission 2-The remixes» (Island)
Aurora
«Remixes»
(Rawkus)
Bill Laswell
«Oscillations remixes»
(Sub Rosa)
Black Lung
«Psychocivilized society»
(Nova Zembla)
The Psycho Realm
(Ruff House)
Alpha and Omega
«Dubplates selection Vol.2»
(A&O)
James Plotkin
«Joy of disease»
(Avant)
Aphex Twin
«Come to daddy»
(Warp)

MCK

Mood
«Doom»
(Blunt Records)
Cyclops 4000
«Space cadillac»
(Rawkus)
X-Ecutioners
(a.k.a X-Men)
«X-Pressions»
(Asphodel)
Tony Da Skitzo
«Storm Brewing»
(Limbo St.)
Godfather Don
«Life ain't the same»
(Hydra Ent.)
Kool Keith
«Get off my elevator»
(Funky Ass Records)
Busta Rhymes
«When disaster strikes»
(Elektra)
V/A
«Beats & lyrics-Issue one»
(Industry)
Sir Menelik
«Physical jewels»
(Rawkus)
Major Force West
«The original art-form»
(Mo'Wax)

PEE NOIZE

Roni Size/Reprazent
«New forms»
(Talkin'Loud)
Roni Size/Reprazent
«Brown paper bag (remixes)»
(Talkin'Loud)
Tribe of Issachar
«Junglist (remix)»
(Congo Natty)
Scorn
«Whine»
(Possible)
Portishead
«Portishead»
(Go! Beat)
Attica Blues
«3ree»
(Mo'Wax)
Photek
«Modus operandi»
(Science)
Bill Laswell
«Dub meltdown»
(Wordsound)
Bill Laswell/Bob Marley
«Dreams of freedom»
(Island)
Amon Tobin
«Piranha breaks»
(Ninja Tune)

DJ C
Special Soundtrack

JAMES BROWN & FRED WESLEY
«Slaugher's big rip-off» (Polydor/1973)
WILLIE HUTCH
«Foxy Brown»
(Tamla Motown/1974)
ROSE ROYCE
«Car wash»
(MCA Rec./1976)
WAR
«Young blood»
(Far out Rec./1978)
EDWIN STAR
«Hell up in Harlem»
(Tamla Motown/1974)

LUPITA RECORDS
(Paris 18ème)

UNDER THE INFLUENCE
«I'm finished»
(Influential Rec.)
DJ PURE/CHRISTOPH FRINGELI
«Darkstar»
(Subversion)
DJ PURE/CHRISTOPH FRINGELI
«Antechrist»
(Sub Version)
DJ SCUD/APHASIC
«Justify my hate»
(Ambuuh)
FAT PROMO 002
(Fat Rec.)
NOTHERN SELECT
«Crime story»
(Prohibition)
TURMOIL Promo 003
(Turmoil Rec.)
FREAKY FUNK
«The Cortex and fury»
(Hyper Rec.)
FORMULA 7 AND TDK
«Sweeper» (Mission Rec.)
I.Q. «Procharger» (KDNA Rec.)

DJ SKY

X MEN
«Musica negra»
(Asphodel)
DIAMOND feat DON BARON
«Ambition»
(Mercury)
RAWCOTIKS
«Live your life»
(First try)
GODFATHER DON
«On the otherside»
(Hydra)
REMEDY *«Seen it all»*
(Wu tang)
EPMD feat. DAS EFX
«Intrigued»
(Def Jam)
L.FUDGE
«What if»
(Rawkus)

Fonky Family

DU SANG NEUF DANS LE HIP-HOP FRANÇAIS

Avec la participation de :
3e Oeil,
Akhenaton (IAM),
Kertra (Expression Direkt),
X-men.

DÉBUT JANVIER
1ER ALBUM



"Si Dieu Veut"...

Inch'Allah

Produit par Mario Rodriguez
(Mobb Deep, Notorious Big, Mary J.Blige, LL Cool J)